

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DE DROIT

LA THÉORIE DES BESOINS

de CARL Menger

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

(Mention Sciences économiques)

présentée et soutenue le 18 mars 1937, à 14 heures

PAR

H. S. BLOCH

Ingénieur Commercial

Lauréat de l'Institut Commercial de la Faculté de Droit

Collaborateur permanent

à l'Institut de Droit Comparé de l'Université de Paris

MEMBRES DU JURY :

Président	MM. DE MENTHON, professeur
Assesseurs. . . .	{ MARCHAL, agrégé.
	{ TEITGEN, agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE de DROIT et de JURISPRUDENCE

Ancienne Librairie Chevalier-Marescq & Cie et ancienne Librairie F. Pichon réunies

R. PICHON ET R. DURAND-AUZIAS, ADMINISTRATEURS

Librairie du Conseil d'Etat et de la Société de Législation comparée
20, RUE SOUFFLOT, PARIS (5^e ARR¹)

1937

THÈSE POUR LE DOCTORAT

LA THÉORIE DES BESOINS

de CARL MENGER

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

(Mention Sciences économiques)

présentée et soutenue le 18 mars 1937, à 14 heures

PAR

H. S. BLOCH

Ingénieur Commercial

Lauréat de l'Institut Commercial de la Faculté de Droit

Collaborateur permanent

à l'Institut de Droit Comparé de l'Université de Paris

MEMBRES DU JURY :

Président MM. DE MENTHON, professeur

Assesseurs. . . { MARCHAL, agrégé.
 { TEITGEN, agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE de DROIT et de JURISPRUDENCE

Ancienne Librairie Chevalier-Marescq & Cie et ancienne Librairie F. Pichon réunies

R. PICHON ET R. DURAND-AUZIAS, ADMINISTRATEURS

Librairie du Conseil d'Etat et de la Société de Législation comparée

20, RUE SOUFFLOT, PARIS (5^e ARR')

FACULTÉ DE DROIT DE NANCY

Doyen : M. SENN (*, 3, ② I).

Assesseur du Doyen : M. HENRY (*, ② I).

Doyens honoraires : MM. F. GÉNY (C *, ② I), MICHON (*, ② I).

Professeurs honoraires :

MM. MAY (*, ② I).

ROLLAND (② I).

MOREL (*, ② I).

GÉNY (C *, ② I).

RENARD (② I).

MICHON (*, ② I).

Maître de conférences honoraire : M. MÉLIN (② I), docteur en droit.

MM. SENN (*, 3, ② I), professeur de Droit romain.

HENRY (*, ② I), professeur de Droit criminel.

KRCCELL (② I), professeur d'Histoire du Droit.

LALOUËL (② I), professeur de Droit international public.

LESCOT (② I), professeur de Droit commercial.

SIMONNET (② I), professeur de Droit civil.

VOIRIN (3, ② I), professeur de Droit civil.

TROTABAS (3, ② A), professeur de Droit administratif et de
Législation financière.

F. DE MENTHON (② A), professeur d'Economie politique.

DURAND, agrégé de Droit privé.

MARCHAL, agrégé d'Economie politique.

TEITGEN, agrégé de Droit public.

VINCENT, docteur en droit, chargé de cours de Droit privé.

REUTER, docteur en droit, chargé de cours de Droit public.

GONNET, docteur en droit, chargé de cours de Droit romain.

GUITTON, docteur en droit, chargé de cours d'Economie poli-
tique.

ROSAMBERT, docteur en droit, chargé d'enseignement de Droit
civil de capacité.

LAPOINTE (② I), secrétaire.

*La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.*



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

*En témoignage de reconnaissance
à ma mère.*

BIOGRAPHIE

Carl MENDER est né le 23 février 1840, à Neu-Sandez, en Galicie. En 1873, il fut nommé Professeur d'économie politique à l'Université de Vienne. Durant quelques années il fut attaché à la personne de l'archiduc RODOLPHE en qualité de Professeur d'économie politique et de statistique. En 1900, il devint Membre à vie de la Chambre des Seigneurs. Il abandonna sa chaire en 1903, pour se consacrer à ses travaux personnels. Il mourut en 1921.

Son premier ouvrage, qui devait faire de lui un des maîtres de la science économique, parut en 1871 sous le titre : *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*. La seconde édition fut établie par son fils Karl en 1923. Carl MENDER publia deux ouvrages méthodologiques :

— en 1883 : *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der Politischen Oekonomie insbesondere*.

— en 1884 : *Die Irrtümer des Historismus*.

Il fit paraître quelques articles :

En 1888, dans le *Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik* : « Zur Theorie des Kapitals » ; cet article a été traduit en français par M. SECRÉTAN, dans la *Revue d'Economie politique*. Dans cette même revue, MENDER lui-même donnait en 1892 : « La monnaie, mesure de la valeur ».

Il faut noter que MENER a inséré dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* l'article « Geld » qui reproduit le passage correspondant des « Grundsätze ».

Ajoutons encore que la deuxième édition des « Grundsätze » apporte des modifications notables à la première. Les Français ne la connaissent pas car elle n'a pas été traduite, exception faite d'un chapitre que M. GEMAEHLING a introduit dans son ouvrage intitulé : *Les Grands Economistes*. C'est que Carl MENER, considérant son œuvre comme encore inachevée n'avait jamais permis qu'on le traduisît. Cette deuxième édition d'ailleurs n'est encore qu'un recueil de fragments ; les notes du Professeur Karl MENER, son fils, jettent dessus une lumière précieuse. BOEHM-BAWERK et WIESER ne disaient-ils pas du livre principal de MENER : « C'est un problème d'échecs qu'un grand maître a posé et qui comporte nécessairement une solution ; mais celle-ci ne peut être trouvée que par des esprits scientifiquement très avertis ».

AVANT-PROPOS METHODOLOGIQUE

La méthode française est caractérisée par une phrase que nous avons trouvée chez M. Charles RIST : « On reconnaît une vraie science à ce qu'elle suit une voie droite, une route royale, et non des petits sentiers qui s'égarent à travers champs ».

Pour caractériser la méthode germanique nous citerons un philosophe allemand, Jakob GRIMM : « Das Wesentliche in der Wissenschaft ist die Andacht zum Kleinen », (l'essentiel dans la science est le respect du détail).

Nous voulons faire la synthèse de ces deux méthodes. Nous voulons suivre la route royale, mais en avançant avec précaution, sans perdre de vue les détails.

Notre thèse doit répondre à une triple fin :

1° préciser l'œuvre économique de MENGER concernant les besoins ;

2° critiquer cette pensée ;

3° en faire la refonte et y ajouter nos idées personnelles.

Quoique les grands traits de la tendance méthodologique d'une nation restent les mêmes pendant une longue période, il faut voir l'évolution de la méthode. Il faut tenir compte des changements extérieurs, des nouvelles recherches et aussi du passé.

Des théoriciens purs, des chercheurs ardents et

puissants de la vérité ont considéré l'économie politique comme une philosophie. Ils ont plus d'analogie avec FAUST qu'avec un économiste pratique de nos jours. Ne cherchons pas de tendance politique, de doctrine sociale chez eux. Ils vivent dans l'abstrait et leur monde n'est pas comparable à celui de la haute banque ou des affaires publiques.

Il faut se placer dans cette atmosphère — abstraite et enthousiaste — des amphithéâtres autrichiens du temps de Menger. Songeons que BÖHM-BAWERK et WIESER, furent des camarades de classe, des disciples éminents de Carl Menger.

Rappelons la querelle des méthodes entre historiens et Menger, querelle violente et acharnée.

L'historisme a fait son temps : les nouvelles tendances s'élèvent vigoureuses, la théorie, condamnée à mort, ressuscite puissamment. Elle naît dans le combat.

Lorsque nous lisons aujourd'hui attentivement les lettres ouvertes des adversaires, nous nous disons : la synthèse aurait pu se faire facilement si Menger ou Roscher avaient déclaré : vous vous trompez, aux termes près, vous êtes des nôtres. Ainsi, ils auraient pu respecter les arguments de l'adversaire, ils auraient pu apprendre l'un de l'autre. Mais ils adhéraient à un exclusivisme méthodologique.

Il y a sûrement moins de différence entre eux qu'entre les divers représentants d'une même école. Nous n'avons qu'à penser à Ricardo, Malthus et Stuart Mill.

Une chose est certaine, c'est que Menger a enseigné la déduction au jeune historisme et qu'il a ainsi empêché l'avènement du monisme de l'induction dans la science économique des pays germaniques.

L'image de cette querelle est troublée par le fait qu'on compte Roscher parmi les fondateurs de l'école historique. Il a considéré en effet l'histoire seulement comme illustrative et non pas comme explicative de l'économie. Roscher est un néo-classique et il n'a aucune autre prétention. Le type de l'historien pur se montre plutôt chez Knies et Hildebrandt.

Pour nous, cette querelle est réglée par la phrase de Schmoller (empruntée à Goethe) : « l'induction et la déduction sont toutes deux nécessaires à la science, comme le pied gauche et le pied droit à la marche... ».

Chez les successeurs de l'école autrichienne, Friedrich von Hayek, Rosenstein-Rodan, Hans Mayer, Alfred Marshall, nous voyons la synthèse des méthodes.

Si nous considérons les doctrines actuelles, nous constatons que le terrain de la discussion n'est plus seulement le terrain scientifique, mais surtout le terrain politique. C'est un fait très déplorable qui met un frein au développement de la grande synthèse, qui empêche la recherche de la vérité que nous poursuivons si ardemment.

INTRODUCTION

Par la publication de la première édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft*, Carl Menger est devenu le fondateur de l'école dite « autrichienne ».

Cette école est tout d'abord caractérisée par sa théorie subjective de la valeur qui l'oppose aux classiques. Les classiques ont cru découvrir la loi naturelle de la valeur dans les données objectives qui ne sont pas influencées par les variations éphémères des prix. C'est l'élément durable et constant que les classiques cherchent à dégager, tandis que Menger entre dans l'étude des facteurs variables.

L'étude de l'économiste autrichien n'a pas pour objet les grandeurs fixes ou de variations faibles comme le coût de production et plus particulièrement le travail, mais elle s'attache avant tout aux grandeurs variables comme les besoins et leur intensité.

C'est pourquoi nous croyons pouvoir ramener toute sa doctrine à la théorie des besoins. Remarquons cependant que le chapitre sur les besoins n'a été rédigé qu'après tous les autres. Dans la première édition Menger ne leur a consacré que deux pages environ, dans la deuxième il en a fait tout un chapitre.

Ceci prouve qu'il n'a pas pris ses réflexions sur la classification des besoins comme point de départ, mais qu'il a rédigé ce chapitre pour clarifier la théorie de l'utilité marginale *a posteriori*.

Personne ne conteste que le travail joue un rôle

primordial dans l'économie et personne ne conteste l'importance des besoins. Il ne faut pas s'attacher à un monisme, ni dans un sens, ni dans l'autre. Les besoins n'expliquent pas tout, et notre étude n'est qu'un fragment d'un traité d'économie pure. L'économie pure ne doit pas nécessairement correspondre intégralement à la réalité, mais elle doit être établie dans le cadre des vérités de l'économie réelle.

Le procédé de Menger est diamétralement opposé à celui des classiques. Smith et Ricardo s'imaginent que l'économie a pu se développer grâce à la division du travail. Sans division du travail — disent-ils — il n'y a pas d'économie.

Menger estime que le grand essor de l'économie sociale est déterminé par le phénomène de l'accumulation originale, phénomène que nous exposerons dans le corps de l'ouvrage.

L'économie sociale n'est pas l'unique aspect de l'économie chez Carl Menger. Contrairement aux sociologues, il croit qu'une activité économique peut être exercée par un individu isolé. Son système de théorie économique est fondé sur l'analyse individuelle.

Ceci est une conséquence de la définition que Menger donne de l'économie. Il refuse de considérer la production, la distribution, la répartition et la consommation comme actes économiques au vrai sens du mot. La tendance de s'assurer la satisfaction des besoins est pour Carl Menger l'unique but de l'économie.

L'ouvrage de Menger donne les fondements généraux d'un nouveau cadre de la science économique. Il a élaboré une terminologie, une classification et des

procédés nouveaux. Cette tâche énorme ne lui a pas laissé le temps d'approfondir les théories du capital, du salaire, et de l'imputation.

Tout est début, tout est incomplet, « un problème d'échecs qu'un grand maître a posé et qui comporte nécessairement une solution ».

WIESER et BÖHM-BAWERK ont adopté l'héritage scientifique de Menger et leur effort tend à éclaircir et à approfondir plusieurs problèmes que Menger a exposés d'une façon trop sommaire.

Loin d'être orthodoxes, ils se sont fondés sur les prémisses scientifiques posées par Menger et ont transmis l'héritage du maître à de nombreux disciples, dont notamment Friedrich von Hayek, Hans Mayer et Rosenstein-Rodan.

Nous avons adopté l'ordre de la présentation des chapitres de la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft* en limitant notre exposé aux cinq premiers chapitres. Mais nous avons transformé considérablement la subdivision des chapitres.

Les chapitres ont été définitivement organisés par Carl Menger lui-même. Les paragraphes n'avaient, sans aucun doute, qu'un caractère très provisoire. Nous croyons que notre subdivision en sections et en paragraphes tend à clarifier l'exposé, que nous avons d'ailleurs élaboré dans un esprit critique et indépendant.

Nous soulignons que la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft* n'a été publiée qu'après la mort de l'auteur et ne présente pas une œuvre achevée. C'est à son fils Karl Menger, l'éminent

professeur de mathématiques de l'Université de Vienne, que nous devons cette publication. Dans cette édition nous trouvons pour la première fois une étude sur les besoins. Menger a intitulé ce premier chapitre de son ouvrage « La Doctrine des Besoins ». Nous croyons que ce titre était réservé à une étude plus générale qui n'a pas encore été faite jusqu'à présent.

L'éditeur constate dans une note de son introduction (page x) :

« Les chapitres 3 et 5 n'ont pas été modifiés par l'auteur après la rédaction des premiers chapitres. Ainsi le premier chapitre est essentiellement en connexion avec le deuxième et le quatrième. Pour la deuxième édition on a maintenu la forme du manuscrit parce qu'une démonstration avec un exposé systématique de la théorie des besoins, aurait exigé trop de transformations du texte manuscrit et surtout un changement de la présentation. L'exposé systématique de la théorie des besoins sera peut-être fait à un autre endroit. »

Cette note nous a encouragé à entreprendre notre étude. Nous nous sommes adressés immédiatement au professeur Karl Menger junior qui a bien voulu nous donner son consentement, et qui nous a confirmé dans plusieurs lettres que personne avant nous n'a essayé de traiter le sujet dans son ensemble.

La théorie des besoins se présente dans la deuxième édition comme une collection de fragments. Nous les avons réunis et clarifiés. En effet, Carl Menger est difficile à lire, même pour celui qui lit sa langue cou-

ramment ; il l'est d'autant plus pour un Français. Nous avons coupé ses longues phrases qui s'étendent parfois jusqu'à dix-huit lignes, nous y avons adjoint les notes précieuses que M. Karl Menger a pieusement reproduites (il a d'ailleurs ajouté beaucoup de remarques personnelles au bas des pages).

Nous avons placé les exposés sous la loupe de la critique. Nous l'avons fait sans préjugé, ni pour attaquer l'ouvrage, ni pour en faire l'apologie. Si ce travail sert à rendre claire la pensée de Menger, à démontrer aux économistes français quelles sont les réflexions scientifiques qui l'ont amené à la théorie de l'utilité marginale, nous y voyons notre plus belle récompense.

C'est cette chaîne logique d'idées qui précède la révélation de la théorie de l'utilité marginale que nous voulons exposer et critiquer.

Nous avons vu que des réflexions analogues se sont imposées à Jevons et à Walras. Il y aura un grand travail comparatif à faire pour confronter les idées de ces trois savants qui ont abouti aux mêmes résultats : Menger en Autriche, Walras en Suisse, Jevons en Angleterre, tout en ignorant réciproquement leurs travaux. L'œuvre de Jevons a été confrontée avec celle de Menger par l'éminent économiste M. Piron dans son ouvrage : *L'Utilité Marginale*.

Des idées ne devraient être construites qu'après une étude du terrain pré-doctrinal. Le terrain pré-doctrinal se divise en deux domaines : la définition scientifique et l'observation. L'une n'exclut pas toujours l'autre.

Nous croyons qu'il est impossible de critiquer la

théorie de Menger sans connaître les prémisses de son système.

Dans notre étude qui est une étude d'économie pure, il faut partir des définitions scientifiques personnelles à l'auteur qui sont à la base de toute une construction théorique. Nous nous sommes bornés à éclaircir les prémisses. Les conclusions sur l'utilité marginale sont trop connues et ont été critiquées maintes fois.

Notre thèse a pour but d'éclairer ce qui restait encore obscur dans l'ouvrage de Menger. Nous le critiquons avec tout le respect que nous, jeune débutant dans la recherche scientifique, devons à Menger, économiste de grande notoriété.

Or, la critique ne devait pas nous amener à trahir l'auteur. Pour ne pas troubler l'image originale, nous nous sommes éloigné le moins possible de la suite logique des idées que nous trouvons dans la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft*.

Nous avons jugé utile de subdiviser notre étude en deux parties.

Dans une première partie nous exposons le caractère général du besoin et du bien.

Nous étudions d'abord le besoin comme le fait Menger dans la deuxième édition de son œuvre. Le besoin est l'élément primaire. La propriété de satisfaire des besoins est la qualité essentielle du bien. La définition même du bien — le bien est une chose reconnue apte à la satisfaction d'un besoin humain et disponible pour cette fonction — suppose un besoin existant. Or les besoins — définis par Menger comme

les exigences de la nature humaine dans son ensemble pour assurer et sa conservation et son développement harmonique — ne supposent pas de bien existant.

Ainsi se trouve justifié l'ordre de ces deux chapitres dans la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft* et aussi adoptons-nous le même ordre d'exposition dans notre étude. Vu la corrélation étroite des idées énoncées dans ces chapitres, nous les avons réunies dans notre première partie : « *Les notions de base de l'économie pure* ». Nous considérons cette partie comme indispensable à la compréhension de la seconde. Nous intituleons celle-ci : « *Les éléments de base d'une activité économique* ».

Nous y avons groupé trois chapitres de MENER : Le premier s'intitule, chez MENER : « Sur la mesure des besoins humains et des biens ». Nous avons changé ce titre pour « la théorie du « Bedarf » et des biens disponibles », pour mieux faire ressortir l'importance que nous attachons à cette notion du « Bedarf » pour laquelle nous n'avons encore trouvé aucun terme équivalent en français. Nous nous jugeons incompétent pour la création d'un néologisme. Le terme est encore inconnu en France, et nous croyons faire œuvre originale en l'introduisant dans la littérature économique et juridique.

Le « Bedarf » est la quantité de biens nécessaire à la satisfaction intégrale, tant quantitative que qualitative, des besoins d'un individu ou d'un groupe d'individus.

La définition même nous montre que le « Bedarf »

suppose l'étude préalable des notions de besoin et de bien.

Le bien est, comme nous avons vu, chez Menger « une chose reconnue apte à la satisfaction d'un besoin humain et disponible pour cette fonction ». Le « Bedarf » est une quantité de biens comme nous avons vu plus haut. Il devrait, théoriquement, être étudié dans le chapitre sur les biens. Pratiquement, il vaut mieux séparer les notions parce que les problèmes posés sont trop spécifiques.

Tandis que dans la première partie nous traitons le bien isolé, le bien en soi, pour le discriminer de ce qui n'est pas un bien, nous étudions dans la deuxième partie la quantité de biens disponibles et nous l'opposons à celle qui est nécessaire pour atteindre l'état idéal de la satisfaction.

Dans la première partie il s'agit de phénomènes *purement qualitatifs*, dans la deuxième de phénomènes *qualitatifs et quantitatifs*.

Le deuxième chapitre de cette partie s'intitule « La Doctrine de l'Economie et des Biens Economiques ».

Nous envisageons d'abord le caractère de l'économie, son aspect subjectif et son aspect objectif.

Ensuite nous faisons l'étude des biens économiques. Nous expliquerons dans le chapitre même pourquoi nous l'avons séparé de l'étude sur les biens en général.

Nous présentons ensuite les deux tendances de l'économie humaine (la tendance dite économique et la tendance dite technique), en nous abstenant de critiquer les points qui ne touchent pas directement au sujet de notre ouvrage.

Le dernier chapitre « La valeur », n'est qu'un résumé : Nous considérons la valeur comme un phénomène étroitement lié à la notion de l'économie. Déployer une activité économique est privé de sens si celle-ci n'est pas dirigée en vue de l'acquisition de biens qui ont de la valeur pour l'individu économique.

Nous savons que la théorie de la valeur est le *résultat* des recherches de MENGER. Notre recherche a précisément pour objet d'étudier les processus d'élaboration de cette théorie.

La deuxième partie de notre travail démontre en premier lieu, comme nous avons vu, les rapports quantitatifs entre bien et besoin. Or, une quantité de biens ne peut être comparée avec une quantité de besoins, il faut un moyen terme. Ce rôle est accompli par le « Bedarf ». Si le « Bedarf » est supérieur à la quantité de biens disponible, une activité économique devient nécessaire.

Le premier chapitre nous montre pourquoi cette activité économique doit être déployée. Le deuxième chapitre nous montre comment elle se développe et le troisième enfin nous donne la mesure de l'intensité du stimulant qui la provoque.

Nous croyons que la valeur qu'il impute à un bien est le stimulant qui pousse l'homme vers l'acquisition de ce bien.

Nous considérons la grandeur de la valeur comme la mesure de l'intensité du stimulant qui pousse l'homme à l'activité économique.

PREMIÈRE PARTIE

**LES NOTIONS DE BASE
DE L'ÉCONOMIE PURE**

CHAPITRE PREMIER

ETUDE DE LA NOTION DU BESOIN

SECTION PREMIERE

NOTIONS FONDAMENTALES

§ 1. — LE ROLE DU BESOIN DANS LA SCIENCE

L'économie repose essentiellement sur le fait que les hommes éprouvent des besoins. En effet, tout effort pour acquérir des biens n'est que la manifestation active de la volonté de satisfaire des besoins.

Sans le phénomène du besoin, il n'y aurait pas d'économie. Menger dit dans son chapitre premier des *Grundsätze der Volkswirtschaft* que « les besoins sont les fondements essentiels de toute activité économique » (1), que l'importance de leur satisfaction en est la mesure essentielle et que le fait de rendre certaine leur satisfaction est la fin de toute activité économique humaine. Ce principe de base nous fait déjà deviner la conception originale de l'école fondée par Menger. Nous démontrerons dans le chapitre 2 de la première partie que cette conception renverse les définitions classiques de J.-B. Say.

L'expression « Sicherstellung ihrer Befriedigung », que nous traduisons par « rendre certaine leur satis-

(1) Menger comprend sous « Wirtschaft » l'activité économique. Il emploie ce terme très rarement dans le sens de l'économie en général (ce qui serait d'ailleurs la traduction exacte).

faction », met surtout en lumière la perspicacité et la prévoyance humaines. La prévoyance est, en effet, la caractéristique de l'*homo œconomicus*. Au lieu d'être le producteur modèle des classiques, l'*homo œconomicus* de Carl Menger est le consommateur modèle qui joue dans l'école psychologique le même rôle que le producteur dans l'école classique.

Dès que la satisfaction des besoins est assurée, on arrive à l'état d'équilibre, à l'état statique de l'économie. A notre avis MENER ne voit pas le but dernier de l'économie dans la satisfaction immédiate et directe, mais dans cet état statique où tous les besoins peuvent être satisfaits sans effort.

L'étude des besoins comprend la connaissance et la compréhension de leur caractère. Elle est d'importance fondamentale pour les théories économiques.

§ 2. — LES VARIATIONS DE LA SENSATION PSYCHOLOGIQUE ET PHYSIOLOGIQUE DU BESOIN INDIVIDUEL

Nous avons donné ce titre, qui nous paraît plus scientifique, à l'étude du premier paragraphe de MENER qui est intitulé « Trieb — Begierde — Bedürfnis ».

Nous rendons le « Trieb » en français par « impulsion ». Nous traduisons la « Begierde » par le mot « appétit », en nous conformant à la terminologie employée par M. le professeur Pirou dans son ouvrage sur *L'Utilité Marginale*. « Bedürfnis » est le terme allemand correspondant exactement à « besoin ».

L'homme ne peut pas vivre dans n'importe quelle situation. Le processus de la vie est soumis à certaines

conditions, faute desquelles des troubles apparaissent dans la structure, les fonctions et le développement de l'organisme.

Ces troubles sont en partie éliminés par l'action des résistances naturelles et inconscientes de l'organisme. Ils affectent pourtant notre conscience, pourvu qu'ils soient assez prononcés et se manifestent sous forme de sentiments variés comme l'envie, la nervosité, la dépression, la fatigue, la peur, etc...

Nous éprouvons le désir d'écarter ces sentiments afin de rétablir l'état précédent, l'harmonie intérieure et les sentiments de vie normale.

MENGER appelle « impulsion » le désir d'écarter les troubles effectifs ou en préparation qui influent sur notre naturel psycho-physique et qui parviennent à notre conscience psychologique par l'intermédiaire de sentiments désagréables et par un déséquilibre intérieur.

Les impulsions sont aussi variées dans leurs intensités et dans leurs espèces que les troubles de notre équilibre.

MENGER précise pourtant — et ceci fort heureusement — que les impulsions sont indépendantes de la connaissance que nous pouvons avoir des sentiments ou même des moyens qui rétablissent l'harmonie.

L'impulsion, en effet, est un désir « non dirigé », elle provoque souvent le sentiment direct, « dirigé », qui pousse à l'appropriation des biens nécessaires à la satisfaction (2).

(2) Pour clarifier la pensée de Menger, nous introduisons ici des termes chers à M. Franz Oppenheimer,

Et ceci nous conduit à dégager chez Menger quatre principes essentiels :

1. Les troubles de notre développement ne se reflètent pas tous dans notre conscience sous forme de sentiments, c'est-à-dire sous forme d'impulsion ou d'appétit. Il faut qu'ils aient une certaine intensité, une certaine extension et une certaine durée. Au contraire, il y a des impulsions et des appétits qui résultent d'irritations nerveuses, malades ou tout simplement d'habitudes prises. *Impulsions et appétits sont une expression incomplète, voire même trompeuse des conditions de conservation de notre vie.*

2. Les impulsions ne nous font connaître les conditions de notre conservation et de notre bien-être ni dans leur totalité ni pour l'avenir, *mais seulement en partie et pour le moment.*

3. En effet, la satisfaction des impulsions et des appétits peut nous causer des sentiments agréables et écarter des sentiments désagréables, tout en provoquant des perturbations plus profondes que cette satisfaction même. Les impulsions sont souvent une expression contradictoire et trompeuse de ce qu'exige notre nature pour se conserver dans son intégrité et pour se développer.

4. Nous éprouvons les impulsions et même les appétits en vue des moyens *immédiats* et non des moyens éloignés de leur satisfaction.

Conclusion. — On ne peut se fonder sur les impulsions et sur les appétits rendus perceptibles à la conscience psychologique grâce aux sentiments et à la

mémoire. Ils ne sont qu'un fondement incomplet pour déterminer les tendances qui poussent les hommes à conserver leur vie et leur bien-être.

Pour parer à cette déficience des sentiments, les hommes leur opposent la prévoyance. Nous remarquons la prévoyance d'une façon plus ou moins développée chez les animaux, mais surtout chez l'être humain. L'économie humaine a, d'après Menger, son fondement essentiel dans la connaissance des besoins, *c'est-à-dire dans la connaissance des exigences de la nature humaine dans son ensemble pour assurer sa conservation et son développement normaux.*

Nous nous trouvons au cœur du débat : il s'agit de déterminer la nature des besoins individuels. Les besoins n'entrent pas toujours dans la conscience de celui qui en est affecté. Ce sont souvent les autres, le médecin, le tuteur, les parents, qui les reconnaissent et qui les signalent. Il n'est pas nécessaire que l'individu qui est affecté d'un besoin en ait clairement conscience. Mais les besoins ne présentent évidemment d'intérêt pratique pour l'économie qu'à partir du moment où on les constate. L'homme ne cherche normalement à spécifier ses besoins que dans le cadre où il peut les satisfaire. C'est pourquoi les riches ont une connaissance plus grande de leurs besoins que ceux qui sont dépourvus de moyens de satisfaction.

La disparition des besoins peut s'effectuer par deux voies :

1° par leur satisfaction. Selon la nature des besoins, la satisfaction peut être, soit unique, soit

périodique. Exemples : l'opération d'un malade peut réaliser une satisfaction unique, l'acquisition de la nourriture est périodique ;

2° par la renonciation ou l'habitude (ce n'est possible que dans certains cas). Il y a une limite physiologique et une limite psychologique. L'éducation des besoins est traitée dans un ouvrage récent de KAULLA : *Staat, Stände and der gerechte Preis*.

Les besoins sont, d'après MENDER, des postulats de notre nature et de notre situation (3). MENDER ne considère pas ces postulats de la nature comme arbitraires, mais il n'ignore pas que la situation dans laquelle l'homme se trouve influe sur ses besoins, et il soutient que l'on distingue dans l'économie humaine réelle deux sortes de besoins, les besoins vrais et les besoins imaginaires.

SECTION DEUXIEME

LES CLASSIFICATIONS DES BESOINS D'APRÈS MENDER

§ 1. — BESOINS VRAIS ET BESOINS IMAGINAIRES

Les besoins imaginaires sont, dans la conception des besoins de MENDER, ceux qui proviennent d'une erreur. MENDER soutient qu'ils résultent d'une méconnaissance, soit des exigences de la nature de l'homme, soit de sa situation dans la société humaine. Les besoins ordinaires ne proviennent ni de la nature de l'individu ni de sa situation de membre d'un ensemble social.

(3) D'après Menger, les besoins ne sont pas des produits d'invention, mais ils demandent à être reconnus et deviennent ainsi l'objet de recherches scientifiques.

Nous nous demandons pourquoi MENER ajoute : « de sa situation de membre d'un ensemble social ». Si les besoins sont des exigences de la nature, pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas le droit de les satisfaire de la même façon ? MENER lui-même dit dans une note de la page 4 des *Grundsätze der Volkswirtschaft* que les riches connaissent mieux leurs besoins que les pauvres, mais dès que le pauvre reconnaît son besoin, celui-ci devient alors un besoin imaginaire d'après la définition que MENER donne de ce terme.

Nous nous trouvons ici en présence d'un défaut général du système de MENER, défaut que nous retrouvons souvent chez les auteurs de son école, surtout chez WIESER et chez BÖHM-BAWERK. Tout ce que MENER comprend par « situation sociale » correspond à « l'état naturel » de la propriété privée. Comme Carl DIEHL l'a affirmé dans sa *Theoretische Nationalökonomie*, l'économiste s'intéresse à *tel phénomène dans telles conditions. Si les conditions changent, les effets du phénomène changent et il faut regarder tout le développement sous un autre angle.*

Il faut souligner que MENER, fondateur de l'école psychologique, grand champion de la méthode dite « *abstraite et exacte* » considère ses principes et ses théories comme vraies dans toutes les circonstances possibles. Il est pourtant indiscutable qu'il faut adapter les règles économiques aux données qui changent en même temps que le régime économique.

Etant donné que l'économie pure fait abstraction du milieu et du temps pour arriver à un système vrai pour toutes les économies, tous les temps et tous les

lieux, il faut qu'elle se garde aussi de dégager des lois dites générales qui ne sont vraies que pour un certain régime déterminé.

Supposons un Etat où règne l'esclavage ; supposons que les esclaves aient une nourriture insuffisante. Etant donné leur situation sociale, ils ne peuvent espérer se nourrir mieux. La satisfaction de ce besoin paraît imaginaire. Qui oserait soutenir qu'un tel besoin est imaginaire ? Qu'il est le contraire d'un besoin vrai ? Dès que la structure sociale vient à changer, ce besoin sera facilement satisfait.

Rappelons ici une des thèses de HEGEL : « Tout ce qui est raisonnable est réel » et l'antithèse de MARX : « Tout ce qui est réel n'est pas raisonnable ». Nous insistons sur un fait dont Menger ne parle jamais : le besoin n'est pas nécessairement satisfait. Il peut y avoir des besoins, même vrais, qui ne seront jamais satisfaits. Evidemment le besoin ne joue un rôle économique que si sa satisfaction est réalisée. Les besoins imaginaires sont souvent provoqués par des perversités, des maladies ou des individualités non développées.

§ 2. — BESOINS RÉELS ET BESOINS CONVENTIONNELS

Menger ne croit pas absolument au bien fondé de cette distinction. Tout en attribuant aux besoins conventionnels un caractère *sui generis*, il prétend que certains besoins dus à notre qualité de membre d'une société sont aussi vrais que ceux de l'homme isolé, même si la forme de leur satisfaction est conventionnelle.

Cela veut dire que la convention provoque des

besoins et organise leur satisfaction. D'après Menger « besoin conventionnel » et « besoin vrai » sont des notions tout à fait différentes, qui n'ont aucun rapport l'une avec l'autre. Un besoin conventionnel peut être aussi bien un besoin vrai qu'il peut être un besoin imaginaire. Nous tenons à souligner l'importance de la mode comme facteur provocateur des besoins conventionnels, vrais et parfois imaginaires (Menger n'en parle qu'implicitement).

§ 3. — BESOINS PHYSIQUES ET PSYCHIQUES

Menger distingue d'une part les besoins correspondant aux exigences physiques et d'autre part ceux qui correspondent aux exigences psychiques.

Menger souligne l'importance des besoins psychiques. Cette classification est en effet aussi simple qu'importante.

§ 4. — BESOINS ÉGOÏSTES ET BESOINS ALTRUÏSTES

Les besoins égoïstes correspondent aux exigences concernant le bien-être personnel et qui n'ont aucun rapport avec le bien-être des autres.

Les besoins altruïstes correspondent au désir d'aider à la satisfaction des exigences des autres. Ces exigences deviennent nôtres par pure sympathie, sans qu'aucun avantage matériel et personnel soit attaché à leur satisfaction. Les besoins des autres qui deviennent les nôtres parce que ceux qui les éprouvent nous sont utiles ne sont pas des besoins d'ordre altruïste.

Les besoins altruïstes sont la catégorie la plus sociale des besoins humains.

MENGER dit dans ses *Grundsätze des Volkswirtschaft*: « Les besoins altruïstes par rapport aux hommes auxquels nous sommes liés par un sentiment d'unité, la famille, l'état, l'humanité, se rapprochent du besoin égoïste en fonction inverse du nombre des membres qui font partie de l'unité ».

Il en est souvent ainsi. Remarquons cependant que ce principe ne doit pas être compris comme une règle absolue, car nous sommes persuadés que MENER ne veut pas *accepter une grandeur numérique comme mesure ou comme fonction d'un sentiment*. Si on voulait prétendre que ce principe forme une règle absolue nous répondrions : Supposons un individu, membre d'une association composée de $x + n$ membres, qui fait en même temps partie d'une famille composée de x individus. Cet homme est peut-être plus égoïste en travaillant pour les besoins de cette association qu'en satisfaisant par exemple les besoins de son gendre, si cette association sert indirectement à satisfaire les propres besoins de l'individu (association corporative professionnelle), si encore elle distribue des récompenses honorifiques (par exemple l'Etat). Nous allons jusqu'à prétendre que cette récompense peut ne consister que dans la bonne renommée... Il faudrait procéder ici par des études purement subjectives, ce qui nous mènerait beaucoup trop loin sur le terrain de la psychologie pure. Nous proposons donc d'adopter en économie politique une discrimination entre *besoins utilitaires et besoins non utilitaires*. Ces expressions cor-

respondent mieux à notre terminologie technique. Nous croyons que l'homme égoïste pur est utilitariste absolu. Dans le domaine de la science économique égoïste et utilitaire sont synonymes.

Il est toujours bien de se rappeler en économie pure que l'individu normal éprouve aussi des besoins altruïstes quoique beaucoup moins que des besoins égoïstes. *L'homo œconomicus* des classiques avait entre autres ce grand défaut de ne présenter que le type de l'égoïste pur qui n'est sûrement pas un homme normal.

§ 5. — BESOINS MÉDIATS ET BESOINS IMMÉDIATS

a) Les besoins immédiats sont dirigés vers l'acquisition de biens de satisfaction immédiate (vêtements, nourriture, etc.). Les besoins médiats sont dirigés vers l'acquisition des biens de satisfaction médiate (matières premières, moyens de production, etc.).

b) *Les besoins des animaux considérés comme besoins médiats de l'homme.*

Chaque organisme est soumis à des besoins. L'homme les éprouve pourtant d'une façon plus prononcée que tous les êtres vivants. Menger prétend qu'il y a une grande analogie entre les sentiments (imagination, besoins, envie, etc.) des animaux et ceux des hommes. Il prétend même (tout en respectant la supériorité de l'homme) que le jugement des animaux présente souvent des analogies avec celui de l'homme. Nous nous demandons pourquoi Menger ose s'aventurer si loin sur le terrain de la psychologie pure. Nous trouvons la même imprudence chez Stanley Jevons, chez Joachim

TIBURTIUS et chez beaucoup d'autres économistes de grande classe. Quant à nous, nous nous refusons à sortir du cadre économique. Les besoins des animaux nous intéressent ici seulement en tant qu'ils présentent un intérêt économique. C'est le cas des animaux domestiques dont nous satisfaisons les besoins parce qu'ils nous sont utiles, parce qu'ils satisfont nos propres besoins.

c) Les « Sachbedürfnisse ».

Les Allemands parlent de « Sachbedürfnisse » quand il s'agit de pourvoir à la conservation, à la réparation, etc., des choses.

MENGER reconnaît avec juste raison ce terme (qu'on pourrait traduire littéralement par « besoins des choses ») comme inexact et du point de vue terminologique et du point de vue scientifique. MENGER démontre que ce ne sont pas des « Sachbedürfnisse ».

Les « Sachbedürfnisse » sont une catégorie des « besoins médiats ». Ce sont les « besoins de réparation et de conservation des choses ». Il est inadmissible de parler de besoins des choses ou des biens, car les objets ne peuvent éprouver des sentiments. Ce sont les hommes qui exigent médiatement la réparation et la conservation des biens qui servent à la satisfaction de leurs besoins (4).

(4) Nous ajoutons ici l'étude du § 2 du chapitre premier des « Grundsätze der Volkswirtschaft ». Nous croyons que l'auteur n'a pas eu le temps d'élaborer ce paragraphe qu'il a intitulé : « L'homme considéré en tant qu'individu éprouvant des besoins, et sa situation comme tel dans l'ensemble de la nature ». Car s'il avait eu vraiment l'intention de ne lui consacrer qu'une page et demie, il ne lui aurait pas donné un titre si plein de promesses... Nous en avons fait les alinéas b) et c) du paragraphe présent. Le cas des esclaves humains

SECTION TROISIEME

BESOINS DES GROUPES

§ 1. — GÉNÉRALITÉS

On a souvent cherché à procéder par analogie en étudiant les besoins des groupes (des associations, des corporations, des communes, des Etats, des peuples). On a cru que les besoins des groupes sont analogues à ceux de l'individu. MENER a effleuré les problèmes d'une science moderne, de la psychologie des groupes. Il attaque violemment les études machinales des associations collectives et des besoins humains. Il tâche à dégager le caractère du besoin collectif. Nous ne croyons pas que la définition de MENER du besoin collectif soit exacte. Nous sommes ici en désaccord avec la terminologie de MENER. Pour essayer d'y apporter une certaine clarté, nous reproduisons fidèlement sous les paragraphes 2 et 3 la démonstration de MENER et présentons nos objections sous un paragraphe 4^e.

§ 2. — LES BESOINS COLLECTIFS

DANS LA PENSÉE DE MENER

Le fait qu'un certain nombre d'individus éprouvent certains besoins parallèles n'a rien à faire avec les

est analogue. A notre avis, ce n'est qu'une catégorie spéciale des besoins médiats et il n'y a pas lieu de faire ici une nouvelle discrimination. Si on prétendait que les « Sachbedürfnisse » se distinguent du besoin médiate, on commettrait une pétition de principe contre la définition du besoin médiate. Mais c'est une catégorie spéciale du besoin médiate qui mérite toute l'attention des économistes.

besoins collectifs. Les conditions du milieu physique et psychique, ainsi que les données du caractère humain provoquent souvent des besoins analogues chez les individus, sans qu'on puisse parler des besoins collectifs. Exemple : 1° un certain nombre d'individus éprouvent le besoin de prendre de l'eau potable. Chacun a sa pompe à lui. Il n'y a pas de besoin collectif ;

2° Si une collectivité d'individus est obligée, par suite d'une pression extérieure, de satisfaire ses besoins par la même institution (monopole) il n'y a pas de besoin collectif. Celui-ci n'existe, suivant Menger, que si l'existence et le fonctionnement d'un bien ou d'une institution unique servant à la satisfaction des besoins de chaque individu, constitue une condition nécessaire à la vie et au bien-être d'un certain groupe d'hommes qui éprouvent des besoins individuels semblables.

Le besoin collectif est le besoin qu'éprouve une pluralité d'individus, besoin qui postule l'existence et le fonctionnement d'un bien ou d'une institution servant par ses prestations à la satisfaction de besoins individuels identiques dans une pluralité d'individus (exemple de Menger, établissement d'enseignement, etc.). Nous prouverons l'inexactitude de cet exemple, paragraphe 4. Voici les conditions que Menger croit nécessaires pour pouvoir parler de besoin collectif :

1° Ce n'est ni la collectivité d'individus considérée comme unité, ni l'individu comme tel qui *éprouvent ce besoin*. C'est la somme de tous les individus qui *éprouve ce besoin* ;

2° La satisfaction de ce besoin doit nécessairement être réalisée par la même installation unique ;

3° Une organisation des individus n'est nécessairement ni l'origine ni la conséquence d'un besoin collectif.

La première de ces conditions n'est pas assez claire. Il paraît que l'auteur n'a pas eu le temps d'élaborer ce paragraphe. Car cette notion de « la somme de tous les individus » qu'il précise : « c'est-à-dire chaque individu réuni avec tous les autres » (p. 8, 2^e éd. G. d. V.), est très vague. Nous n'y insistons pas davantage, mais nous répétons que nous sommes ici en désaccord avec Menger. Nous présentons notre opinion personnelle sous le paragraphe 4 de la section présente.

§ 3. — BESOINS DITS D'ASSOCIATION D'APRÈS Menger

Ces besoins (*Verbandsbedürfnisse*) sont, contrairement aux besoins collectifs, les besoins des organisations humaines, des associations considérées comme telles. Il faut supposer dans ce cas un ensemble de personnes organisé. Si les besoins collectifs sont satisfaits par des associations, ces associations peuvent elles-mêmes avoir des besoins indépendants de ceux des individus. C'est ce que Menger appelle les « besoins dits d'association ». Les associations ont un caractère propre. Comme telles, elles ressentent des besoins d'une nature particulière, indépendants de ceux de leurs membres pris individuellement ou collectivement.

§ 4. — CRITIQUE ET MISE AU POINT DE LA DÉFINITION
DU BESOIN COLLECTIF DONNÉE PAR MENER

A notre avis, MENER a mal choisi le terme de besoin collectif pour désigner ce qu'il entend sous ce nom. Nous verrons qu'on a tendance à appeler *besoin collectif* ce que l'auteur définit comme *besoin d'association*. Ce que MENER définit comme *besoin collectif* présente plutôt les critères d'une *satisfaction collective*. A notre avis, ce paragraphe devrait faire partie du chapitre sur les biens. En effet le critère n'est pas dans la nature du besoin, phénomène primaire. Il est dans la satisfaction, phénomène secondaire réalisé par l'intermédiaire des biens.

Kart DIEHL oppose (dans l'article « *Badürfnis* » du *Werterbuch der Volkswirtschaft*, 4, Auflage, 1931), les besoins collectifs aux besoins individuels. Il les définit avec juste raison comme besoin de la collectivité considérée comme telle. C'est la définition que Menger nous donne pour le besoin d'association. DIEHL va jusqu'à signaler le besoin d'enseignement comme exemple de besoin individuel. Pour le besoin d'enseignement, en effet, une satisfaction collective n'est pas nécessaire. MENER aurait dû se garder de choisir cet exemple. Nous concluons :

1° Le passage de MENER concernant les besoins collectifs est à rayer de la théorie des besoins, car il s'agit d'une pétition de principe.

2° Le besoin que MENER appelle besoin d'association correspond en réalité au besoin collectif. La terminologie de MENER se prête facilement à des

confusions sérieuses. Pour clarifier la notion du besoin collectif, nous posons les règles suivantes :

1° Les besoins collectifs sont les besoins de la collectivité comme telle ;

2° Le fait qu'un certain nombre d'individus éprouve certains besoins parallèles n'a rien à faire avec le besoin collectif. Il se peut pourtant que ces besoins soient satisfaits :

a) par une installation individuelle ;

b) par une installation collective.

Contrairement à ce que dit MENER, ceci ne change rien au caractère du besoin. Il reste individuel dans les deux cas, car la satisfaction n'est qu'une conséquence du besoin. Dès qu'elle existe, le besoin disparaît.

3° Le besoin collectif suppose une collectivité organisée, car une collectivité ne peut éprouver des besoins quand elle n'est pas un organisme.

4° Les collectivités ont une nature particulière différente de celle de l'individu.

5° Les besoins collectifs sont nécessairement toujours satisfaits par une installation collective.

CHAPITRE II

ETUDE DE LA NOTION DU BIEN

SECTION PREMIERE

GÉNÉRALITÉS

§ 1. — LES DÉFINITIONS DU TERME « BIEN » DONNÉES
PAR LES ÉCONOMISTES MODERNES, PRÉCURSEURS DE Menger

L'économiste français LE TROSNE a donné, en 1777, une définition du « bien » qui se rapproche de celle des économistes modernes. Dans son ouvrage : *De l'intérêt social*, il oppose aux besoins les moyens de satisfaction qu'il appelle des biens. Il s'est probablement inspiré de TURGOT.

J.-B. SAY définit les biens dans son cours d'Economie politique de 1828 (première partie, page 133) comme « les moyens que nous avons de satisfaire nos besoins ».

En 1805, l'Allemand SODEN écrit dans son livre *Nationalökonomie* (première partie, § 43), « Moyens de jouissance » pour « biens ».

En 1806, H. L. VON JAKOB reprend la définition de SAY.

HUFELAND définit le bien dans la *Neue Grundlegung der Staatswissenschaften* », 1807 (1^{re} partie § 1) « comme tout moyen qui sert à l'homme en vue d'un certain but »,

STORCH écrit dans son cours d'Economie politique, 1815 (première partie, pages 56 sqq.) : « L'arrêt que notre jugement porte sur l'utilité des choses..... en fait des biens ». Voilà une conception purement psychologique digne d'un économiste de l'école psychologique (on sait d'ailleurs que STORCH ne compte pas parmi les prédécesseurs de cette école).

Quant à FULDA, MENER croit qu'il s'est inspiré de STORCH et de HUFELAND. FULDA appelle « bien » toute chose que l'homme reconnaît comme moyen apte à la satisfaction de ses besoins (*Kamoralwissenschaften*, 1816, 2^e édition, 1820).

MENER lui-même emploie la définition de ROSCHER (Système 1, § 1) : « Le bien est tout ce qui est reconnu utilisable pour la satisfaction médiate ou immédiate d'un vrai besoin humain ».

MENER souligne que cette aptitude à être utilisé pour la satisfaction d'un besoin doit être connue. Il introduit explicitement le facteur « disponibilité » dont ROSCHER ne parle qu'implicitement.

§ 2. — LA DÉFINITION DE L' « UTILITÉ » CHEZ MENER

Une chose ne peut être une « utilité » que par ses qualités. Or, l'utilité n'est pas une qualité objective des choses. Elle est une relation, soit individuelle, soit générique, entre certaines choses et l'homme. L'utilité d'une chose ou d'une espèce de choses peut ou être créée ou disparaître, non seulement par un changement de qualité, mais aussi par un changement dans

les besoins humains. La création et la disparition des « utilités » ne sont donc pas des facteurs subjectifs.

Nous pouvons admettre cette constatation de Menger pour ce qui concerne la « vraie utilité ». Mais nous tenons à remarquer qu'il y a également des utilités imaginaires de grande importance pour l'économie. Nous qualifions d'utilité imaginaire tout élément dont les effets produisent un soulagement ou une satisfaction imaginaire.

§ 3. — L'ETUDE DU TERME « BIEN » CHEZ MENER

Il faut, d'après Menger, la coexistence de quatre conditions pour qu'une chose ait la qualité de bien :

1° Il faut la connaissance ou la prévoyance d'un besoin humain ;

2° Il faut des qualités objectives rendant une chose apte à la satisfaction d'un besoin ;

3° Il faut la connaissance de cette aptitude ;

4° Il faut la disponibilité de ce bien en vue de la satisfaction des besoins.

Une chose ne peut acquérir la qualité de bien si elle ne remplit pas ces quatre conditions. Elle perd cette qualité, dès qu'une de ces conditions vient à manquer.

Menger nous cite des exemples typiques pour les quatre cas :

1° Le besoin qui peut être satisfait par cette chose vient à disparaître (exemple : médicaments pour une maladie qui n'existe plus) ;

2° L'aptitude de la chose à satisfaire les besoins vient à disparaître (exemple : verre cassé, nourriture pourrie) ;

3° La connaissance de l'aptitude de la chose à satisfaire des besoins est perdue (exemple : des biens qui entrent en possession de barbares) ;

4° La chose n'est plus disponible (exemple : des biens qui tombent dans la mer).

§ 4. — COMMENTAIRE DE LA DÉFINITION DU BIEN
DONNÉE PAR MENDER

La définition de MENDER ne présente rien d'original. Nous nous tiendrons à cette définition pour suivre la pensée de l'auteur, mais elle est arbitraire. Nous ne voulons ni la contester, ni la prouver. Nous mettrons en lumière ses inconvénients au fur et à mesure qu'ils se présenteront.

La notion de bien chez MENDER est objective comme celle de besoin. MENDER distingue, comme nous le verrons, les biens vrais et les biens imaginaires. Tous les deux peuvent intéresser l'économiste. Nous constatons que tel objet peut satisfaire tel besoin. Nous ne nous demanderons pas pourquoi. La question de savoir si un bien ou un besoin sont vrais ou imaginaires n'intéresse pas notre domaine. Il faut interroger le médecin, le chimiste et d'autres personnes. Par contre ce sont eux qui viennent nous demander : comment peut-on répartir tel bien dans la population, etc...

SECTION DEUXIEME

QUELQUES CAS SPÉCIAUX

§ 1. — DISCUSSION SUR LA QUALITÉ DE BIEN DE L'ÊTRE HUMAIN

Nous avons à distinguer deux catégories de biens spéciaux :

- 1° L'esclavage ou des circonstances analogues ;
- 2° La liberté de l'homme protégée légalement.

On peut considérer théoriquement l'esclave et le serf comme un bien. Par contre l'homme libre est considéré comme « personne », comme « centre de droit », comme « centre d'intérêt ». La loi le protège et ne tolère pas qu'il soit employé comme un moyen pour satisfaire les besoins d'autrui sans son consentement ou au delà de son consentement. Les législations modernes vont même jusqu'à protéger l'homme malgré lui, en lui interdisant de se mettre à la disposition totale d'un autre. Notre législation ne connaît plus la vente de la force humaine dans son ensemble, mais seulement la vente des prestations humaines.

Nous relevons dans l'article 1780 du Code Civil : « On ne peut engager ses services qu'à temps ou pour une entreprise déterminée. Le louage de service, fait sans détermination de durée, peut toujours cesser par la volonté d'une des parties contractantes ».

D'après Menger la liberté personnelle est compatible avec le salariat, malgré les sacrifices faits par l'ouvrier. Menger souligne pourtant la nécessité d'une protection légale de l'ouvrier ; étant donnée la situa-

tion sociale du patron et la corrélation étroite entre prestation et personne humaine.

MENGER nie la qualité de bien des membres du corps. Il les qualifie de « part de l'ensemble et non pas de moyens autonomes ».

D'après la définition du bien donnée par MENGER, la santé, la jeunesse, etc... ne sont pas des biens ; ce sont plutôt des états psychiques et physiques, etc...

Il assimile pourtant les prestations du travail à des biens mais néglige complètement d'entrer dans l'étude du problème. MENGER n'étudie pas ici si la capacité professionnelle est un bien ; il semble qu'il la confonde avec les prestations du travail. Nous verrons plus tard que MENGER reconnaît implicitement que la capacité professionnelle possède la qualité de bien. Nous exposerons ces questions successivement aux endroits où elles sont soulevées par l'auteur.

§ 2. — DISCUSSION SUR LA QUALITÉ DE BIEN DE L'ÉTAT

MENGER dit que l'Etat n'est pas un bien parce que son caractère est organique, et les individus font partie de l'Etat (voir chez MENGER, page 12, note).

Il nie également la qualité de bien de l'individu vis-à-vis de l'Etat, car l'individu n'est pas un moyen disponible. Le contraire serait faux d'après MENGER, parce que cela constituerait une conception non-organique.

Ni l'Etat d'un côté, ni l'individu de l'autre, ne sont des biens dans l'Etat démocratique. Tandis que, dans l'Etat totalitaire, dans sa forme absolue, l'individu peut être considéré comme moyen disponible, au

moins théoriquement. Ceci est vrai, bien que la théorie organique s'applique surtout à l'Etat totalitaire.

Nous croyons que l'argument du caractère organique de l'Etat peut être employé quant aux relations entre individus et Etat (surtout dans les Etats totalitaires), mais non pas quant aux relations entre Etats et individus.

En effet, l'individu ne peut disposer de l'Etat.

§ 3. — LES OCCASIONS D'ACQUISITION (1)

Supposons qu'une chose possède certaines qualités propres aux biens, mais qu'une des qualités nécessaires lui fasse défaut. Il s'agit dans ce cas d'un bien imparfait. Les économistes allemands les appellent des « occasions d'acquisition » parce qu'ils peuvent acquérir la qualité de bien.

MENGER en donne des exemples :

1° des biens possédant des qualités objectives d'utilité et qui ne sont pas connues ;

2° des biens qui sont utiles mais non disponibles ;

3° des biens utiles, connus, mais à la disposition d'hommes qui n'en ont pas besoin.

Ces choses ne sont pas des biens car elles n'en remplissent pas toutes les conditions nécessaires. MENGER les classe parmi les utilités. Elles peuvent devenir des biens dès que les qualités absentes seront ajoutées.

MENGER dit littéralement : « Es sind keine güter ; wohl aber Nützlichkeiten, und zwar Okkupations,

(1) C'est la traduction littérale du terme de Clernaud : « Erwerbsgelegenheit ». Ce terme est d'ailleurs très mal choisi.

Erwerbsgelegenheiten » (page 13) : « Ce ne sont pas des biens, mais des utilités, ce sont des occasions d'occupation, d'acquisition (2).

MENGER semble croire que le terme *Erwerbsgelegenheit* est équivalent au terme *Okkupationsgelegenheit*, ce que nous ne croyons pas. Le premier est une catégorie du deuxième, l'occasion d'occupation est le cas spécial du deuxième exemple des occasions d'acquisition. Supposons l'exemple classique du trésor tombé à l'eau. Dès qu'on le saisit, dès qu'il est occupé, il devient un bien. Or, une chose peut être occupée sans devenir un bien (premier et deuxième exemples cités *supra*). Nous donnons encore un exemple pour prouver la différence entre les deux expressions. Supposons que Primus dispose d'une maison qu'il loue à Secundus. C'est un bien dont jouit Primus, mais il n'est jamais occupé par Primus.

Soulignons que MENER soucieux de ne pas commettre une pétition de principe a soigneusement choisi ses exemples.

Les conditions essentielles dont l'absence fait perdre sa qualité de bien à une chose ne sont pas toutes les quatre reprises comme dernières conditions nécessaires pour transformer un bien imparfait en bien. La condition non reprise est l'aptitude à satisfaire des besoins.

Soulignons que l'occasion d'acquisition est par définition un objet possédant toutes les qualités de bien moins une, c'est-à-dire qu'il s'agit ici d'un cas spécial de biens imparfaits.

(2) Il s'agit là d'une question de terminologie allemande.

§ 4. — LES « RELATIONS SOCIALES »
CONSIDÉRÉES COMME BIENS IMPARFAITS

Le passage concernant cette question (page 14, 2^e alinéa) est sans doute la suite logique sinon une subdivision du passage sur les *Erwerbsgelegenheiten* (page 13, 1^{er} et 2^e alinéa). Menger ne nous donne pas de définition des relations (*Verhältnisse*). Il procède par énumération.

Nous voudrions pourtant en donner une définition et nous croyons bien faire en reproduisant celle de Franz Oppenheimer, célèbre économiste allemand : « On appelle relations sociales pouvant devenir des objets d'économie personnelle, des positions de force provenant des causes naturelles.

Le mot « naturel » a dans ce cas ces deux significations à la fois : 1^o dans le sens de la nature extérieure comme les conditions géographiques et climatiques d'un pays ;

2^o dans le sens du droit naturel et de science naturelle.

Il s'agit ici de « *Machtpositionen* » (3) provenant du fait d'un développement « naturel » de la société sur un fond « naturel », c'est-à-dire géographique, d'après ses propres lois immanentes.

(3) Nous donnons la définition de la position de force : une position de force d'ordre social peut, d'après Oppenheimer, être fondée sur le droit, ou provenir de causes naturelles. Quand une position de force est fondée sur le droit, on l'appelle « un droit ». Chaque droit qu'un individu peut faire prévaloir contre un autre peut être considéré comme position de force.

Nous adoptons la traduction position de force par « *Machtposition* » en nous conformant à la traduction de l'ouvrage de Oppenheimer par Horn et Stolz.

OPPENHEIMER cite comme exemple l'achalandage et le fond de commerce. Reste à discuter si le fond de commerce est un droit naturel. Nous ne voulons pas soulever ce problème. Nous remarquons pourtant que OPPENHEIMER, ainsi que MENDER, considère comme naturel ce qu'il croit être juste.

Chaque droit conférant à une personne des avantages vis-à-vis d'autrui pour se procurer et pour administrer des moyens de satisfaction constitue une « *Machtposition* » d'ordre économique.

MENDER énumère uniquement des « relations sociales » : raisons sociales, achalandages, monopoles, droits d'auteur, brevets d'invention, fonds de commerce, etc. Nous réunissons tous ces éléments sous une expression juridique : propriété industrielle et intellectuelle (en allemand : *Immaterielle Güterrechte*). Nous substituons à l'énumération de MENDER la formule suivante : « Les relations sont tous les objets de la propriété industrielle et intellectuelle ».

Peu importe, dit MENDER, si les relations sont des biens ou non. Ce qui est important, c'est de déterminer leur caractère, leur nature.

Nous croyons qu'il est aussi intéressant de savoir s'il s'agit de biens ou non, car le caractère de bien est le nœud même du problème.

La question est facilement résolue par les auteurs de conceptions mécaniques. Les relations étant immatérielles et non pas destinées à la satisfaction immédiate des besoins, ne peuvent être des biens d'après l'opinion de ces auteurs.

On pourrait procéder par analogie : les relations se comportent comme les biens ; elles procurent des revenus, elles sont des objets de vente, des objets de placement, etc. Mais sont-elles des moyens de satisfaction de nos besoins ? Menger dit : « D'autre part il paraît gêner beaucoup de personnes de qualifier ces relations sociales (p. 27 : le rapport librement consenti du client vis-à-vis du commerçant ou des droits de monopole) de moyen apte à la satisfaction des besoins ».

Cette argumentation nous semble beaucoup trop fondée sur la psychologie subjective.

Sans examiner davantage la question, Menger classe les relations parmi les *Erwerbsgelegenheiten*.

Quant à nous, nous les considérons aussi comme des biens imparfaits, tout en faisant cette réserve que la relation ne possède pas nécessairement toutes les qualités de bien moins une.

§ 5. — LES BIENS DU POINT DE VUE ABSOLU

D'un point de vue abstrait et absolu, toute chose qui possède à l'égard d'une personne quelconque la qualité de bien, est un bien (exemple : la béquille d'un paralysé).

§ 6. — LES BIENS DU POINT DE VUE PERSONNEL

Un individu, ou un cercle d'individus, se demande pourtant si la chose en question lui est utile. Il se peut que ce qui est un bien pour un individu soit sans valeur ou même nuisible pour un autre.

Les rapports des choses avec les besoins des individus qui confèrent à ces choses la qualité de biens individuels sont différents de ceux qu'il faut prouver pour appeler une chose « un bien » du point de vue abstrait et général.

Ceci n'est vrai en principe que pour l'état statique de l'économie. Dès qu'on peut échanger des biens, ces biens, que nous appellerons des biens personnels, acquièrent une valeur d'échange.

§ 7. — LES DROITS SUBJECTIFS

D'après Menger, les droits subjectifs ne sont pas des biens.

En effet, nous résumons les arguments de l'auteur :

1° Une chose n'est pas seulement un bien quand elle est l'objet d'un droit. La condition essentielle est la disponibilité.

2° On ne peut considérer la faculté de disposition juridique dont jouit une personne déterminée comme condition nécessaire à l'opposition d'un bien car il y a des biens libres.

3° Les droits subjectifs sur les biens ne sont pas des biens. Or, ce serait, d'après Menger, poser la même question que si la ligne entre une forêt et un champ, est forêt ou champ.

Nous croyons que cette dernière comparaison est dépourvue de tout fondement.

Bien entendu la frontière entre une forêt et un

champ n'est ni forêt ni champ, mais elle est là et on s'y heurte. Elle est immatérielle. Mais si le propriétaire du champ vient chasser dans la forêt et est appréhendé par le gardien, il s'aperçoit que l'inobservance des frontières a des conséquences matérielles. Evidemment, il n'y a ni forêt ni champ immatériels mais il y a des biens immatériels.

Les trois arguments donnés par MENER ne répondent pas à la question qu'il s'est posée lui-même. Il ne s'agit pas de savoir si le droit subjectif détermine la qualité de bien d'un second objet mais il s'agit de constater si le droit subjectif possède les qualités de bien.

BÖHM-BAWERK ne considère pas les droits subjectifs comme des biens, parce qu'il estime que l'individu ne peut pas disposer de ces droits et parce qu'on ne peut considérer comme deux biens distincts la chose et le droit d'en disposer.

A notre avis ce dernier argument n'est pas admissible parce qu'on pourrait considérer la chose et le droit subjectif comme deux biens complémentaires.

Encore faut-il ajouter que le droit subjectif n'est utile que dans des régimes où les pouvoirs publics garantissent son efficacité.

§ 8. — LA PROTECTION LÉGALE

MENER admet que la protection légale est considérée comme un bien. Il ne se montre pas très persuadé de la véracité de cette affirmation. Son style, en général si dogmatique et si lapidaire, devient presque conciliant comme il a coutume de le faire à

propos des questions peu élaborées par lui « Der Rechtsschutz entspricht einem besonderem Bedürfnisse der betreffenden Subjekt sowohl der Gesellschaftsmitglieder überhaupt und die ihm dienenden Arbeitsleistungen, Urkunden etc. mögen immerhin als Güter aufgefasst Werden welche Objekt des subjektiven Recht sind ». Il les compare à une caisse qui enferme un trésor ; la caisse est un bien comme le trésor lui-même.

MENGER ajoute avec raison que la vie sociale non seulement fait naître les besoins, mais aussi doit fournir les moyens de garantir légalement leur satisfaction.

On peut à notre avis étendre cette argumentation aux droits subjectifs.

SECTION TROISIEME

LA CLASSIFICATION DES BIENS D'APRÈS MENGER

§ 1. — LES BIENS VRAIS ET LES BIENS IMAGINAIRES

Il est dans le caractère de la méthode de MENGER de faire une première discrimination entre les biens vrais et les biens imaginaires. Il existe des biens imaginaires d'après MENGER :

1° Si on suppose des besoins imaginaires (Exemple : médicaments contre maladies imaginaires).

2° Si on croit disponibles des choses qui ne le sont pas.

3° Si on attribue des qualités et des effets imaginaires à des choses (Exemple : philtres d'amour, etc...)

Nous rendons ici hommage à la pensée strictement scientifique de Menger. Notre auteur ne cherche pas à infiltrer ses propres idées de morale ou d'éthique dans cette discrimination.

Menger dit que le nombre des biens vrais croît en fonction directe, le nombre des biens imaginaires en fonction indirecte du degré de civilisation des peuples. Menger dit en outre que les hommes connaissent mieux leur nature et leur caractère quand leur état de civilisation est plus élevé.

C'est sur ce point que nous devons faire des objections à la démonstration de Menger. Nous croyons aussi que le nombre des biens vrais augmente en fonction directe avec le degré de civilisation d'un peuple. Nous croyons pourtant que les biens imaginaires augmentent de la même façon. Nous formulons nos arguments :

1° Avec une civilisation croissante, les hommes connaissent mieux leur nature (Menger le dit à la page 17).

Par conséquent, ils connaissent mieux les faiblesses des autres et les producteurs vont fabriquer, sans aucun doute, plus de biens vrais mais aussi plus de biens imaginaires. Pour ne citer que quelques exemples, des horoscopes, les appareils de jeu, les articles de mode. Il se développe toute une science de vente, une psychologie appliquée qui étudie les besoins imaginaires au même titre que les besoins réels et qui cherche à en provoquer de nouveaux. Elle vise égale-

ment la vente des biens imaginaires c'est-à-dire des biens qui correspondent à des besoins imaginaires ou des biens auxquels on attribue des effets qu'ils ne possèdent pas en réalité.

2° Les hommes connaissent mieux leur nature dans un état de haute civilisation que dans un état primitif, mais ils ne la connaissent pas également bien ; surtout, ils n'en tirent pas tous les mêmes conséquences. Il y en a qui tirent profit de leurs connaissances et il y en a qui sont exploités par ces premiers individus. D'ailleurs il y a des individus qui désirent vivre selon les exigences de leur nature, et il y en a d'autres qui les connaissent également bien, mais qui ne désirent même pas vivre conformément à ces exigences.

3° Nous constatons dans toute société civilisée une tendance à raffiner les jouissances et à développer avec conscience l'art de jouir de la vie : cette tendance favorise un développement de la production des biens imaginaires.

4° Nous invoquons encore un argument général contre l'école autrichienne. Cette école est trop abstraite. Elle considère « l'homme automate » et non pas l'être vivant. Or, il ne faut pas oublier, même dans l'économie pure, que l'homme économique vit dans la réalité.

5° Le besoin de se vêtir est un besoin vrai dans les régions froides ; dans les régions chaudes, il ne l'est pas au début de la civilisation ; on fabrique pourtant plus de vêtements dans les régions civilisées des tropiques que dans les régions non civilisées. Ce sont des

biens qui correspondent sans doute à des besoins imaginaires au point de vue économique. On aurait alors plus de biens imaginaires dans les régions civilisées que dans les régions non civilisées. La civilisation étant encore poussée plus loin, le besoin imaginaire de se vêtir devient un besoin réel, car les vêtements protègent en effet l'individu contre les moqueries de ses voisins qui sont tous habillés.

Ceci nous suggère une autre réflexion : une civilisation croissante transforme souvent des besoins imaginaires en besoins réels.

Reste encore à savoir si des choses auxquelles on attribue des effets imaginaires ne sont pas des biens vrais au point de vue économique pourvu qu'ils apportent un soulagement réel à l'individu. Nous croyons qu'il faudrait faire cette restriction à la deuxième condition de Menger citée au début de ce paragraphe.

§ 2. — LES BIENS MATÉRIELS ET LES BIENS IMMATÉRIELS

On classe généralement les biens d'après leur nature en biens matériels et biens immatériels.

Depuis J.-B. SAY nous savons que les biens immatériels peuvent être des richesses, peuvent avoir de la valeur.

§ 3. — LES BIENS DESTINÉS A SATISFAIRE DES BESOINS PSYCHIQUES ET DES BIENS DESTINÉS A SATISFAIRE DES BESOINS PHYSIQUES

Menger explique avec raison que cette classification n'a rien de commun avec la distinction précédente entre les biens matériels et les biens immatériels.

D'après MENER il se peut :

1° que des biens immatériels satisfassent des besoins matériels d'ordre inférieur (MENER cite ici des prestations des services et des spectacles qui peuvent servir à des instincts sexuels).

2° que des biens matériels satisfassent des besoins immatériels (instruments scientifiques et musicaux, livres, etc.), (page 18, note).

Nous croyons qu'il s'agit ici d'une *confusion fondamentale* de la part de MENER, confusion qui a troublé beaucoup d'économistes. A notre avis il n'existe pas de besoin matériel un besoin étant un sentiment, un sentiment est nécessairement toujours immatériel. Cette confusion est souvent d'origine terminologique, parce qu'on confond la notion de besoin immoral et la notion erronée de besoin matériel.

MENER dit que la discrimination entre les « biens matériels » et les « biens immatériels » n'a pas cette importance primordiale pour notre science que des auteurs, moralisants hors de propos, voudraient bien lui imputer.

A notre avis MENER ne laisse pas consciemment ses idées morales s'infiltrer dans ce débat mais il est sans aucun doute influencé par elles.

Il faut appliquer une stricte objectivité dépouillée de tout caractère idéologique, à l'économie politique en tant que science d'observation et en tant que science hypothétique. Les idées personnelles, philosophiques, morales, éthiques, religieuses, ne doivent influencer que le domaine doctrinaire. La doctrine

est le but même de notre science. Son objet, ce sont les remèdes que nous voulons proposer à l'humanité ; c'est le nouvel ordre social que chacun est libre de se représenter comme bon lui semble, pourvu qu'il soit de bonne foi et qu'il « reste terre à terre » pour employer un terme cher à notre grand maître M. Gaston JÈZE. Chacun peut y développer ses idées de la justice, de la liberté, de l'éthique du bon et du mauvais.

Pour illustrer nos remarques sur l'impartialité, nous introduisons un court passage de Frantz OPPENHEIMER : « Supposons un savant qui étudie l'odeur d'une rose et l'odeur du skunks ; les deux odeurs l'intéressent au même degré, scientifiquement parlant ; au point de vue humain et subjectif, il préfère naturellement l'odeur de la rose ».

Le danger de pécher contre l'impartialité est d'autant plus grand pour l'Ecole autrichienne qu'elle se livre à l'introspection.

§ 4. — LES BIENS CONSOMPTIBLES ET LES BIENS DURABLES

Nous distinguons les biens qui se consomment par une ou plusieurs satisfactions et ceux qui subsistent indéfiniment malgré d'innombrables satisfactions. La nourriture est l'exemple d'un bien consommable ; le diamant constitue un exemple de bien durable.

§ 5. — LES BIENS D'UTILISATION UNIQUE ET LES BIENS D'UTILISATION RÉPÉTÉE

MENGER subdivise les biens consommables en deux catégories ;

1° les biens d'utilisation unique qui sont consommés après la première utilisation ;

2° les biens d'utilisation répétée qui permettent plusieurs utilisations. Menger souligne qu'on ne doit pas confondre cette subdivision spéciale des biens consommables avec la classification générale qui distingue bien consommable et bien durable.

Menger discrimine les utilisations et les sources d'utilisation.

Nous n'ignorons pas l'importance de cette théorie des utilisations qui a fait sensation dans le monde des économistes ; nous ne la traitons pas dans notre thèse parce qu'elle est trop connue en France.

§ 6. — LA CLASSIFICATION DES BIENS D'APRÈS LEUR RANG RESPECTIF

Menger commence un nouveau paragraphe sur « l'interdépendance des biens dans la conscience téléologique de l'homme ». Nous l'introduisons dans notre « classification » pour des raisons de simplicité et de clarté.

M. Gaëtan PIROU affirme à juste titre dans son *Utilité marginale*, que c'est la plus importante des classifications des biens données par Menger. C'est d'elle que dérivent, en effet, toutes ses théories ultérieures.

Menger distingue d'abord les biens médiats et les biens immédiats. Nous substituons à ses expressions d'autres termes qui nous semblent être plus clairs :

biens de satisfaction immédiate et biens de satisfaction médiate.

Or, MENDER appelle biens de satisfaction immédiate des biens de premier rang. Les biens de satisfaction médiate, comme les matières premières sont des biens de rang supérieur, qui n'ont de valeur que parce qu'ils servent à la production des biens de premier rang.

Leur valeur se mesure par le besoin humain qu'ils peuvent satisfaire médiatement.

MENDER classe les biens d'après leurs relations téléologiques en biens de premier, deuxième, troisième rang, etc...

Les biens de premier rang sont ceux qu'on peut utiliser immédiatement et directement à la satisfaction d'un besoin.

Les biens de second rang servent à produire des biens de premier rang.

Les biens de troisième rang servent à fabriquer les biens de second rang.

Les biens de quatrième rang servent à fabriquer les biens de troisième rang, etc...

Nous reproduisons la gamme modèle de MENDER :

Le pain est un bien de premier rang

La farine est un bien de deuxième rang.

Le blé est un bien de troisième rang.

Le champ, les outils de production, les prestations du paysan sont des biens du quatrième rang, etc...

L'éditeur de la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft*, Karl MENDER, remarque que son père a hésité entre plusieurs terminologies, dans un de ses manuscrits. MENDER écrit : « La terminologie

de BÖHM : biens d'ordre plus proche et biens d'ordre plus éloigné, est fausse. »

Cela ne l'empêcha pas d'employer ces expressions dans ses manuscrits pendant un certain temps. En définitive, il s'est décidé à leur substituer les expressions : « Güter erster Ordnung et Güter höherer Ordnung ».

MENGER croit qu'il y a des biens d'ordre supérieur ou inférieur *par nature*, comme d'une part les champs, les matières premières, etc., et d'autre part, les boissons, la nourriture, etc... Il en cite d'autres dont le rang est déterminé par la conscience téléologique de l'homme, par exemple des fruits ou des animaux susceptibles d'être employés ou pour la consommation ou bien pour la production (4).

MENGER n'attache pas une importance primordiale aux chiffres. A ses yeux, il importe avant tout d'étudier l'interdépendance téléologique entre les biens et la satisfaction des besoins humains.

Nous n'admettons point une discrimination exacte, établie d'après les chiffres. Nous la rejetons surtout quand l'auteur veut classer les biens d'une façon absolue. Nous invoquons, comme nous devons le faire si souvent dans cet ouvrage, le changement du régime (technique ou économique) qui entraîne des changements dans ces interdépendances téléologiques. Ce qui est un bien de deuxième rang pour une usine moderne peut être un bien de premier rang pour les

(4) Nous ne traitons ces questions que dans la mesure de leur importance pour la compréhension de la théorie des besoins.

petits artisans ou inversement. Quel sens y aurait-il alors à établir des tableaux ?...

Nous ne voulons pas retomber dans les erreurs de QUESNAY.

SECTION QUATRIEME

LES LOIS AUXQUELLES OBEISSENT LES BIENS

§ 1. — LA LOI DES BIENS COMPLÉMENTAIRES

MENGER ne définit pas le bien complémentaire. Il est pourtant assez facile de lui donner une définition. Un bien complémentaire est un bien qui confère à un bien imparfait la qualité de bien par le fait d'une synthèse ou d'une réunion.

Nous reprenons la démonstration de MENGER. Il écrit : « Si nous disposons d'un bien de premier rang, nous pouvons toujours l'employer en vue d'une satisfaction immédiate ». Ceci n'est cependant pas entièrement exact.

Supposons une eau dentifrice qui doit être utilisée avec de l'eau. L'eau dentifrice est sans aucun doute un bien de premier rang qui sert à une satisfaction immédiate. Mais on ne peut s'en servir si on ne dispose pas d'eau. L'eau est dans ce cas un bien complémentaire. L'eau est pourtant en même temps un bien de premier rang. Le café et le sucre offrent un exemple analogue.

Nous avons introduit ici une petite démonstration que MENGER n'a pas abordée pour des raisons inexplicables.

Si nous disposons d'un bien de rang supérieur,

nous pouvons le transformer en bien de rang inférieur pourvu que nous disposions des biens complémentaires nécessaires à la production du bien de premier rang ? Supposons qu'un individu dispose de tous les biens nécessaires à la production du pain, mais soit dépourvu du feu et de tout moyen de chauffage. Il ne sera pas capable de produire du pain. Il y arrivera dès qu'il disposera de tous les biens d'ordre supérieur.

Quand un ou plusieurs biens complémentaires lui manquent, les autres biens disponibles de rang supérieur n'ont pas la qualité de biens, car la quatrième condition de Menger n'est pas remplie. (Il s'agit de la disponibilité).

Ces biens peuvent pourtant, comme notre auteur l'affirme en note, subsister dans leur qualité de biens, en vue de la satisfaction *d'autres besoins*. Or, s'ils sont liés d'une façon absolue à des biens complémentaires, et s'ils restent par conséquent inaptes à la satisfaction directe ou indirecte de n'importe quel besoin, ils perdent la qualité de biens dès que les biens complémentaires viennent à manquer.

Il y a un besoin qui ne peut être satisfait que par la *totalité* des biens complémentaires de rang supérieur. C'est seulement cette totalité qui nous permet la disposition des biens correspondants d'ordre inférieur.

Cette totalité se compose de tous les facteurs de production qui sont nécessaires pour employer un bien de rang supérieur à la satisfaction d'un besoin humain.

Nous croyons devoir ajouter qu'un facteur comme l'aptitude humaine à effectuer la transformation est également un facteur de production et par conséquent un bien complémentaire : nous renvoyons à nos diverses explications sur ce sujet.

La loi des biens complémentaires est ainsi formulée par Menger : « La qualité de biens des différents facteurs de production est déterminée par la disponibilité de leurs biens complémentaires » (p. 34).

Vu notre démonstration au début du paragraphe, exposant que la qualité de bien de premier rang d'une chose peut être déterminée par un bien complémentaire, un élargissement de la définition de Menger s'impose. Voici comment nous proposons de formuler la loi des biens complémentaires : « La qualité de biens des différents facteurs de production et des moyens de satisfaction est déterminée par la disponibilité de leurs biens complémentaires ».

§ 2. — LA LOI DE CAUSALITÉ CONCERNANT L'INFLUENCE
DE LA QUALITÉ DES BIENS DE RANG INFÉRIEUR SUR LES BIENS
CORRESPONDANTS DE RANG SUPÉRIEUR

Nous savons qu'une chose perd sa qualité de bien dès que le besoin qui lui correspond vient à disparaître.

Ceci est clair, en ce qui concerne les biens de premier rang ; mais la question se pose aussi pour tous les biens de rang supérieur, qui entrent dans la production de ces biens de premier rang.

Nous croyons que la reproduction intégrale de la discussion de Menger est inutile et que la conclusion apparaît nette et logique : « La qualité de bien des biens d'ordre supérieur est déterminée par la qualité des biens de rang inférieur à la production desquels ils servent ».

« La qualité de bien des biens d'ordre inférieur est la cause et non pas l'effet de la qualité de bien des biens de rang supérieur, c'est-à-dire de moyens de production ».

Il s'ensuit que dès le moment où par exemple le besoin du tabac disparaît, toutes les machines et outils servant à sa fabrication deviennent inutiles et perdent la qualité de bien.

Voilà le pivot de toute la théorie de la valeur des Autrichiens.

Nous tenons à ajouter ici les observations suivantes :

1° Le consommateur est « *l'homo oeconomicus* » des Autrichiens (voir chapitre 1^{er}, section 1^{re} de notre thèse).

2° Il s'agit ici d'une conception psychologique.

Nous croyons pourtant qu'il ne faut pas faire dépendre les phénomènes économiques d'un facteur unique. Il y a toujours plusieurs facteurs en jeu. L'un n'exclut pas l'autre dans l'économie réelle.

Il faut se rendre compte que ce qui est vrai pour l'économie pure n'est pas toujours vrai dans l'économie appliquée.

Il peut y avoir des facteurs psychologiques et des facteurs techniques qui agissent simultanément.

Nous parlons ici de la qualité de bien.

Il ne faut pas oublier que c'est une notion abstraite qui ne résulte que d'une définition.

Et ce qui est vrai pour cette définition créée par l'esprit n'est pas vrai pour la valeur, qui est une notion donnée par les circonstances (surtout quand il s'agit de la valeur d'échange).

Les Autrichiens argumentent pourtant de la même façon en ce qui concerne leur théorie de la valeur.

Dès que nous parlons de valeur, il faut prendre en considération les facteurs techniques, négligés presque complètement par les Autrichiens.

3° Menger parle ici de l'interdépendance téléologique des biens en ne considérant que les éléments psychologiques, c'est-à-dire le reflet de cette interdépendance dans la conscience de l'homme et les réactions de cette dernière.

Il serait très intéressant d'ajouter ici une théorie technique.

Menger relève à ce propos un fait qui diminue énormément la force et l'efficacité de ces lois. Il reconnaît par cela, clairement, qu'en pratique tous leurs effets s'atténuent.

Il n'est pas rare, dit Menger, que les biens de premier rang tirent leur qualité de biens non seulement d'une relation téléologique unique, mais souvent de relations téléologiques plus ou moins nombreuses.

Ceci est de règle pour les biens de rang supérieur. Par conséquent, leur qualité de bien ne se perd pas par le fait qu'un besoin unique ou même partiel, disparaît (5).

§ 3. — ESSAI D'EXPLICATION DES CRISES

PAR LA LOI DES BIENS COMPLÉMENTAIRES

MENGER attache une importance primordiale à sa loi des biens complémentaires, il croit que rien ne dénonce plus clairement la grande interdépendance des biens dans la conscience téléologique de l'homme que cette loi. Il en déduit toute une explication des crises dont il n'a publié qu'une page et demie (*Grundsätze der Volkswirtschaft*, page 25, 26).

Nous reproduisons ci-dessous la pensée de Carl MENGER et nous ajouterons nos observations personnelles.

Si les conditions économiques d'un peuple sont suffisamment développées il y a division du travail, il y a économie complexe. Pour employer le langage un peu lourd de MENGER « les différents biens complémentaires de second ordre ou d'ordre supérieur se trouvent entre les mains de personnes différentes.

En général les producteurs de chaque bien particulier ne savent guère que la qualité de bien de leur produit est conditionnée par l'existence d'autres biens complémentaires qu'ils ne possèdent pas.

(5) Ces observations ne visent pas spécialement ce chapitre, car Menger n'y parle pas de la valeur. Ce sont des observations d'ordre tout à fait général qui concernent toute l'école autrichienne.

Cette interdépendance devient plus compliquée avec l'élévation du niveau de l'économie d'un peuple. Parallèlement au développement économique le producteur peut escompter plus facilement que les biens complémentaires de ses produits seront objets d'échange.

Pour Menger ce fait entraîne une méconnaissance de la loi des biens complémentaires de la part du producteur. Nous croyons que Menger veut dire que l'habitude lui fait oublier les interdépendances qui étaient à l'origine de cette organisation, de même que l'homme civilisé oublie que la laine de son vêtement provient d'un mouton. D'après Menger, l'opinion que le bien possède une valeur intrinsèque indépendante du bien complémentaire, est surtout répandue dans les pays d'économie complexe. Les producteurs d'un produit donné supposeraient alors normalement et inconsciemment que les produits complémentaires seraient mis en vente par des tiers au moment opportun.

Si cette condition ne se réalise pas les effets de la loi des biens complémentaires commenceraient à se faire sentir.

Le fonctionnement du rouage de l'économie est entravé. La conscience de l'homme économique saisit les effets de cette loi, restée inaperçue jusqu'à présent. Et Menger de citer l'exemple de la guerre civile américaine de 1862. Le coton américain disparut du marché européen. En conséquence les services

complémentaires comme les prestations des ouvriers spécialisés perdirent leur qualité de bien (6).

Les exemples généraux, comme celui du pays de monoculture où les produits perdent leur qualité de bien en période d'abondance parce qu'ils ne peuvent être récoltés faute de biens complémentaires (service des ouvriers) sont trop faibles. Nous n'y insistons pas davantage.

Il est seulement à remarquer que cet exemple conduit MENER à réfuter la théorie (d'ailleurs peu défendue) de « l'abondance absolue » ou comme nous dirions de surproduction générale. Seulement MENER ne parle pas comme J.-B. SAY de surproduction partielle ou comme les socialistes de sous-consommation, mais il ramène tout à la loi des biens complémentaires.

L'histoire des doctrines économiques ne connaît pas de théorie de crise de Carl MENER. Nous croyons l'avoir trouvée aux pages 25 et 26. Nous sommes persuadés que ces quelques notes que nous venons de développer et que le fils de MENER a trouvées dans les papiers de son père et qu'il a classées logiquement, sont le fondement d'une théorie des crises. Peut-être Carl MENER a-t-il voulu élaborer ce passage.

Le fait que des troubles dans l'interdépendance des biens dans le processus de la production soient signalés comme cause de crise n'est pas inédit ; les défauts d'adaptation (comme nous dirions dans notre terminologie moderne) ont souvent été indiqués

(6) C'est ici que nous trouvons la preuve que Menger considère les prestations de travail comme des biens.

comme cause de crise. Ce qui est spécial au système de Menger c'est qu'il invoque le seul facteur psychologique.

Il ne parle pas du facteur technique, facteur magistralement mis en lumière par M. Aftalion. Il ne parle ni de la lenteur du processus de la production ni de la sous-production partielle. Il ramène tout à la méconnaissance de la loi des biens complémentaires.

Nous regrettons de n'avoir pu trouver l'opinion de Menger sur le développement des crises et sur leurs remèdes possibles. Nous ne connaissons à ce sujet qu'une allusion sur un cas particulier : les services de travail redeviennent des biens quand les biens complémentaires redeviennent disponibles (Exemple de la guerre américaine 1862 « après la réimportation du coton, les ouvriers spécialisés peuvent vendre leurs services à nouveau »).

Mais il n'existe aucune remarque générale à ce sujet.

Ce que nous objectons surtout à l'opinion de Menger c'est qu'il croit fermement que plus l'économie complexe est développée, plus les producteurs méconnaissent la loi des biens complémentaires.

Nous croyons que la pratique réfute la théorie de Menger. C'est précisément dans les pays d'économie complexe très développée que l'intégration est la plus répandue. Les Ford, les Krupp, les Maîtres de forges connaissent bien ce que Menger appelle la loi des biens complémentaires. Ils en tiennent compte en pratiquant l'intégration verticale. Certes, si la production des matières premières et de l'outillage est en

des mains différentes que celle des produits finis, les variations du prix de ces derniers provoquent des répercussions profondes sur les prix des premiers et inversement. Mais voilà un facteur bien connu : le spéculateur, le « *Homo sapiens lombardstradarius* » de SOMBART prévoit ces répercussions et les provoque. Et s'il se trompe ce n'est sûrement pas parce qu'il ignore les considérations abstraites de Carl Menger.

Les troubles provoqués par ces répercussions de prix sont souvent des éléments provocateurs de crise. Ceci ne suffit pourtant pas pour donner une explication générale des origines des crises.

Il faudrait chercher la résultante d'une multitude de composantes.

Mais nous ne voulons pas insister sur ce point étant donné qu'il sort du cadre de notre sujet. Nous l'avons uniquement abordé parce que nous exposons et critiquons à ce propos une idée inconnue à Carl Menger.

C'est seulement dans un petit paragraphe que Menger parle des données matérielles. Cette explication de crise nous montre une fois de plus comment Menger a exagéré l'étude du facteur psychologique au détriment du facteur technique.

§ 4. — LE FACTEUR « TEMPS »

D'après Menger, le processus transformant des biens de rang supérieur en biens de premier rang pour les appliquer à la satisfaction des besoins est d'une part le résultat de l'action téléologique de l'homme et d'autre part un processus de causalité. Or,

(7) Nous employons toujours notre terminologie moderne au lieu du langage un peu démodé de Carl Menger.

l'idée de causalité est inséparable de l'idée de temps. Une production instantanée est impossible.

Voilà une constatation d'une importance qu'on ne saurait exagérer, une inspiration d'une portée immense. Nous la reprendrons plusieurs fois dans notre ouvrage.

MENGER soutient qu'il est impossible de transformer des biens par un acte de volonté pure. Il faut du temps pour transformer des biens de rang supérieur en des biens de rang inférieur. *Le délai est variable, mais il n'est jamais égal à zéro.* Nous pouvons satisfaire nos besoins non seulement si nous possédons des biens de premier rang mais aussi si nous possédons des biens de rang supérieur. Avec les biens de premier rang nous pouvons les satisfaire sans délai, avec ceux de rang supérieur nous ne pouvons les satisfaire qu'après un certain laps de temps.

« Les biens de rang supérieur n'acquièrent et ne maintiennent leur qualité de bien qu'en considération d'un avenir plus ou moins proche » (page 29, 2^e édition des *G. d. V.*).

Nous voyons qu'il s'agit ici du temps de production. C'est un des problèmes soulevés par MENGER qui a été élaboré par BÖHM-BAWERK. Le temps de production a servi de point de départ à BÖHM-BAWERK qui a trouvé par une voie autonome la vieille loi du rendement décroissant du sol, loi déjà établie par RICARDO.

§ 5. — LE FACTEUR D'INCERTITUDE

Notre maître, M. le professeur Jean MARCHAL a classé les critiques de la théorie de la dépréciation du

futur en trois parties : psychologique, économique, technique. Cette classification est reprise d'un article de BÖHM-BAWERK. Nous l'utilisons pour notre exposé.

Le passage que nous développons ci-dessous est une affirmation implicite de la raison psychologique de la dépréciation du futur.

Supposons, dit MENDER, un individu qui possède des biens d'un rang supérieur et qui est capable de les transformer en biens de premier rang. Cet individu producteur est d'après MENDER toujours incertain du résultat final. MENDER explique que cette incertitude varie en intensité. Il est plus fort chez le chasseur que chez le paysan, plus fort chez le paysan que chez le fabricant de chaussures, etc... MENDER soutient qu'un certain degré d'incertitude, en ce qui concerne la qualité et la quantité du produit final, subsiste toujours. Admettons qu'un individu dispose de tous les biens de rang supérieur nécessaires à la production d'un certain produit de premier rang. On peut affirmer dans ce cas que cet individu dispose du bien correspondant de premier rang. Mais il en dispose seulement pour l'avenir et seulement avec un degré d'incertitude plus ou moins grand.

Pour illustrer cet exposé, MENDER nous donne l'exemple suivant : un individu qui possède 100 litres de froment en dispose avec sécurité et certitude. Un individu qui possède tous les biens et tous les services nécessaires pour produire la même quantité de froment se trouve dans un état d'incertitude ; il ne voit que l'éventualité d'un produit final.

Si nous traduisons les affirmations et l'exemple précité de MENER dans le langage qu'emploie Eugen von BÖHM-BAWERK dans sa théorie de la dépréciation du futur, nous pouvons mettre « bien futur » pour bien de rang supérieur et « bien présent » pour bien de premier rang. En effet, l'individu qui possède les 100 litres de froment possède un bien présent. L'autre individu, qui possède les biens et les services nécessaires à la production de 100 litres de froment, possède les biens futurs correspondants.

Nous savons bien que ce n'est pas une théorie de la dépréciation du futur et que MENER n'a jamais approuvé cette théorie. Il est pourtant intéressant de voir comment MENER reconnaît ici qu'un bien présent (le froment) vaut plus qu'un bien futur (moyen de production).

Evidemment ce n'est qu'un cas spécial et nous ne voulons pas généraliser par la voie de l'induction, d'autant plus que ce serait une infidélité vis-à-vis de la pensée de MENER.

§ 6. — L'ACCUMULATION ORIGINALE

Il est assez curieux qu'un passage fort important de la première édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft* ne soit pas repris dans la deuxième édition. Nous nous permettons de l'insérer ici sous un paragraphe spécial ; le terme qui sert de titre à ce paragraphe ne se trouve pas chez Carl MENER. C'est un terme cher à Frantz OPPENHEIMER.

Carl MENER explique à la page 25 de la première édition sous le titre « des causes du bien-être progres-

sif des hommes » l'idée suivante : Adam SMITH considère la division du travail comme le point de départ du progrès économique. Menger nie ce fait catégoriquement et invoque comme condition nécessaire pour le déploiement d'un progrès économique, l'accumulation préalable d'une quantité suffisante de biens de premier rang. Il donne comme exemple une tribu sauvage australienne pratiquant la division du travail et la spécialisation des tâches à la perfection. Menger n'ignore pas l'efficacité d'une pareille organisation technique mais pour lui le vrai progrès ne commence que le jour où les membres de cette tribu procèdent à l'accumulation, à la thésaurisation. C'est la mise en réserve de leurs récoltes afin de pouvoir vivre pendant un certain temps sur cette réserve. Pendant ce temps ils peuvent faire tendre tous leurs efforts à la fabrication indirecte (ce passage a été développé par M. le professeur Gaëtan PIROU dans son ouvrage : *L'Utilité marginale*).

Cette affirmation de Menger nous montre quelle importance il attache aux facteurs techniques de la fabrication indirecte. Nous remarquons nettement l'influence qu'il a exercée sur ce point sur BÖHM-BAWERK.

DEUXIÈME PARTIE

**LES ÉLÉMENTS DE BASE
D'UNE ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE**

CHAPITRE PREMIER

LA THÉORIE DU « BEDARF » ET DE LA QUANTITÉ DE BIENS DISPONIBLES

SECTION PREMIERE

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU « BEDARF »

§ 1. — LA TRADUCTION FRANÇAISE DU TERME « BEDARF »

Nous avons trouvé dans les dictionnaires allemand-français les traductions suivantes du terme « Bedarf » :

- 1° Besoin ;
- 2° Provisions ;
- 3° Nécessaire ;
- 4° Quantité exigée.

Que valent ces traductions ?

I. Le langage courant allemand confond parfois « Bedarf » et « Bedürfnis », ce qui est inadmissible. La traduction « besoin » est donc fausse.

II. La traduction « provisions » repose sur une confusion du terme « Bedarf » avec le terme « Vorrat ».

III. « Nécessaire » ne correspond pas non plus au sens exact de « Bedarf » mais se rapproche de la notion populaire, qui comprend sous « Bedarf » les quantités de biens nécessaires à la conservation de la santé. Il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent pas faire face à leur « Bedarf » et qui vivent tout de même, donc celui-ci n'est pas le « nécessaire ».

IV. Le terme « quantité exigée » est le plus conforme à la notion de « Bedarf ». Elle ne correspond pourtant pas exactement au sens scientifique du mot tel que l'a défini Menger.

§ 2. — DÉFINITION DU TERME « BEDARF »

Le « Bedarf » n'est pas un sentiment, n'a rien de commun avec le sentiment. Le « Bedarf » est une quantité de biens.

La définition donnée par Menger dans son chapitre 3, paragraphe 1 (page 32, 2^e édition, *G. d. V.*) est la suivante : « *Le Bedarf est l'ensemble des quantités de biens nécessaires à la satisfaction intégrale, tant quantitative que qualitative, des besoins d'un homme économique, pendant une période de temps donnée* ». La contre-partie du « Bedarf » est la quantité disponible de biens. Menger la définit comme suit : « l'ensemble des moyens à la disposition de l'homme économique pour satisfaire ses besoins, pendant cette même période » (période envisagée dans la définition du « Bedarf »).

L'éminent professeur M. Gaëtan PIROU a donné une traduction du terme « Bedarf » à la page 15, chapitre premier, section première, paragraphe 2 de son ouvrage : *L'Utilité marginale*, qui nous a beaucoup servi.

M. le professeur PIROU traduit d'abord « Bedarf » par « masse des besoins » et un peu plus tard, par « besoins à satisfaire ».

Ceci nous semble une erreur terminologique. Une masse de besoins n'est pas une masse de biens. Le

« Bedarf », d'après la définition de MENER, est une masse de biens. Il est pourtant nécessaire de rester fidèle à la terminologie de MENER. Nous entrerons dans les détails du problème quand il s'agira de déterminer les biens économiques.

Nous avons cherché un mot français équivalent au terme « Bedarf », mais parmi ceux qui nous sont connus il n'y en a pas qui s'approche assez du vrai sens.

Aussi nous sommes-nous résignés à employer le terme allemand au cours de notre exposé.

Ceci posé, nous allons préciser la nature du « Bedarf ». Pour arriver à une satisfaction il faut donner suite à des « exigences ». Il faut se procurer les quantités de biens nécessaires à la satisfaction, au moins partielle, des besoins.

Dans leur sens scientifique, les deux notions : « Bedarf » et « quantité disponible des biens » peuvent seulement être envisagées à l'égard d'un certain individu ou d'un certain groupe d'individus. Mais les deux termes représentent des notions temporaires, car le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles sont toujours considérés pour une certaine période de temps. MENER remarque que sa conception scientifique du « Bedarf » est objective, tandis que le langage populaire le prend pour une notion subjective (1).

Il observe que notre science s'occupe de toutes les exigences de la nature humaine et non pas seulement de ce qui sert à la conservation de la vie. C'est une

(1) Note p. 33, 2^e édition, G. d. V.

constatation que nous approuvons pleinement. Mais l'auteur continue : « Cette notion courante du « Bedarf » est d'autant plus inadmissible qu'elle est, dans le sens précité, de nature absolument arbitraire et par conséquent inapte à servir de fondement à notre science ».

Il faut toujours se rendre compte, en effet, que Menger ne pense qu'à l'économie pure. Il considère celle-ci comme une science exacte. Ne faut-il pas faire abstraction de tous les éléments arbitraires pour pouvoir établir une théorie scientifique exacte (2) ?

§ 3. — DE NOTRE « BEDARF » IMMÉDIAT ET DE LA QUANTITÉ DE BIENS QUI NOUS EST IMMÉDIATEMENT DISPONIBLE

A priori il n'y a qu'un « Bedarf » des biens de premier rang. Notre « Bedarf » des biens d'ordre supérieur est conditionné par ce « Bedarf » des biens de premier rang au point de vue qualitatif et quantitatif. Avant de se former un jugement sur le « Bedarf » des biens de rang supérieur, il faut avoir une connaissance précise du « Bedarf » des biens de premier rang. Cette connaissance de notre « Bedarf » des biens de premier rang constitue le fondement et la condition de toute connaissance de notre « Bedarf » des biens de rang supérieur et par conséquent de toute la théorie du « Bedarf » en général.

Menger continue : « En ce qui concerne les quantités de biens disponibles, tout se passe d'une manière analogue » (p. 34, 2^e édition, *G. d. V.*).

(2) Menger explique encore consciencieusement que le langage commercial allemand comprend sous « Bedarf » les quantités normalement utilisées, « consommation régulière ou à prévoir » de la clientèle. Ce langage confond parfois même demande et « Bedarf ».

Nous croyons qu'il y a tout de même une différence considérable entre la constatation du « Bedarf » des biens de rang supérieur et la détermination de la quantité disponible de biens de rang supérieur. Dans la *détermination du « Bedarf »* des biens de rang supérieur nous voyons deux phases :

1° Il faut que l'homme se livre d'abord à l'introspection pour savoir ce qu'il désire. C'est l'aspect psychologique du problème.

2° Il lui faut constater aussi quels biens de premier rang sont nécessaires pour satisfaire ses désirs. Ensuite il lui faut voir comment se procurer ces biens. Il existe deux possibilités, soit que les biens de premier rang soient immédiatement disponibles, dans ce cas on n'a qu'à les compter, soit que les biens de premier rang doivent être produits avec des biens de rang supérieur. Il faut établir alors la liste des biens nécessaires à la production. C'est l'aspect technique du problème.

La *détermination de la quantité de biens disponibles* est toujours un phénomène purement technique. Il faut constater la quantité et la nature de ces biens. Il s'agit donc de les regarder, de les mesurer, de les essayer. Cette constatation est beaucoup moins compliquée que la constatation du « Bedarf ».

Nous avons dit ceci non pas pour critiquer Menger, mais pour compléter son exposé qui prête à cet endroit à des confusions.

Menger dit avec juste raison que nous disposons *d'abord* de biens qui nous sont immédiatement disponibles. Or, par l'intermédiaire de ces biens, nous pou-

vons créer des biens correspondants de rang supérieur et en disposer (3). Ces derniers sont conditionnés quantitativement et qualitativement par les premiers comme le « Bedarf » médiat est conditionné quantitativement et qualitativement par le « Bedarf » immédiat.

En résumé, si l'on veut se rendre compte des biens médiatement disponibles, il faut d'abord connaître les biens immédiatement disponibles. Si l'on veut se rendre compte du « Bedarf » des biens de rang supérieur, il faut d'abord connaître le « Bedarf » des biens de premier rang.

La recherche de notre « Bedarf » immédiat et des quantités de biens immédiatement disponibles, sont le fondement de toute recherche concernant les notions de « Bedarf » et de « quantité disponible ».

Cette constatation faite, MENER pose les questions suivantes : « Le « Bedarf » immédiat et les quantités de biens immédiatement disponibles sont-elles des grandeurs déterminées et sont-elles déterminables ? »

La première question est essentiellement différente de la deuxième. Si une grandeur est déterminée objectivement, elle n'est pas nécessairement déterminable. Il y a des grandeurs strictement déterminées du point de vue objectif et qui ne sont point déterminables par les êtres humains, parce que les hommes sont dans l'impossibilité matérielle de mesurer ces grandeurs déterminées.

(3) Si nous disposons immédiatement d'un moulin et d'une quantité de blé, nous pouvons produire de la farine et en disposer comme nous voudrions.

La question de la déterminabilité du « Bedarf » immédiat doit être résolue obligatoirement, car si cette grandeur était *a priori* indéterminable, toute recherche en vue d'établir des lois constantes serait vaine.

§ 4. — LE « BEDARF » IMMÉDIAT ET LA QUANTITÉ DE BIENS
IMMÉDIATEMENT DISPONIBLES
EN TANT QUE GRANDEURS DÉTERMINÉES

a) Le « Bedarf ».

« Les besoins, dit Menger, ont leurs racines dans notre nature même ; aussi sont-ils immédiatement indépendants de notre volonté comme la nature elle-même » (p. 34, 2^e édition, *G. d. V.*).

Malgré cette remarque de principe, Menger reconnaît ici, comme dans son premier chapitre, une influence possible des actes de volonté. Nous traiterons à un autre endroit de ce facteur que nous appelons « l'éducation des besoins ».

Tout en admettant qu'on peut provoquer et même modifier des besoins par l'habitude, Menger soutient que des besoins déjà existants se font sentir bon gré mal gré. Parfois on peut ou on doit renoncer à la satisfaction d'un besoin. D'après Menger cette renonciation n'éteint pas le besoin, qui est un sentiment existant.

Et Menger de conclure : « Les besoins humains se font sentir indépendamment de notre volonté et de la possibilité extérieure de les satisfaire » (p. 35, 2^e édition, *G. d. V.*).

Menger croit que cette formule reste vraie, non

seulement en ce qui concerne la nature, mais aussi en ce qui concerne la quantité. Il soutient que les besoins déterminent notre « Bedarf » pendant une période de temps donné.

« Mais des causes déterminées ont toujours les mêmes effets, tandis que des effets donnés n'ont pas toujours les mêmes causes » (p. 35, note, 2^e édition, *G. d. V.*).

Il s'agit ici de connaître les conditions qu'il faut remplir pour satisfaire nos besoins. Ces conditions sont un élément arbitraire par leur structure générale. C'est une atténuation du caractère constant du « Bedarf ». Menger explique à ce propos la possibilité de la substitution. Certains besoins peuvent être satisfaits à notre choix par des biens de différentes espèces.

Menger n'insiste pas sur cette question, il en tire tout de suite ses conclusions théoriques que nous résumons en deux formules :

1^o Notre « Bedarf », au sens subjectif (considéré comme des exigences de notre nature) est strictement déterminé par l'individualité de l'homme ;

2^o Dans un sens objectif pourtant (en tant que mesure des quantités de biens nécessaires à notre satisfaction), le « Bedarf » présente un caractère arbitraire. En effet, il y a diverses combinaisons de biens qui se présentent au même titre comme « Bedarf », et en pratique nous n'avons qu'à choisir entre eux.

Les combinaisons ne sont pas arbitraires en elles-mêmes. Les exigences de notre individualité les déterminent quantitativement et qualitativement. Le

« Bedarf » est une grandeur dont la détermination présente un cas *sui generis*. Menger appelle cela « détermination disjonctive ». Il ne donne pas d'explication du terme « disjonctif ». Pour élucider la pensée de Menger nous avons établi un petit schéma :

- 1° Le besoin x doit être satisfait ;
- 2° Plusieurs combinaisons sont possibles ;
- 3° On prouve que toutes les combinaisons, sauf une, présentent des inconvénients ;
- 4° On accepte cette dernière combinaison.

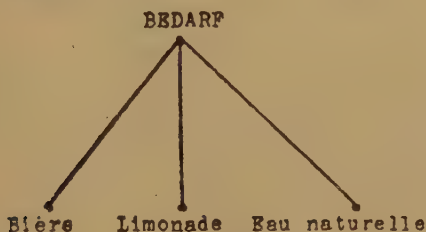
Ainsi : 1° Un individu a soif ;

2° Plusieurs boissons peuvent être acquises : *a*) de la bière, *b*) de la limonade, *c*) de l'eau naturelle.

3° *a*) la bière est malsaine, *b*) la limonade est trop douce, *c*) l'eau naturelle est le meilleur moyen.

4° L'individu boit de l'eau.

Nous présentons l'exemple précité sous une forme qui démontre plus clairement que le « Bedarf » est une notion générale qui se scinde en différents éléments disjonctifs.



Ce problème provoque une réflexion de Menger qu'il introduit sous forme de note (p. 35).

Les économistes ne se trouvent pas placés, estime-t-il, devant des problèmes semblables à ceux des chimistes, des physiciens et surtout des mathématiciens qui travaillent sur des grandeurs strictement déterminées. Menger croit que la déterminabilité disjonctive du « Bedarf » est de nature à compliquer sérieusement les problèmes de notre science. Le défenseur de la méthode exacte se trouve dans l'embarras devant un problème typique de la science économique.

Cette difficulté existe dans l'économie pure ainsi que dans l'économie politique (appliquée).

Comment ferions-nous abstraction de tout ce qui est vivant et réel sans commettre volontairement des fautes ? On peut faire abstraction de différents éléments accidentels, temporaires.

Mais les grands cycles de phénomènes persistent et présentent des problèmes *sui generis* qu'il faut attaquer de front sans perdre de vue qu'il ne s'agit pas de mathématiques, mais de science économique.

§ 4 bis. — LA QUANTITÉ DE BIENS

IMMÉDIATEMENT DISPONIBLES

La quantité de biens se présente d'abord et immédiatement comme grandeur strictement déterminée et dans sa qualité et dans sa quantité.

Le rôle de l'homme est celui d'un architecte. Ce dernier ne peut créer le matériel, mais il le choisit, le combine et l'utilise. C'est ainsi que l'homme procède en satisfaisant ses besoins.

C'est un truisme de dire que nous ne pouvons ni créer des biens matériels ni les modifier par un acte de volonté pure.

A cette occasion, MENER assimile d'ailleurs une fois de plus les prestations de travail aux biens. On peut les développer et les modifier comme les autres éléments de production.

MENER conclut qu'il y a sans doute une cause arbitraire qui influe sur la quantité de biens immédiatement disponible.

En effet le caractère de bien ne se révèle pas dans la qualité de la chose, mais dans la destination que l'homme lui donne.

Prenons un exemple : un bâton peut se présenter ou comme appui, ou comme arme, ou comme outil, etc.

MENER *conclut* : Les choses immédiatement disponibles sont strictement déterminées physiquement. Au contraire, les biens matériels disponibles font preuve d'un certain caractère arbitraire. Ce sont des grandeurs « disjonctives déterminées » (p. 36).

§ 5. — LE « BEDARF » IMMÉDIAT ET LES QUANTITÉS
DE BIENS IMMÉDIATEMENT DISPONIBLES
EN TANT QUE GRANDEURS DÉTERMINABLES

Une grandeur déterminée objectivement n'est pas nécessairement déterminable. Il se peut qu'une grandeur soit objectivement déterminée de la façon la plus stricte. Mais si l'on ne dispose pas de moyens suffisants pour l'identifier et pour la mesurer, on est incapable de la déterminer. C'est pourquoi MENER a séparé la question de la déterminabilité de la question de la détermination.

(4) Nous avons jugé utile d'introduire nos observations à un endroit où le maître de la méthode exacte doute lui-même de la vérité absolue de ses formules,

a) Le « Bedarf ».

La grandeur du « Bedarf » des biens de premier rang est mesurée par ce qu'exige notre individualité pour sa conservation et pour son développement.

Si les hommes pouvaient se faire une image fidèle des besoins qu'ils éprouveront et de leur durée, ils seraient capables de déterminer d'avance la quantité et la qualité des biens nécessaires à la satisfaction de ces besoins. En pratique, nous ignorons toujours si certains besoins vont apparaître ou non. Nous avons naturellement *toujours* besoin de nous nourrir et de nous vêtir, etc., mais il n'en est pas de même des soins médicaux par exemple. Beaucoup de besoins sont liés à des influences extérieures, aléatoires. Les besoins que nous prévoyons n'apparaissent pas toujours dans toute leur intensité. En général, la quantité exacte de biens nécessaires se laisse difficilement préciser d'avance.

Malgré toutes ces incertitudes, le « Bedarf » n'est pas indéterminable aux yeux de Menger. En effet, les hommes constituent des provisions pour des besoins éventuels. Ils se procurent des armes, des appareils pour combattre le feu, des médicaments, etc...

Ce qui est vrai pour les besoins dont l'existence future même est en question, reste vrai pour ceux dont l'intensité seule est inconnue.

Dans les deux cas, les hommes savent qu'ils ont fait face à leur « Bedarf » quand ils disposent des quantités de biens nécessaires pour toutes les éventualités possibles.

La faculté que les besoins ont de se développer exclut-elle la possibilité de les prévoir avec précision ?

Etant donné que leurs limites sont élastiques, on pourrait croire que leur grandeur est infinie et indéterminable.

MENGER affirme que les possibilités de développement des besoins humains peuvent être conçues comme infinies.

Le concept d'infini se rapporte manifestement au *progrès* infini du développement, mais non à la mesure des besoins pendant un laps de temps donné.

Précisons : le progrès du développement des besoins est infini et par conséquent indéterminable. Etant donné que nous devons renoncer à l'étudier du point de vue absolu, nous nous limitons à l'étude du « Bedarf » pendant une période de temps donnée.

MENGER raisonne ainsi : admettons que la série soit infinie. Il n'en reste pas moins que chaque terme de la série est fini.

Il soutient qu'en pratique nous n'opérons jamais qu'avec des grandeurs finies car il s'agit toujours du « Bedarf » temporaire. Nous pouvons toujours le déterminer.

A notre avis il se peut que la prévision, voire la détermination, du « Bedarf » soit impossible. Prenons l'exemple d'une expédition qui s'en va dans une région totalement inconnue, son « Bedarf » est presque indéterminable.

Il faut se garder de trancher nettement entre déterminable et indéterminable. Les cas douteux, les exceptions, sont si nombreux que nous croyons ne pouvoir admettre, cette règle de MENGER.

D'ailleurs, celui-ci dit lui-même que les sentiments

ne nous font connaître ni ce qui est nécessaire à la conservation de notre vie, ni les besoins que nous éprouverons dans l'avenir. Cependant, quoique le « Bedarf » soit déterminé par une réflexion approfondie, les erreurs sont nombreuses. La définition même de Menger met hors de cause les sentiments dans la détermination du « Bedarf ».

Menger a beau citer l'homme qui, espérant l'accroissement de sa famille construit une maison, ou bien l'Etat qui élève des bâtiments publics pour l'avenir. Ces exemples ne constituent pas des preuves de la déterminabilité absolue du « Bedarf ».

Il existe bien parfois une déterminabilité ; mais elle est le plus souvent incomplète. Il y a toute une gamme de nuances entre déterminabilité et indéterminabilité.

Menger reconnaît lui-même qu'il y a toujours une certaine incertitude. Cette incertitude s'accroît en fonction directe de l'intervalle entre la période présente et la période future à envisager, ainsi que de l'amplitude de cette période. D'après Menger, notre prévision du « Bedarf » futur est suffisamment sûre pour la pratique.

Quant à l'incertitude, Menger cherche à en atténuer la portée.

Nous croyons que Menger se montre trop optimiste. Nous n'ignorons pas que l'économie humaine présente des faiblesses, des défauts de structure, dont l'une des causes est sans aucun doute la connaissance insuffisante du « Bedarf ». Ceci a des répercussions dans le

mécanisme de la production, de la consommation, de la répartition et de la circulation.

b) En ce qui concerne la quantité de biens disponibles.

La quantité de biens qui est à la disposition d'un individu, à un moment donné, est certaine. Nous n'avons qu'à l'inventorier et à la mesurer.

L'intérêt économique exige cependant l'étude des quantités de biens qui seront disponibles dans une *période à venir*. Les difficultés de prévision sont les mêmes que pour le « Bedarf ». L'incertitude s'accroît aussi dans ce cas avec l'amplitude de la période envisagée et avec l'intervalle entre la période présente et la période future.

Des questions essentielles se posent : Ces biens seront-ils disponibles à l'instant opportun ? Ces biens auront-ils gardé leurs qualités propres ?

MENGER souligne ici l'importance du procédé empirique. C'est l'expérience de longues années qui enseigne à l'homme les mesures à prendre pour faire face à ses besoins futurs.

Toute l'économie est fondée en dernier ressort sur la prévoyance humaine. Le degré d'exactitude de cette prévoyance mesure le succès de l'économie humaine.

SECTION II

LE « BEDARF » MÉDIAT ET LA QUANTITÉ DE BIENS MÉDIATEMENT DISPONIBLES

§ 1. — LES DONNÉES DU PROBLÈME

Notre « Bedarf » médiate est l'ensemble des moyens de production nécessaire à la fabrication des biens de

premier rang qu'il nous faudrait pour satisfaire tous nos besoins. Par conséquent il faut connaître le « Bedarf » immédiat d'une période future pour évaluer le « Bedarf » médiat actuel.

Le « Bedarf » médiat trouve sa mesure dans le « Bedarf » immédiat. Par conséquent, il faut deux conditions pour arriver au but de la recherche :

1° Il faut que le « Bedarf » de biens de premier rang soit de grandeur déterminée (ce problème a été résolu par les études précédentes) ;

2° Il faut une interdépendance déterminée par les lois économiques entre les biens de premier rang et les biens de rang supérieur.

§ 2. — LES LOIS DU « BEDARF » MÉDIAT

Répétons que notre « Bedarf » médiat, c'est-à-dire « Bedarf » de biens de rang supérieur, est conditionné par le « Bedarf » de biens de rang inférieur.

Supposons que nous ne puissions faire face à notre « Bedarf » de biens d'un certain rang, ou que nous ne puissions le faire que d'une façon imparfaite. Dans ce cas, il faut recourir aux biens de rang supérieur. Ce « Bedarf » médiat trouve sa mesure concrète dans la quantité de moyens de production nécessaire à la production du « Bedarf » auquel nos biens immédiats ne peuvent faire face. Notre « Bedarf » de biens de rang supérieur peut subir la répercussion des phénomènes suivants :

1° modification de notre « Bedarf » d'un bien correspondant de rang inférieur ;

2° modification des quantités disponibles ;

3° modification des procédés techniques de la production.

Il ne faut pas oublier que : le « Bedarf » d'un bien individuel de rang supérieur n'existe jamais d'une façon autonome. Dès qu'on ne peut faire face que d'une façon incomplète au « Bedarf » de biens de rang inférieur, le « Bedarf » de biens de rang supérieur apparaît. En fait il n'existe qu'une corrélation avec le « Bedarf » correspondant de biens complémentaires de rang supérieur.

MENGER donne l'exemple suivant :

1° Supposons un « Bedarf » de 10.000 chaussures. Tous les moyens de production sont supposés disponibles sauf un seul, le cuir, dont nous ne disposons que pour la production de 5.000 chaussures ;

2° Supposons que tous les moyens de production soient disponibles, sauf le travail humain, dont nous ne disposons que pour la production de 5.000 chaussures. Notre « Bedarf » *global* (5) pour la période visée sera sans doute un « Bedarf » de 10.000 chaussures. Notre « Bedarf » *effectif* de biens complémentaires ne comprendrait pourtant que les quantités de biens *complémentaires* nécessaires à la fabrication de 5.000 chaussures.

Le reliquat serait latent et deviendrait seulement effectif au moment où les quantités complémentaires qui manquent deviennent disponibles.

MENGER en déduit une loi : « Le « Bedarf » effectif

(5) Le « Bedarf » global est le « Bedarf » dans le vrai sens du mot, comme il se présenterait abstraction faite des difficultés de la production.

de biens de rang supérieur est conditionné par la possibilité de disposer des quantités correspondantes de biens complémentaires ».

Celui qui agit sans se conformer à cette loi doit nécessairement échouer. Voyons l'exemple de l'émigrant qui désire un grand territoire agricole sans pouvoir disposer des biens complémentaires, des outils, par exemple. Il ne pourra jamais l'exploiter.

Conclusion : le « Bedarf » de biens de rang supérieur en général et plus particulièrement le « Bedarf » effectif ne sont pas des grandeurs arbitraires, mais tout au contraire déterminées quantitativement et qualitativement par notre « Bedarf » immédiat.

Ce sont des grandeurs déterminées par certaines lois. Il y a néanmoins un certain caractère arbitraire dans la notion du « Bedarf » médiate. Ceci est dû à l'influence du fait que nous pouvons parfois produire des biens de premier rang moyennant de très diverses combinaisons de moyens de production.

Ces combinaisons sont très strictement déterminées quant à leur quantité et quant à leur qualité. Menger constate que cet élément arbitraire présente un double aspect. D'abord on peut choisir les combinaisons des biens de premier rang, puis on peut choisir les combinaisons de biens de rang supérieur. Le choix de ces combinaisons est soumis à certaines limites.

Et Menger de conclure : « Etant donné que le « Bedarf » immédiat se présente comme une grandeur disjonctive déterminée, le « Bedarf » médiate se présente d'une façon encore beaucoup plus prononcée comme une grandeur de cette catégorie ».

§ 3. — LES LOIS DES QUANTITÉS DE BIENS
MÉDIATEMENT DISPONIBLES

Les biens de rang supérieur, dont nous disposons immédiatement, peuvent servir à la production de biens de premier rang. On peut dire que ces derniers sont médiatement disponibles.

Théoriquement on pourrait soutenir que x produits du nième rang qui nous sont immédiatement disponibles servent à produire z produits de 1^{er} rang (6).

Cette relation se trouve compliquée en pratique par la loi de l'interdépendance mutuelle des biens. Menger répète qu'on ne peut utiliser un bien isolé de rang supérieur en vue de la fabrication d'un bien de rang inférieur, si on ne dispose pas en même temps des biens complémentaires.

Menger énonce ainsi cette constatation : « Les quantités de biens de rang inférieur dont nous disposons *médiatement* sont conditionnés par les quantités correspondantes de biens de rang supérieur qui sont à notre disposition » (p. 43 *G. d. V.*).

Si nous possédons des moyens de production, nous ne pouvons fabriquer des quantités infinies et arbitraires de biens de rang inférieur.

Les biens de rang inférieur, dont nous disposons médiatement, ne sont pas des grandeurs arbitraires, ni en ce qui concerne la quantité, ni en ce qui concerne la qualité.

Ils sont tout au contraire conditionnés à la fois quantitativement et qualitativement par les biens dont

(6) Nous adoptons une méthode originale de présentation parce que le texte de Menger n'est pas assez clair. (Voir p. 43, *G. d. V.*).

nous disposons *immédiatement*. Menger affirme que des biens de rang supérieur peuvent souvent servir à la production de biens de rang inférieur d'*espèces très variées*.

Les moyens de production ne peuvent cependant servir à n'importe quelle production. Ni la quantité de produits, ni leur qualité ne peuvent être choisies à la fantaisie du producteur. Et Menger de conclure : « Les quantités de biens médiatement disponibles sont également des grandeurs « *disjonctives-déterminées* ».

§ 4. — LA DÉTERMINATION DE NOTRE « BEDARF » MEDIAT ET DES QUANTITÉS DE BIENS MÉDIATEMENT DISPONIBLES

Nous avons vu que notre « Bedarf » médiat se mesure d'après les quantités des moyens de production nécessaires à la fabrication du « Bedarf » de biens de premier rang auquel nous ne pouvons faire face immédiatement. Il faut évaluer l'amplitude du « Bedarf » immédiat, en particulier de cette partie du « Bedarf » immédiat à laquelle on ne peut faire face immédiatement.

Au fur et à mesure qu'ils perfectionnent leur expérience technique, les hommes sont de plus en plus capables de prévoir leur « Bedarf » médiat, ainsi que les combinaisons possibles de moyens de production.

Les hommes peuvent évaluer également les biens médiatement disponibles, pourvu qu'ils connaissent les biens immédiatement disponibles. Ils n'ont qu'à utiliser leur expérience en matière de technique de production.

Menger reconnaît ici que cette prévoyance humaine

— exacte ou fausse — est le fondement de notre activité économique et surtout de la spéculation. Il souligne le rôle de la spéculation (p. 44 *G. d. V.*).

N'est-ce pas une confirmation de ce que nous avons dit à propos du « *homo sapiens lombardstradarius* » ?

MENGER énonce les causes qui peuvent provoquer des erreurs de prévision :

1° Naissance et disparition imprévue de besoins immédiats ;

2° Perte imprévue de biens dont nous croyions pouvoir disposer ;

3° Progrès de la technique.

§ 5. — LE « BEDARF » ET LES QUANTITÉS

DE BIENS DISPONIBLES

CONSIDÉRÉS COMME FACTEURS TEMPORAIRES

MENGER a bien signalé le rôle du temps qui a servi de fondement aux théories dynamiques de SCHUMPE-TER et STRELLER. C'est surtout par l'intermédiaire de l'étude du temps qu'il a cherché à établir la liaison entre théorie et réalité, qu'il a cherché à atteindre cette dernière.

Nous devons constater que l'économie de MENGER ne fut pas toujours de l'économie statique *pure*. Il a introduit le facteur temps dans des démonstrations où c'était absolument nécessaire.

Le rôle du « Bedarf » et de la quantité de biens disponibles dans l'économie humaine ne peut être exposé qu'en considérant ces grandeurs par rapport aux périodes où elles apparaissent.

MENGER raisonne ainsi, mettant en relief le caractère temporaire de la vie humaine : « Notre vie est un processus qui s'effectue entre les limites de temps départies aux hommes en général et plus particulièrement à l'individu ».

C'est ainsi que se font sentir les besoins, et c'est ainsi qu'il faut considérer le « Bedarf ». Le « Bedarf » de biens de rang supérieur est, nous le savons, conditionné par des biens de rang inférieur en ce qui concerne sa qualité et en ce qui concerne sa quantité. Mais il l'est aussi en ce qui concerne *le temps* puisqu'il ne peut être considéré qu'en fonction d'une certaine période.

Quand on ne peut faire face *intégralement* au « Bedarf » de biens de premier rang, faute de produits finis, il en résulte un « Bedarf » de biens de rang supérieur. Ce dernier doit évidemment être ressenti pendant une période qui précède la satisfaction. Car il faut un certain temps pour se procurer les biens de rang supérieur et pour les transformer ensuite en biens de premier rang qui sont aptes à satisfaire les besoins.

Pour l'étude des biens du point de vue quantitatif il faut adopter la même méthode que pour l'étude du « Bedarf ». Il faut tout d'abord connaître les limites de la période pendant laquelle les biens en question nous sont disponibles. Une partie considérable de biens ne peut être utilisée que temporairement par suite de leur nature même. Ce sont des biens disponibles comme les utilisations du capital et du sol, les services personnels de travail, etc.,

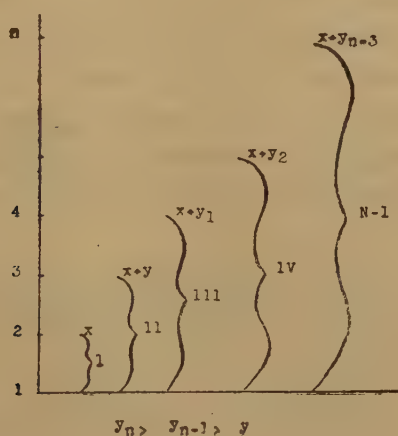
Le « Bedarf » et la quantité de biens varient quantitativement et qualitativement avec les périodes de temps.

Il s'agit dans chaque période de l'économie humaine de déterminer les deux grandeurs opposées que sont d'une part le « Bedarf » et d'autre part la quantité de biens disponibles.

MENGER affirme ici l'importance du facteur temps. En effet, l'idée de processus de production est inséparable de celle de temps.

Si on possède des moyens de production, on ne peut avoir tout de suite des biens de rang inférieur. Il faut attendre un certain laps de temps qui est d'autant plus grand que le rang des moyens de production qui nous sont immédiatement disponibles, est élevé.

MENGER donne une longue explication à laquelle nous substituons le schéma suivant :



La verticale est la longueur du processus de production. Les chiffres arabes indiquent le rang des biens. Les chiffres romains indiquent les périodes de temps nécessaires à transformer les biens de rang supérieur en biens de premier rang. Les expressions x , $x+y$, $x+y_1$, $x+y_2$, sont les dates de clôture des périodes I, II, III, IV.

Le temps nécessaire pour transformer des biens de 2^e rang, en biens de 1^{er} rang est la période I. Les biens de 1^{er} rang sont, dans ce cas seulement, disponibles à partir du jour x . Le temps nécessaire pour transformer des biens de 3^e rang en biens de 1^{er} rang est la période II. Les biens de 1^{er} rang sont dans ce cas seulement disponibles à partir du jour $x + y$, etc., etc.

L'importance de cette démonstration nous devient claire quand nous supposons que nous voulons faire face à notre « Bedarf » de biens de 1^{er} rang dans la période II par des biens de 4^e rang par exemple. Ceci est matériellement impossible. On ne peut faire face au « Bedarf » immédiat dans la période II que moyennant l'utilisation de biens de 1^{er} rang et de biens de 3^e, de 2^e et de 1^{er} rang. Si nous avons besoin d'instituteurs capables, d'ici dix années, il faut dès maintenant commencer la formation d'élèves aptes à cette profession.

La démonstration ci-dessus sert à illustrer les thèses que nous avons exposées auparavant sous une autre forme, soit :

1° Il faut toujours tenir compte du temps de production.

2° Le « Bedarf » de biens de rang inférieur des périodes à venir provoque déjà dans les époques antérieures le « Bedarf » correspondant de biens de rang supérieur.

Et MENER de conclure : « Le « Bedarf » médiat et les quantités de biens médiatement disponibles sont également temporairement déterminés.

§ 6. — LE BILAN DU « BEDARF » ET DE LA QUANTITÉ DE BIENS DISPONIBLES

C'est un truisme d'affirmer que le « Bedarf » et les quantités de biens disponibles ne s'équilibrent pas dans l'économie humaine. Notre « Bedarf » immédiat pendant une certaine période de temps n'est pas nécessairement égal à la quantité de biens disponibles pendant cette même période. La quantité de biens disponibles est en général insuffisante pour faire face au « Bedarf ».

Notre « Bedarf » immédiat est un « Bedarf » de biens de premier rang. Les biens qui nous sont disponibles sont pourtant de rang très différent. La plus grande abondance de biens de rang supérieur ne peut faire face sur le champ au « Bedarf » de biens de rang inférieur.

Ce que MENER énonce ainsi : « Le bilan du « Bedarf » et de la quantité disponible ne peut être fait en comparant notre « Bedarf » immédiat et la quantités de biens disponibles. Pour faire ce bilan pour une période future, il faut considérer d'une part

le « Bedarf » probable de biens d'un certain rang pendant la période à envisager et les biens *du même rang* qui seront disponibles pendant la même période.

Nous avons d'une part un « Bedarf » de biens du *xième rang*, et d'autre part les biens disponibles du *xième rang*.

Etant donné qu'il s'agit d'une période future, les biens du *xième rang* peuvent ou bien être actuellement disponibles comme biens du *xième rang* ou bien ils peuvent être actuellement représentés par des moyens de production qui serviront à fabriquer des biens de *xième rang* qui seront prêts dans la période à envisager.

Supposons une période économique qui commencera d'ici six mois. Nous voulons comparer le « Bedarf » immédiat et les biens de premier rang qui seront disponibles pendant cette période. Dans ce but nous évaluons les biens de rang supérieur actuellement disponibles, biens dont le temps de transformation en biens de 1^{er} rang ne dépasse pas six mois.

Dans sa conclusion finale, Menger rappelle que la détermination de cette grandeur est disjonctive, c'est-à-dire que les individus sont libres d'imaginer de nombreuses combinaisons pour faire face au « Bedarf » et pour combiner les quantités de biens disponibles en vue de la production de biens de rang inférieur.

Il se défend ainsi d'établir des schémas *numériques, absolus*, et nous ne pouvons qu'approuver vivement cette attitude.

§ 7. — COMPARAISON DE LA THÈSE DE MENDER
AVEC CELLE DE HANS MAYER

Hans MAYER, professeur à Vienne, est le disciple de Friedrich von WIESER, qui est lui-même élève de MENDER. On peut donc parler d'influence indirecte ou de filiation de MENDER à MAYER.

Hans MAYER professe une opinion purement empirique qu'il expose dans son article « Bedürfnis », dans le *Handwörterbuch der Staatwissenschaften*, 4^e édition.

Il précise très clairement que la détermination des biens qui nous seront disponibles pendant une certaine période ne se fait pas au moment même où les besoins se font sentir.

Par conséquent, c'est uniquement mûs par des mobiles d'ordre pratique que les hommes établissent leur « Wirtschaftsplan » (plan économique) d'avance.

Le fondement d'une telle prédétermination est l'ensemble des besoins futurs.

MAYER nie la possibilité d'erreurs systématiques et perpétuelles. Il nie surtout la sous-estimation systématique des besoins futurs (celle-ci serait pour nous une des raisons psychologiques qui font croire à l'homme qu'un bien futur vaut moins qu'un bien présent).

Il est intéressant d'analyser l'argument de Hans MAYER. Il invoque d'abord le fait que les besoins et les quantités de biens nécessaires à leur satisfaction sont étroitement associés dans la pensée de l'homme économique.

Pour nous, ce n'est rien d'autre qu'une association d'idées normale, phénomène de psychologie pure. Mais Hans MAYER donne tout de suite un argument économique empirique : le besoin devenu actuel, l'erreur se fait sentir et l'homme en tire ses conséquences pour l'avenir.

Bel exemple d'une argumentation théorique et pratique.

MAYER précise que pour un avenir lointain, une prédétermination sera sans aucun doute erronée, mais en pratique cette question ne se pose pas, car l'homme n'a aucun intérêt économique réel à envisager des périodes très éloignées du présent.

Le résultat obtenu par ces deux auteurs est le même, mais la démonstration de Hans MAYER est plus claire, plus facile à suivre et tient mieux compte de la réalité. C'est une synthèse entre la théorie et la pratique.

Chez MAYER le problème est résolu par le bon sens et non pas à l'aide de développements abstraits.

SECTION III

LE « BEDARF » ET LA QUANTITÉ DE BIENS DISPONIBLES COMME PROBLÈMES SOCIAUX

§ 1. — LE « BEDARF SOCIAL »

On a souvent reproché à Menger de ne raisonner que sur l'individu, et de ne pas tenir compte des phénomènes sociaux. En ce qui concerne sa théorie du « Bedarf » ce reproche serait dénué de tout fondement.

Le point de départ de l'étude de MENER est comme toujours l'analyse individuelle. Une fois terminée cette analyse, il examine comment le problème se présente dans une société.

C'est ainsi que MENER nous donne également une définition du « Bedarf social » comme il le conçoit.

« Le « Bedarf » d'un peuple comprend l'ensemble des biens nécessaires à la satisfaction intégrale, tant quantitative que qualitative des besoins individuels et sociaux de tous les membres de la Société » (7).

Le « Bedarf » social dans le sens de MENER n'est objet de l'intérêt pratique que dans de rares exceptions d'après le propre aveu de l'auteur.

D'après MENER, il faudrait aspirer, dans une *vraie* économie nationale, à la satisfaction intégrale des besoins de tous les membres du peuple. Les dirigeants d'une telle économie devraient rechercher et analyser les besoins de tous — comme le père de famille qui cherche à satisfaire les besoins de tous les membres de la famille.

MENER qui admet à maintes reprises le régime de la propriété privée comme « état naturel », et qui se défend d'être socialiste, développe à cet endroit (p. 49 de la 2^e édition des *G. d. V.*) des principes collectivistes.

Il soutient ici la nécessité de l'économie dirigée

(7) La terminologie de Menger nous paraît ici peu claire. Le « Bedarf » d'un peuple est différent du « Bedarf » de l'Etat ou de l'organisation sociale comme telle. Il faut se garder de le confondre avec le « Bedarf » social dans le sens que nous lui donnons dans la définition que nous exposerons ci-dessous. Menger n'a pas traité le « Bedarf » d'une société comme telle.

dans le sens socialiste. Bien entendu, il s'agit d'une infidélité implicite de l'auteur. Ce qui nous frappe surtout, c'est qu'un tel système ne s'accorde pas avec toutes les autres idées de Menger. Nous allons encore plus loin : une fois le point de vue énoncé ci-dessus acquis, Menger devrait en tirer les conséquences logiques et nier la raison d'être de l'économie individualiste.

Nous reproduisons ci-dessous fidèlement le texte de Menger : après avoir reconnu sa définition précédente comme juste et l'économie qui se conformerait à ce principe comme l'économie idéale, Menger soutient que sous le régime social actuel, le « Bedarf » du peuple dans le sens précité n'est que rarement, et alors seulement partiellement, objet d'un intérêt pratique. Car il n'y a dans aucun peuple un individu économique qui se croit être obligé de contribuer à faire face au « Bedarf » du peuple moyennant sa propre entreprise économique (p. 49 *G. d. V.*).

Les gouvernements des Etats et les institutions charitables cherchent à faire face aux nécessités les plus urgentes des populations souffrantes. Il faut qu'une telle action soit précédée de la constatation du « Bedarf » qui lui correspond. Menger met clairement en lumière que les Etats et les Institutions charitables n'interviennent que dans « les situations de détresse extrême » (äusserte Notlagen, p. 49 *G. d. V.*).

Il constate que les chefs des économies individuelles qui sont les vrais « hommes économiques » dans un peuple, agissent dans leur propre intérêt. Dans leur activité économique, ils ne tiennent pas compte du

« Bedarf » du peuple. Par conséquent la connaissance du « Bedarf » du peuple n'a pour ces gens qu'un intérêt pratique subordonné.

MENGER voit dans cet état de choses la raison pour laquelle on ne comprend pas dans l'économie actuelle, économie fondée sur « prestation et contre prestation », le vrai sens du mot « Bedarf ».

Le vrai « Bedarf » serait, d'après MENGER, indépendant de la *possession de biens* et de la *solvabilité personnelle*.

On substitue souvent à la notion du vrai « Bedarf » : « Les biens que les membres d'un peuple consomment ou consommeront probablement pendant une certaine période », parfois même : « Les biens que les consommateurs achètent sur le marché ou y achèteront probablement ».

MENGER conclut amèrement : « Les hommes d'affaires satisfont le moindre désir des personnes solvables et ils ne considèrent pratiquement que les désirs de ces personnes » (p. 49 *G. d. V.*).

Soucieux de faire face au « Bedarf » des gens qui veulent et qui peuvent payer « le monde d'affaires de notre organisation sociale ne tient pas compte du vrai « Bedarf » du peuple ».

Nous tournons la page et nous voyons, à notre grande surprise, que MENGER considère en fait les fondements de tout régime capitaliste comme injustes. MENGER voit la solution des problèmes économiques avant tout dans l'étude du « Bedarf » du peuple.

L'auteur soutient, ce qui n'est d'ailleurs que logique, que la demande de biens du peuple est directe-

ment lié au « Bedarf » du peuple (p. 50, note). Son étendue et son intensité influent sur l'étendue et l'intensité de la demande.

MENGER dit que la demande est une grandeur arbitraire et indéterminable quand la théorie de la demande n'est pas enracinée dans la théorie du « Bedarf » du peuple. « En développant la théorie du « Bedarf » du peuple, nous posons les principes qui serviront à la compréhension exacte de la demande et dans une certaine mesure pour la théorie de l'échange économique » (p. 50, note, *G. d. V.*).

Le « Bedarf » d'un individu isolé est déterminé par les circonstances dans lesquelles il se trouve. Pour le « Bedarf » des individus vivant en Société, il en est évidemment de même.

Quant à la déterminabilité, MENGER remarque que le « Bedarf » des individus vivant en société est plus difficile à déterminer que celui de l'individu isolé. En effet, dit l'auteur, chacun peut facilement se rendre compte de son « Bedarf » individuel pendant une certaine période. Mais il est très difficile de déterminer le « Bedarf » de tout ou partie d'un peuple, car il faudrait des recherches et des expériences de longue durée. Ceci serait pourtant la tâche obligatoire d'une économie (8) véritable dont le succès serait conditionné en grande partie par le degré d'exactitude de cette détermination.

L'erreur fondamentale de MENGER et de son école

(8) Menger comprend sous « économie véritable » ce qui lui paraît être l'économie idéale.

a été dénoncée bien souvent. MENER ne voit la difficulté que dans l'étendue des travaux qui augmente quand on s'occupe d'un groupe d'individus. Dans son esprit, il y a une somme de difficultés à vaincre. Dans son ouvrage : *Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie ins besondere*, il considère la société comme une chaîne dont les chainons sont les individus. La vie sociale serait une juxtaposition de plusieurs vies individuelles. Dans notre conception moderne, au contraire, nous considérons la vie sociale comme un grand rouage complexe.

MENER ne se rend pas compte du cas d'espèce qui se présente dès que les hommes vivent en société. Il ignore que la psychologie des groupes est autre que la psychologie individuelle. L'erreur de MENER ne consiste pas dans une méconnaissance théorique du facteur social — comme on l'a prétendu si souvent — mais dans une ignorance des particularités de la psychologie des groupes, voire même de la sociologie tout entière. Il faudrait en effet considérer tous les phénomènes spéciaux déclanchés uniquement par le fait d'une vie sociale.

Nous verrons que MENER tient compte du facteur social. Mais il l'étudie toujours d'une façon incomplète, il ne sait jamais dégager son caractère spécial. Il arrive à la porte de la sociologie, gravit les premiers degrés de l'escalier, mais il ne pénètre pas dans la vraie science. Il ne suffit pas de poser le problème, d'indiquer son caractère, il faut le résoudre.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a remarqué que nombre d'économistes ont étudié le « Bedarf » du peuple (Volksbedarf) comme la somme des biens nécessaires à la satisfaction des besoins des individus, membre de l'organisme social, en considérant ces individus comme isolés.

Le « Bedarf » d'un groupe d'individus organisés en société n'est pas égal à la somme du « Bedarf » d'un même nombre d'individus vivant isolément. Menger constate que dans une société il y a des biens qui sont nécessaires à tous les membres, mais dont même l'individu isolé ne pourrait se passer. C'est pourquoi le « Bedarf » relatif des membres d'une société serait moins grand que le « Bedarf » relatif d'un groupe d'individus isolés du même nombre (p. 50 *G. d. V.*).

Que penser de cette constatation ?

Supposons qu'un individu habite à plusieurs kilomètres d'une source, qu'il se trouve dans une forêt. Il faut bien qu'il se fraye un chemin.

Supposons deux cents individus dans la même situation et vivant en société. Ils ne vont pas construire deux cents chemins. La part des frais qui revient à chaque individu est beaucoup moins grande que pour l'individu isolé.

Si la construction de ce chemin nécessite une quantité de 2.000 pierres (9), le « Bedarf » — 2.000 pierres — se répartit parmi deux cents individus. Le

(9) On dira que l'individu isolé se construira un chemin moins confortable, mais cela ne change rien au fait qu'il éprouve tout de même le besoin d'un tel chemin qui ne pourra être construit qu'avec une quantité de 2.000 pierres.

« Bedarf » relatif — par individu — sera alors de 10 pierres.

MENGER dit que le même phénomène joue pour le « Bedarf » incertain. Un individu isolé doit posséder une grande quantité de biens pour parer aux éventualités (incendie, maladie, etc.). Un individu vivant en collectivité peut se contenter d'une provision beaucoup moindre. Car il saura se procurer les biens nécessaires par le moyen de l'échange au moment du danger imminent.

Nous appelons ce phénomène le « Bedarf » décroissant » (analogue à l'expression « rendement décroissant ») en précisant que le « Bedarf » relatif par individu décroît dans une société en fonction directe de l'augmentation de ses membres.

Il se réduit :

1° De certains biens qui peuvent servir aussi bien à satisfaire les besoins d'un seul individu que d'une pluralité, comme des moyens de défense, etc...

2° De certains biens qui serviraient à satisfaire des besoins éventuels.

Il est dommage que MENGER n'ait pas assez développé cette pensée.

Remarquons ici que les premiers individus qui s'ajoutent à l'individu isolé font décroître le « Bedarf » dans une proportion beaucoup plus forte que les individus suivants.

Considérons d'abord le « Bedarf » qu'éprouve tout individu — qu'il soit isolé ou non — et qui peut être satisfait par une installation unique.

Nombre des individus	« Bedarf » par individu
1	1
2	1/2
3	1/3
100	1/100
50.000	1/50.000
50.001	1/50.001

Notre schéma énonce clairement que les premiers de ceux qui s'ajoutent à un individu isolé font décroître le « Bedarf » par individu dans une proportion considérable, tandis que les derniers individus qui s'ajoutent à une société déjà existante le réduisent dans une proportion négligeable. Le montant de la diminution se rapproche chez les individus marginaux sensiblement de zéro.

Il ne faut pas oublier que dans la réalité la décroissance n'est pas si rigoureusement déterminée que dans notre schéma. A un certain moment le chemin devient trop petit et il faut l'élargir. Plus tard il faut en construire deux ou trois. Tout ceci ne change pourtant pas essentiellement notre schéma parce que le progrès de la technique qui se fait automatiquement compense les dépenses supplémentaires.

Pour le « Bedarf » incertain nous pouvons également soutenir d'une façon générale qu'il décroît en proportion directe et dégressive du nombre des hommes qui s'ajoutent au premier individu isolé.

Un autre facteur intervient cependant, facteur qui n'a pas été non plus signalé par Menger : le vrai « Bedarf » social. Le « Bedarf » social est comme nous

le définissons le « *Bedarf* » d'une société comme telle, c'est-à-dire un « *Bedarf* » qui n'existe pas pour l'individu isolé. Il s'agit de moyens de communication entre les agglomérations, des moyens de défense et de répression contre ceux qui troublent l'ordre public, des organismes législatifs et exécutifs, de la défense nationale, de la monnaie, etc.

Ce « *Bedarf* » s'accroît en raison directe de l'augmentation des membres de la société. Avec le développement des moyens de transport et de communication, la société elle-même s'accroît en ce sens que d'autres agglomérations ayant été séparées auparavant, seront englobées dans l'économie de la première. Des échanges de développent. Les liens de ces sociétés se resserrent de plus en plus et elles se fondent finalement en une seule société organisée. Un exemple frappant est celui des petits Etats allemands qui se sont rapprochés en proportion du progrès de la technique et qui ont fini par former un Empire.

Nous n'ignorons pas que le développement de la technique n'est pas l'unique moyen qui contribue à la formation des sociétés organisées, mais nous croyons que son importance est cruciale.

MENGER ne voit que la différence numérique entre le « *Bedarf* » d'un groupe d'individus isolés et de la société organisée. Il prétend que les problèmes de la détermination et de la déterminabilité ne sont pas essentiellement modifiés par la vie sociale. Je reconnais pourtant qu'ils se trouvent compliqués dans ce cas (p. 51 *G. d. V.*). Ce passage montre que MENGER

n'a pas de conception fixe sur ce point, et il a beaucoup hésité.

MENGER a constaté que les phénomènes sociaux sont soumis à un certain déterminisme. Il soutient par exemple que le « Bedarf » du peuple est accessible à une étude scientifique exacte. Ses idées correspondent ici à celles de Durkheim. Seulement MENER part de l'analyse individuelle comme Gabriel TARDE qui prétend, comme on sait, faire œuvre sociologique. Malheureusement MENER ne met pas assez clairement en lumière la psychologie des groupes. Il ne souligne pas assez que l'individu vivant en Société pense, agit et sent autrement que l'individu isolé.

MENER a remarqué dans une note, page 51 de la deuxième édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft* que la vie sociale tend à développer nos besoins dans une grande mesure. Il constate ainsi que la vie sociale réalise un progrès du *bien-être* des hommes par une quantité de biens relativement réduite. Il souligne aussi les avantages et les particularités de l'économie sociale. Cette note prouve que MENER n'a ignoré ni la psychologie des groupes, ni la sociologie. Il en parle, mais il n'a pas assez élaboré ce passage.

Les auteurs qui lui ont opposé des critiques concernant sa soi-disant ignorance en matière de sociologie ont tout simplement omis de lire la deuxième édition avec les nombreuses notes de cet économiste autrichien.

On peut penser que l'auteur était influencé dans son âge avancé par les théories sociologiques, dont il s'occupait peu dans sa jeunesse. D'ailleurs DURCKHEIM

n'avait pas encore publié son ouvrage au moment de la parution de la première édition des *Grundsätze der Volkswirtschaft*. N'oublions pas que la deuxième édition n'a pas été achevée par l'auteur et que les notes ne seront que des ébauches destinées à une élaboration plus ample.

La position de Menger ne sort pas du domaine sociologique. Il tient compte du facteur social et des complexités de la vie en société, mais il le présente d'une façon trop simpliste. Il voit une chaîne au lieu d'une roue. Il sait très bien qu'une société n'est pas composée d'un certain nombre de Robinsons, mais il n'arrive pas à expliquer le caractère *sui generis* que présente la vie en société.

§ 2. — LA QUANTITÉ DE BIENS DISPONIBLES COMME PROBLÈME SOCIAL

D'après Menger, il n'y a pas de vraie économie nationale dans l'organisation actuelle de la Société. Or, le but d'une vraie économie serait de faire face au « Bedarf » du peuple dans sa totalité. Dans l'organisation sociale actuelle, on ne peut dire que les biens qui se trouvent dans un pays sont vraiment à la disposition du peuple, ou qu'ils constituent un patrimoine du peuple.

Menger avoue qu'il y a dans tous les pays des biens qui servent à satisfaire les besoins de l'organisation sociale et qui sont « dans une certaine mesure » disponibles à la collectivité (p. 51, *G. d. V.*). Ces biens forment pourtant une part minime de toutes les quan-

tités de biens se trouvant dans un pays. Ils sont, d'après Menger, seulement disponibles pour la satisfaction des besoins de l'Etat et non pas des besoins de la population. Ils ne sont pas un patrimoine du peuple, mais un patrimoine de l'Etat (p. 52, *G. d. V.*). La plus grande partie des biens dans un pays n'est pourtant ni à la disposition du peuple, ni à la disposition des Etats, mais seulement à la disposition de certains individus. Dans toute société organisée existe un patrimoine d'Etat et une économie d'Etat, et à côté il y a un grand nombre d'économies et de patrimoines individuels qui communiquent entre eux par la voie de l'échange. Il n'y a cependant nulle part, ni un patrimoine du peuple dans le vrai sens du mot, ni une vraie économie nationale (p. 52, *G. d. V.*).

Tout ceci semble assez flou. Mais la grande note de la page 52 des *Grundsätze der Volkswirtschaft* donne la solution et précise l'attitude de Menger.

Les quantités de biens disponibles aux hommes économiques sont, tout comme le « Bedarf », à la base de tous les phénomènes compliqués de l'économie humaine. Menger se défend de construire son système d'économie pure sur des suppositions arbitraires. Il s'adapte à la réalité de son temps et de son pays. Il considère le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles tel qu'il se présente dans un régime de propriété privée et de libre concurrence.

Il refuse d'employer les termes « patrimoine du peuple » et « Bedarf du peuple » comme point de départ de son étude. Menger qualifie lui-même ces notions d'obscurcs (p. 52, note).

A notre avis, ces notions paraissent obscures pour la seule raison que Menger ne les avait pas encore élaborées. Une notion n'est jamais obscure, c'est la définition qui est obscure.

Menger parle vaguement d'un régime idéal, où tous les besoins sont satisfaits, où chaque individu peut se servir comme il veut.

Etant donné la situation actuelle, il se résigne pourtant à se fonder sur les données présentes. Il reconnaît que les économies individuelles sont perfectionnées dans une très grande mesure, mais il avoue que les biens qui sont à la disposition des classes supérieures de la société ne sont pas à la disposition de la collectivité.

Il prétend même que les biens qui sont à la disposition de l'Etat (dans l'hypothèse où on le considère comme une personne économique) ne peuvent être utilisés par l'ensemble de la population.

Quelle doit être la destination des biens qui sont à la disposition de l'Etat ?

Friedrich von Wieser, l'éminent disciple de Menger, nous donne son avis dans l'ouvrage *Der natürliche Wert*. D'après Wieser, une économie nationale attribue aux citoyens une part des biens publics s'ils sont trop faibles pour gagner leur vie par leurs propres moyens. Il en est de même si une entreprise absolument nécessaire à la collectivité ne procure aucun profit à celui qui la dirige. Ou encore, l'Etat doit intervenir également si une entreprise rendait trop puissant un individu déterminé ou qui menacerait les intérêts de la collectivité.

MENGER affirme que la solution actuelle ne constitue qu'un moindre mal. WIESER croit que, généralement, l'individu peut s'assurer la satisfaction de ses désirs dans la société actuelle et que ce n'est que dans des cas isolés que l'Etat doit intervenir.

WIESER s'efforce ainsi de démontrer que la réalité n'est pas trop défavorable et il propose des remèdes pour améliorer la situation.

Chez MENER nous trouvons une discrimination stricte entre l'Etat idéal, la vraie économie nationale, et le régime actuel de l'économie privée. Il défend cette dernière — faute de mieux — mais il soutient qu'il y a une iniquité à la base de cet ordre social.

Une comparaison avec RICARDO s'impose. Lui aussi a posé des prémisses anticapitalistes. Ses conclusions, pourtant, étaient justement le contraire. MENER est resté, comme RICARDO, un avocat du régime de la propriété privée — faute de mieux.

MENER continue son exposé en soutenant que l'ensemble des biens disponibles à un peuple n'est pas un objet d'intérêt pratique. Des individus s'intéressent tout d'abord aux quantités de biens dont ils disposent pour satisfaire leurs propres besoins. Ils ne s'intéressent aux besoins des autres que si la satisfaction de leurs propres besoins est indirectement en question. C'est le cas dans les sociétés où l'on pratique l'échange.

La demande est d'autant plus petite que les quantités de biens qui sont à la disposition des co-échangistes est grande par rapport à leurs besoins.

L'offre est d'autant plus grande que le nombre des biens possédés par les co-échangistes dépassent leur « Bedarf ».

C'est l'offre et la demande solvable qui intéressent en premier lieu les individus. Le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles les intéressent seulement en tant qu'ils influent sur les grandeurs précitées. Dans une vraie économie il faudrait, d'après Menger, étudier avant tout les biens qui sont à la disposition du peuple. C'est leur abondance qui doit faire l'objet des préoccupations des dirigeants d'une économie réelle. Nous ne pouvons qu'approuver vivement le grand économiste autrichien.

On le connaît peu. On pense toujours à un théoricien ultracapitaliste, antisocial même, à un abstrait qui vit loin de la pratique.

Rien n'est plus faux. Carl Menger ne fut pas un théoricien desséché. Il était enthousiasmé par la grande vision de la juste répartition de l'équité sociale.

Il faut, disait-il, constater d'abord la quantité des biens qui se trouvent dans un pays. Puis il faut évaluer le « Bedarf » de tous les membres du peuple. Les quantités disponibles doivent être gérées de telle façon à ce que tous les besoins de tous les individus obtiennent un maximum de satisfaction.

Ce rêve est cher à Menger, mais il n'est pas un visionnaire, il n'est pas non plus un réformateur. Il est un résigné, un pessimiste. Menger pessimiste est une formule un peu inattendue. Mais ne serait-il pas anormal si un savant qui aperçoit clairement un idéal

de justice et qui songe à la triste réalité, restait optimiste ?

MENGER sait que l'offre et la demande solvable sont les objets principaux de l'intérêt des hommes économiques. Dans une vraie économie pourtant, c'est la quantité des biens disponibles au peuple qui doit servir de fondement à l'activité économique.

Une telle économie qui assurerait une juste répartition n'est pas possible dans un régime de propriété privée.

Si MENGER avait fait de la politique, il aurait sans aucun doute préconisé l'économie dirigée.

Nous suivons pourtant son exemple en nous bornant aux démonstrations théoriques. C'est cette attitude non politique de MENGER qui nous explique ces contradictions. Il n'a jamais été militant d'un mouvement politique et a gardé ainsi une vue large et supérieure et une grande souplesse de la pensée. Il ne se laissait influencer ni par des préjugés, ni par des idées préconçues. Il expose clairement (p. 53, *G. d. V.*) que la méthode imparfaite du monde d'affaires doit suffire à satisfaire des besoins pratiques de la vie, même si on est renseigné sur la nécessité d'une étude plus exacte. Voilà une accentuation de la nuance pessimiste de Carl MENGER.

Nous avons vu que les quantités de biens disponibles à un individu sont disjonctives-déterminées. Il en est de même avec les quantités qui sont à la disposition d'une pluralité d'individus. Si cette pluralité se compose d'un groupe d'individus isolés, la totalité des biens disponibles est tout simplement constituée par

la somme des biens disponibles aux différents individus isolés.

Le problème se complique quand il s'agit d'une société organisée. Les hommes réussissent par la technique de la production et la division du travail à augmenter considérablement les biens disponibles. Par le fait que l'échange est possible, la faculté de choisir entre divers biens est élargie. On peut dire que la détermination est encore plus disjonctive.

A tous ces facteurs s'ajoute encore le fait que des choses qui se trouvent dans la possession de certains individus peuvent acquérir la qualité de biens parce que leurs détenteurs peuvent se procurer dans une organisation sociale les biens complémentaires.

MENGER dit en résumant que la quantité de biens disponibles dans une société est en réalité plus grande et d'une plus grande efficacité économique que la même quantité de biens qui sont à la disposition d'un groupe d'individus supposés isolés.

§ 3. — LA DÉTERMINABILITÉ DU « BEDARF »
ET DES QUANTITÉS DE BIENS DISPONIBLES
COMME PROBLÈMES SOCIAUX

Dès que les hommes pratiquent l'échange des biens d'une façon intensive, ils commencent à s'intéresser au « Bedarf » des co-échangistes, ainsi qu'aux quantités de biens disponibles à ceux-ci. Or, ils peuvent acquérir ces biens par la voie de l'échange et les utiliser ensuite pour la satisfaction de leurs propres besoins.

Dans ce cas, le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles ne doivent pas être considérés seulement par rapport à un homme économique, mais il faut les considérer par rapport à des groupes d'individus.

La nécessité d'une détermination du « Bedarf » et des biens s'accroît et en même temps la technique de la déterminabilité se développe. Car les individus qui travaillent pour l'échange et pour la circulation des biens deviennent tellement nombreux que l'on peut parler de corporations. Avant de déployer leur activité, ces individus se renseignent sur les possibilités de gain et étudient le « Bedarf » par rapport au stock des biens disponibles. L'étude de ces corporations a pour objet des villes, des régions, des pays, même le monde tout entier. Leurs recherches sont entravées par de nombreuses difficultés. Surtout quand il s'agit de domaines étendus, il faut une organisation puissante.

Ce n'est que l'Etat qui dispose d'une telle organisation de matériel et de fonctionnaires munis de pleins pouvoirs. Mais il n'en dispose que sur son propre territoire, il ne peut étendre son contrôle à l'étranger. Son action même est gênée par le fait que le « Bedarf » et les quantités de biens disponibles ne sont pas toujours à la portée du contrôleur public.

Les données varient dans le temps. Lorsqu'une statistique devient publique, la réalité des faits a souvent dépassé l'état qui se présentait au moment de l'établissement de la statistique.

MENGER souligne que les statistiques de l'Etat s'étendent uniquement à des biens dont les quantités

disponibles sont accessibles au contrôle. Il n'envisage que ceux dont les quantités ne sont pas soumises à des fluctuations trop considérables (il établit par exemple des statistiques de la propriété foncière, bâtie et non bâtie, des animaux domestiques, des moyens de transport, etc., etc.).

Etant donné que le domaine à qui s'appliquent les statistiques de l'Etat est restreint pour diverses raisons, les grands organismes privés créent des organisations importantes dont la tâche est de combler les lacunes de statistiques nationales et notamment d'étudier le marché international.

Les procédés empiriques de la statistique privée se perfectionnent et suffisent pour les exigences de la pratique.

CHAPITRE II

**LA DOCTRINE DE L'ECONOMIE ET DES BIENS
ECONOMIQUES CHEZ CARL MENDER**

SECTION PREMIERE

LA DOCTRINE DE L'ECONOMIE CHEZ MENDER

§ 1. — LA SATISFACTION HARMONIQUE DES BESOINS

MENDER a intitulé un paragraphe : « Du caractère de l'économie ». Il expose sous ce titre la doctrine d'une économie rationnelle. C'est ici que nous trouvons indiqué le but dans lequel il faut faire toutes ces recherches de détermination des besoins, du « Bedarf » et de la quantité de biens disponibles.

Il ne faut pas assouvir les besoins d'une façon déréglée ou au petit bonheur. L'insuffisance et l'exagération de la satisfaction peuvent avoir des conséquences néfastes pour la santé et le bien-être de l'individu.

Il faut aspirer à une satisfaction harmonique, c'est-à-dire, il faut satisfaire tout d'abord les besoins importants et en second lieu seulement les besoins inférieurs.

La vraie philosophie de la vie, dit MENDER, réside dans une discrimination exacte entre besoins vrais et besoins imaginaires et dans la connaissance de la hiérarchie des besoins ainsi que de la satisfaction harmonique qui correspond le mieux à l'individualité

et au milieu dans lequel vivent les hommes (p. 57, note, *G. d. V.*).

Nous critiquons la discrimination entre besoins vrais et besoins imaginaires, parce que les définitions sont insuffisantes et parce qu'une détermination du caractère vrai d'un besoin nous paraît, dans la plupart des cas, matériellement impossible. Nous exposerons cette question dans notre conclusion, mais nous tenons à affirmer déjà ici que nous préférons remplacer cette discrimination par « besoins vitaux » et « besoins d'agrément ».

Il faut dominer l'envie et les désirs passagers et il faut chercher à satisfaire les besoins réels.

Les reflets automatiques de l'organisme humain indiquent souvent le sain et le malsain. L'intervention des tiers (parents, tuteurs, etc...) accomplit souvent le même rôle.

La partie principale cependant, doit être résolue par une économie rationnelle qui nous met en possession des moyens de satisfaction.

Aussi les hommes cherchent-ils à accaparer les biens pour les posséder en vue de la satisfaction des besoins futurs.

A ce propos, MENDER adresse de vifs reproches à l'école cynique des anciens Grecs, école qui prétend que la vertu consiste dans l'indépendance de l'homme vis-à-vis du monde qui l'entoure. On ne peut arriver à ce but, disent les cyniques, qu'en réduisant les besoins à un minimum.

MENDER soutient pourtant qu'il y a deux chemins pour arriver à cette indépendance :

1° Réduction des besoins, moyen indiqué par l'école cynique ;

2° Acquisition de biens pour assurer la satisfaction des besoins.

Dans les deux voies les hommes se heurtent à des obstacles. Dans la première il s'agit d'obstacles d'ordre subjectif, résidant dans la nature de l'individu même, dans la deuxième d'obstacles d'ordre objectif, résidant dans les circonstances extérieures à l'individu.

Or, Menger préconise le deuxième chemin parce qu'il lui paraît plus sain et plus normal.

Si on cherche la vertu dans l'indépendance du monde extérieur, dit-il, il faut avouer que le meilleur moyen pour y arriver est celui de s'assurer d'une satisfaction harmonique des besoins vrais physiques et psychiques. Ceci implique l'abstinence et la modération.

Ces excursions dans la philosophie sont toujours dangereuses pour un économiste parce qu'elles sont en dehors du sujet. Le mot vertu n'est pas un terme technique de notre dictionnaire économique. Il vaut mieux abandonner ce terrain aux philosophes et aux théologiens.

Nous contestons d'ailleurs vivement — en tant qu'homme et non pas en tant qu'économiste — cette affirmation de Menger. Est-ce être vertueux que de vivre en égoïste absolu ? Le plus grand moraliste qui se nourrit bien, est un criminel s'il tolère que son frère meure de faim à côté de lui.

Espérons pour l'humanité que l'*homo economicus* reste rare dans la réalité.

§ 2. — L'ASPECT SUBJECTIF ET L'ASPECT OBJECTIF
DE L'ÉCONOMIE

MENGER démontre que, plus la civilisation est avancée, plus les hommes tendent à accumuler de biens en vue de la satisfaction des besoins futurs.

La tendance d'accumulation se remarque parfois même chez les animaux.

Une activité économique n'est possible que quand il y a des biens disponibles.

La prévision et la prédétermination des besoins ne sont pas suffisantes pour rendre possible une activité économique. Il faut que la nature et le droit confèrent à l'homme la possession de certaines quantités de biens. L'homme dispose de ses biens comme bon lui semble pour assurer la satisfaction de ses besoins.

MENGER appelle cette activité une activité dispositive. Celle-ci constitue l'aspect subjectif de l'économie.

L'aspect objectif de l'économie est fourni par les biens présents et futurs ainsi que par les prestations de travail (de l'individu même, ainsi que celles d'autrui) en tant que l'homme économique ou un groupe d'hommes économiques les utilise pour assurer la satisfaction de ses besoins.

L'aspect objectif et l'aspect subjectif ne sont pas des aspects complets en soi, ce ne sont que deux côtés différents d'une même économie.

MENGER soutient dans une note de la page 60 des *Grundsätze der Volkswirtschaft*, que la plupart des

économistes ont ignoré le côté subjectif. C'est pourquoi il y insiste tout particulièrement. Mais il ne faut pas croire que Menger a négligé l'aspect objectif pour une raison de principe.

« Le point de départ de l'économie », dit Menger, « est formé par les biens qui sont immédiatement donnés. »

Ces biens peuvent servir pour la consommation, l'échange et la production:

Le but de l'économie est de faire face au « Bedarf » de biens directement consommables.

En même temps — notamment quand il s'agit d'une économie à niveau élevé — nous éprouvons un « Bedarf » de matières premières et de moyens de production. Or, la cause de ce « Bedarf » actuel est le « Bedarf » futur des biens immédiatement consommables.

Le point de départ et le but de l'économie ne sont pas soumis à la fantaisie de l'homme. Ils sont donnés, indépendamment de lui, par la situation extérieure.

La connaissance du « Bedarf » futur et des quantités de biens peut être erronée et l'activité économique peut être irrationnelle ou rationnelle.

Menger souligne qu'il ne faut pas confondre Wirtschaft (économie) et Wirtschaftlichkeit (rentabilité). La définition que donne Menger de l'économie exclut toutes les actions dont le but n'est pas d'assurer les moyens de satisfaction des besoins. Elle exclut notamment la simple consommation (p. 61, *G. d. V.* et p. 234, note de l'éditeur dans « Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften »).

Par contre il n'exclut point la consommation productive.

Nous croyons que la notion de l'économie, chez MENER, correspond à la notion d' « activité économique », en langue économique française. Notre avis est confirmé par la constatation de MENER, disant que la répartition des biens n'est pas un acte économique (p. 62, *G. d. V.*). Page 64, il conteste l'exactitude de la classification de l'économie en production, répartition et consommation. MENER s'oppose ainsi à Jean-Baptiste SAY. Mais il ne s'agit que d'une question de terminologie. Dans le texte de Carl MENER, il faut traduire le terme « *Wirtschaft* » — qui est traduit littéralement par économie — par activité économique.

MENER considère uniquement l'activité économique et ses données. Il pense se placer ainsi à un point de vue différent de celui de Jean-Baptiste SAY. MENER tient à distinguer toujours nettement entre le côté objectif et le côté subjectif de ce qu'il appelle l'économie.

A notre avis ceci n'est pas une vue entièrement opposée, mais il utilise seulement une méthode originale — la méthode subjective.

La théorie de la répartition chez Carl MENER est diamétralement opposée à celle d'Adam SMITH.

Adam SMITH considère le produit annuel de la terre et du travail d'un peuple comme l'élément primaire, et le revenu individuel comme l'élément secondaire qui résulte d'un procès de répartition attribuant à chaque individu une certaine partie du revenu total.

MENGER dit qu'en pratique une telle répartition est impossible. Tout au contraire le revenu de l'individu et le groupe d'individus qui déploient une activité économique forment l'élément primaire, et le revenu collectif n'est que le total de ces revenus (p. 62, *G. d. V.*).

Clarifions ce problème par des exemples.

Dans la théorie d'Adam SMITH il faut supposer un territoire cultivé par x individus et qui produit annuellement z produits. Les z produits se répartissent parmi les x individus d'après un certain système. La part des individus sera alors y 1, y 2, etc...

Chez MENGER il faut supposer que chacun des individus gagne un revenu y ou y 1 ou y 2, etc... Puis il faut additionner ces revenus : $y + y$ 1 + y 2 + y 3 + ... + y n = z .

Il n'y aurait eu aucun sujet de controverse, si les deux auteurs ne prétendaient pas établir des lois valables pour tous les régimes économiques.

La thèse de SMITH est vraie pour tout système collectiviste où un groupe cultive un territoire en commun et répartit après les produits parmi ses membres. Il n'est pas nécessaire qu'il s'agisse d'un système communiste, car rien n'empêche l'inégalité des parts.

La thèse de MENGER est vraie pour tout système d'économie privée où les hommes exploitent les terres à leur compte et individuellement.

Les deux thèses ne concernent pas seulement l'agriculture mais aussi toute autre branche de l'économie humaine,

La discussion suivante est consacrée à la discrimination entre le technique et l'économique.

Les prestations de travail techniques ne sont pas des actes d'économie subjective (mettons plutôt de l'activité économique des individus), mais ils sont des objets de cette activité. Ceci est une conséquence de la conception de Menger qui qualifie la force de travail et « l'esclave technique » de biens (p. 63, *G. d. V.*).

Il affirme qu'un bon technicien ne pratique pas nécessairement une bonne activité économique. Inversement, un bon chef d'entreprises n'est pas nécessairement un bon technicien.

Il y a lieu de discriminer nettement l'activité technique de l'activité économique.

Menger prétend (p. 63, *G. d. V.*) que la plupart des économistes n'ont pas su déterminer le caractère de bien du travail technique. Ils ont exagéré son importance pour notre science au détriment de l'étude théorique de l'activité économique dispositive.

Menger critique violemment les théories de la valeur travail, ainsi que les théories qui voient la formation du capital uniquement dans la synthèse travail-épargne.

Il critique également les théories qui voient dans le travail l'unique source de la richesse.

« Il découle de ces théories », dit Menger, « une séparation erronée entre la formation et la répartition des revenus. » Il croit que ces théories ont amené les ouvriers à se considérer comme les seuls véritables producteurs et comme créateurs de la richesse du

peuple. Il ne leur attribue pour sa part qu'un rôle important mais non exclusif.

Il souligne le rôle de l'activité dispositive ou, pour parler plus clairement : le rôle de l'entrepreneur économique qui supplée le travail technique.

Pour réfuter la théorie de la valeur travail et pour démontrer que technique et économique ne sont pas identiques, Menger soutient qu'il y a des travaux techniques qui n'ont aucun but économique.

D'autre part, Menger croit pouvoir signaler des cas où des actes économiques peuvent être réalisés sans travail et technique aucun. Même s'il y a du travail technique dans un processus économique, ce travail est au *service* de l'économie.

Le facteur technique — pourvu qu'il intervienne dans l'économie — est un phénomène objectif de l'économie.

Remarquons ici que Menger tombe précisément dans l'erreur opposée à celle des classiques. Il nie le rôle primordial du travail pour faire l'apologie de l'aspect subjectif de l'économie.

SECTION DEUXIEME

LES BIENS ECONOMIQUES ET LES BIENS NON ECONOMIQUES

§ 1. — LES DÉFINITIONS DES PRÉCURSEURS DE CARL MENER

La note de la page 65 des *Grundsätze der Volkswirtschaft* est une des rares indications bibliographiques que donne Carl Menger.

SMITH, RICARDO et Jean-Baptiste SAY, sont en principe d'accord pour distinguer les biens qui ont de la valeur d'échange et ceux qui n'en ont pas.

« Ce qui n'a point de valeur, ne saurait être une richesse. Ces choses ne sont pas du domaine de l'économie politique. » (*Traité d'économie politique* de Jean-Baptiste SAY, 1803, p. 2) (1).

MALTHUS considère uniquement les biens matériels comme ayant une valeur économique. STORCH, FULDA, OBERNDORFER, RAU, LOTZ, BERNHARDI adoptent sa théorie. Même parmi les plus récents il y a encore des adeptes de cette opinion. Ne citons que Karl DIEHL qui encore, après la parution de l'ouvrage de Menger, a identifié les biens économiques aux biens matériels (2).

Les disciples de MALTHUS ont été plus orthodoxes dans cette question que le maître lui-même, qui hésitait souvent à affirmer définitivement sa thèse.

Jean-Baptiste SAY a contesté cette discrimination en 1828, c'est-à-dire huit années après la parution de l'ouvrage de Malthus. MAC CULLOCH, HERMANN et ROSCHER ont approuvé SAY. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle on attache la notion des biens économiques à celle de la valeur d'échange, à l'exemple des premiers classiques anglais. Les auteurs qui ont défendu cette thèse après 1850 sont notamment MAC CULLOCH, SENIOR, A. CLÉMENT et WALRAS.

(1) Nous n'ignorons pas que la notion de richesse chez Say avait une autre signification que chez Ricardo. Ceci ne nous intéresse pourtant pas dans cette discussion.

(2) Diehl a aussi cru devoir distinguer entre besoins matériels et besoins immatériels, distinction que nous avons critiquée dans notre premier chapitre.

La notion de bien économique a été approfondie par HERMANN (*Staatwirtschaftliche Untersuchungen*, p. 3, 1832) qui distingue entre bien économique et bien libre. Les biens économiques sont appropriés et sont des objets de l'économie. Les biens libres sont à la disposition de tout le monde.

MENGER reproche à HERMANN de considérer uniquement comme bien économique un bien qui doit être produit avec un sacrifice, un travail ou moyennant une rémunération.

Les fruits des arbres, qu'un individu isolé peut acquérir librement, ne sont-ils pas un bien économique quand ils n'existent pas en quantité suffisante ?

Quant à la définition de ROSCHER qui qualifie les biens économiques de « buts et de moyens d'économie », MENGER ne la discute même pas. Car ROSCHER ne donne pas de définition mais remplace tout simplement un terme par un autre.

§ 2. — LA DÉFINITION DE CARL MENGER

Contrairement à ce que dit WUNDT (*Logik, Methodenlehre*, II, 2^e éd., 1895, 2, 499, notes 2 et 500), MENGER considère les biens économiques comme un facteur nécessaire à l'existence d'une économie et ne croit pas que leur existence dépende de la notion de l'économie.

Chez MENGER il n'y a qu'un rapport de quantités entre « Bedarf » et quantité de biens disponibles.

Quand le « Bedarf » est supérieur à la quantité de biens il y a bien économique.

Les qualités intrinsèques des biens dans leurs diverses variations, qui nous ont servi de fondement pour discriminer les biens en général, ne jouent aucun rôle dans cette discrimination spéciale qui n'est caractérisée que par un seul rapport de quantités. Ce rapport est déterminable. On peut déterminer d'une part le « Bedarf » et d'autre part les quantités de biens disponibles. Une économie est dénuée de tout fondement rationnel s'il n'y a pas de biens économiques. A quoi bon déployer une activité économique en vue de s'assurer la satisfaction des besoins, si cette satisfaction n'est nullement en danger, ni actuellement, ni dans l'avenir ?

L'éminent professeur M. Gaëtan PIROU a donné un exposé de la notion des biens économiques chez Carl Menger dans son ouvrage intitulé *L'Utilité marginale*, page 15.

Nous nous tenons à la méthode de démonstration qu'emploie M. le professeur PIROU (3).

M. PIROU a, comme nous l'avons déjà signalé, traduit le « Bedarf » par « la masse des besoins » et un peu plus tard par les « besoins à satisfaire ».

Nous lisons dans *L'Utilité marginale* : « Les besoins d'une part, les quantités de biens disponibles d'autre part, sont des quantités déterminables et mesurables ».

Nous objectons tout d'abord qu'on ne peut mesurer exactement les besoins. Dans les textes de Menger (p. 64, *G. d. V.*, 2^e éd.) il s'agit du « Bedarf » qui est une quantité de biens. Or, on ne peut dire :

(3) L'exposé de M. Pirou est établi d'après la 1^{re} édition des *G. d. V.*, p. 51 sqq.

mille besoins sont plus grands que deux cents biens, mais on peut dire : mille biens sont une quantité plus grande que deux cents biens de la même espèce.

Le besoin est un facteur subjectif, un sentiment. Il n'y a pas de mesure exacte pour les sentiments. Mais on peut adopter une mesure indirecte en comptant les biens qui sont nécessaires pour satisfaire nos besoins.

La contrepartie de ces biens est la quantité de biens disponibles. On les mesure, et il est facile de les comparer au « Bedarf », étant donné qu'ils sont d'espèce identique.

Si on compare le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles, trois situations sont possibles :

1° Le « Bedarf » est supérieur à la quantité de biens disponibles ;

2° Le « Bedarf » est égal à la quantité de biens disponibles ;

3° Le « Bedarf » est inférieur à la quantité de biens disponibles.

Dans le premier cas seulement, il y a bien économique dans le sens de Menger.

Menger tire quatre conséquences de sa définition générale :

1° « Le caractère de bien économique n'est pas lié au fait de l'économie sociale et à l'éventualité de l'échange ».

Supposons un individu isolé qui dispose d'une quantité de biens inférieure à son « Bedarf ». Cet individu est appelé à faire des calculs et à prendre des dispositions d'ordre économique pour gérer ses

biens, c'est-à-dire pour les employer de la façon la plus rationnelle à la production et à la consommation.

Nombre d'économistes affirment qu'il n'existe des faits économiques que dans une société. Ils n'ont vu des faits économiques que dans l'échange. Or, MENER se place au point de vue de l'individu isolé. Il trouve que celui-ci est forcé de faire des calculs et des raisonnements s'il n'a à sa disposition qu'une quantité de biens inférieure au « Bedarf ». MENER envisage le facteur subjectif et le facteur objectif du point de vue individuel.

2° « L'élément travail n'intervient pas pour discriminer le bien économique des biens non économiques ». Le rapport de quantité établi par MENER est complètement indépendant du facteur travail. Il peut y avoir des biens économiques auxquels aucun travail n'a été appliqué (par exemple les terres d'alluvion).

Inversement le travail n'aboutit pas toujours à créer des biens économiques. Supposons des biens existant en surabondance par rapport aux besoins. On peut y ajouter autant de travail que l'on voudra, il n'y aura pas des biens économiques.

3° « Le caractère économique ou non économique d'un bien n'est pas une propriété intrinsèque de la chose.

« Une même chose peut être bien économique ou non suivant les régions, suivant les époques, suivant les circonstances.

« Un bien non économique peut devenir un bien économique par le fait soit d'une diminution des

quantités disponibles, soit d'une augmentation des besoins. »

Trois causes peuvent provoquer une augmentation des besoins :

« 1° L'accroissement de la population ;

« 2° L'élévation du niveau de vie d'une population donnée ;

« 3° Le progrès de la connaissance que l'homme a des relations existantes entre les choses et son bien-être. »

Ces trois conditions marquent bien souvent un développement de la civilisation.

Tout de même on ne peut soutenir que le nombre des biens économiques augmente en fonction directe du développement de la civilisation, car dans les pays civilisés certains biens sont produits en trop grande quantité par rapport aux besoins. Menger parle ici d'un phénomène de surproduction partielle, mais il a omis d'introduire dans son exposé la notion de sous-consommation.

4° « Le caractère économique ou non des biens de rang supérieur est déterminé par le caractère économique ou non des biens de rang inférieur. »

Nous avons vu que le caractère de bien des biens de rang supérieur est déterminé par celui des biens de premier rang. C'est ainsi que le caractère de biens économiques, des biens de premier rang, détermine celui des biens correspondants de rang supérieur. Mais, en l'espèce, il ne s'agit plus seulement de savoir si le bien de premier rang est un bien, mais il faut

savoir encore s'il est un bien économique. MENER procède autrement que la plupart des économistes. D'autres ont dit que le pain est un bien économique parce qu'il faut le fabriquer à l'aide de la farine et de la main-d'œuvre, qui tous les deux sont des biens économiques. Ceci est une explication du caractère économique des biens de premier rang par le caractère de biens économiques des biens de rang supérieur. Si on procède de cette façon, il faut remonter aux biens de rang très éloigné, tandis que dans la méthode de MENER on n'a qu'à « descendre la chaîne ».

MENER explique — parce que cet argument lui paraît probablement insuffisant — que l'homme primitif ne s'occupe que des biens de premier rang, des biens consommables. Quand la société a atteint un certain niveau, les hommes s'aperçoivent que l'on peut augmenter le nombre des biens consommables par la production. Ils fabriqueront alors des biens économiques de rang supérieur en vue d'obtenir des biens économiques de premier rang dans des conditions plus favorables.

SECTION TROISIEME

LES DEUX TENDANCES ELEMENTAIRES DE L'ECONOMIE HUMAINE

§ 1. — LA TENDANCE (DISPOSITION)

TECHNIQUE, ÉCONOMIQUE

Si les biens consommables étaient mis à la disposition de l'homme en quantité suffisante dans un état approprié et au moment même de l'apparition des besoins, une économie ne serait pas nécessaire.

Etant donné qu'en général la plupart des biens nécessaires à la satisfaction de nos besoins n'existent pas directement à l'état de produits finis, nous devons recourir à la production de biens, c'est-à-dire combiner les moyens de production appropriés dont nous disposons.

L'activité humaine organisatrice indique le but et la direction de l'utilisation des moyens de production. Menger appelle cette activité en liaison avec l'activité de recherche qui en résulte : la disposition technique économique.

Il ne faut pas oublier que la production technique, comme telle, est strictement distincte de cette disposition technique économique.

La disposition économique est caractérisée, d'après Menger, par quatre facteurs principaux :

1° La connaissance de nos besoins futurs, et la connaissance de la qualité, de la quantité, ainsi que du lieu et du temps de l'apparition des biens de consommation ;

2° La connaissance des biens de consommation immédiatement disponibles (la connaissance de leur qualité et de leur quantité, ainsi que du lieu et du temps de leur disponibilité) ;

3° La connaissance de notre « Bedarf » de biens de consommation, auxquels les biens disponibles ne peuvent faire face, ainsi que la quantité de moyens de production nécessaires à la fabrication de ces biens manquants (ceci correspond au rapport technique des moyens de production et des moyens de consommation qui leur correspondent) ;

4° Les actes d'organisation par lesquels les hommes ordonnent l'emploi des moyens de production (y compris les prestations de travail technique), en vue de faire face à notre « Bedarf » de biens dans des conditions opportunes.

§ 2. — LA TENDANCE A L'ÉCONOMIE

MENGER voit une insuffisance générale et naturelle dans le « point de départ objectif » de l'économie.

Les quantités de biens immédiatement disponibles sont insuffisantes. Ceci est vrai tout à la fois pour les biens de production et pour les biens de consommation.

MENGER ne voit la cause de cette insuffisance ni dans la nature du régime de cette économie ni dans un manque d'énergie des ouvriers techniques. Il voit là un fait élémentaire, conséquence de la situation objective dans laquelle les hommes se trouvent d'ailleurs placés.

MENGER admet cependant que la répartition inégale des biens (conséquence du régime économique) tend à aggraver les inconvénients de cette insuffisance. Mais il souligne que même les plus riches parmi les hommes doivent subir certaines privations.

Faire face intégralement à notre « Bedarf » immédiat ne peut être que le but final de l'économie idéale. Dans la réalité il faut se conformer aux données pratiques.

MENGER dit avec juste raison que la tendance technique de l'économie ne suffit pas. On ne peut faire face au « Bedarf » dans un sens absolu, il faut le faire

« aussi complètement que possible », c'est-à-dire appliquer un système harmonique et rationnel.

MENGER appelle cette tendance « tendance à l'économie » (*Sparende Richtung*). Cette tendance n'est rien d'autre que l'organisation rationnelle, la notion du plan de travail qui nous conduit au résultat maximum avec le minimum d'effort.

Cette tendance est caractérisée, d'après MENGER, par les phénomènes suivants d'économie subjective (p. 77, *G. d. V.*) :

1° La tendance des hommes à étudier non seulement leurs besoins d'une part et d'autre part le lieu et le temps de l'apparition des biens de consommation, mais aussi l'importance relative de la satisfaction des divers besoins pour la vie et le bien-être humain ;

2° La tendance à étudier la mesure exacte des biens de consommation ;

3° La tendance à conserver des quantités considérables de biens économiques de consommation pour les mettre à l'abri de la perte ou du périssement ;

4° La tendance à assurer la satisfaction de certains besoins, avec la moindre quantité de biens dès qu'il s'agit des biens de consommation existant en quantité insuffisante (biens économiques de consommation) ;

5° La tendance à utiliser les biens disponibles en premier lieu pour la satisfaction des besoins importants, à ajourner la satisfaction des besoins secondaires et à répartir l'utilisation des biens disponibles sur les périodes sur lesquelles s'étend notre activité économique.

§ 3. — LES CORRÉLATIONS
DES DEUX TENDANCES ÉLÉMENTAIRES
DE L'ÉCONOMIE HUMAINE

Quoique les deux tendances élémentaires apparaissent normalement simultanément, Menger les distingue l'une de l'autre parce que leurs origines sont différentes et indépendantes.

Parfois — exceptionnellement — elles apparaissent séparément. On peut même supposer des circonstances où l'une ou l'autre des deux tendances apparaît toute seule. Menger cite l'exemple d'une économie où tous les éléments de production sont disponibles en surabondance. Dans ce cas la tendance technique se ferait toujours remarquer tandis que la tendance à l'économie n'apparaîtrait pas nécessairement.

Nous croyons que Menger aurait dû mentionner qu'il faut faire abstraction de la loi du moindre effort. Car si tous les éléments de production sont disponibles en surabondance, les forces humaines ne peuvent pas l'être en raison de leur nature même.

Chaque individu travaillant à la production cherche normalement à ménager ses forces physiques, c'est-à-dire à les répartir d'après un plan qui lui semble rationnel. N'est-ce pas une tendance à l'économie ?

Menger continue : « La tendance technique n'a pas nécessairement son origine dans la tendance à l'économie et elle n'est pas nécessairement liée à cette tendance ».

Mais peu après il constate que les moyens de production ne sont jamais surabondants et que le travail

technique signifie toujours un sacrifice de bonheur vital, et que, par conséquent, les deux tendances sont toujours liées en réalité.

Or, dans le prochain passage, MENER se contredit encore. Il est des cas, pense-t-il, où le travail technique ne nécessite aucun sacrifice. Un de ces cas est le régime de l'esclavage.

Nous avons déjà objecté *a priori* qu'il faut tenir compte de la loi du moindre effort. Il n'y a pas seulement le sacrifice à envisager, il y a aussi l'effort qui se heurte à des limites naturelles.

Comme les hommes satisfont d'abord les besoins de première importance, puis les besoins secondaires, ils font d'abord l'effort le moins pénible et, quand ils ne peuvent agir autrement, l'effort le plus pénible. A notre avis il y a toute une économie de la force humaine.

Quant au travail des esclaves, il faudrait considérer l'esclave du point de vue subjectif. Il essaiera toujours d'accomplir son travail avec le moindre effort. Un groupe d'esclaves organisera et divisera probablement le travail d'une façon rationnelle, à moins qu'il y soit empêché.

D'autre part, MENER admet qu'il est toujours possible que la tendance à l'économie existe seule. La proposition théorique de MENER, qui suppose un nombre de biens de consommation disponibles et l'ignorance absolue de la technique de production, est très logique. Dans ce cas il y aurait une tendance à l'économie sans tendance technique.

En réalité, MENER veut démontrer que les deux tendances ne se conditionnent pas mutuellement, mais

qu'elles se joignent régulièrement dans l'économie réelle, parce que les causes qui les provoquent apparaissent toujours simultanément.

Toute la démonstration a pour but d'exposer que l'activité économique des hommes se poursuit toujours sous la forme des deux tendances élémentaires, la tendance dite technique-économique et la tendance à l'économie.

§ 4. — LES PHÉNOMÈNES DE L'ÉCONOMIE HUMAINE
RÉSULTANT DE LA SYNTHÈSE
DES DEUX TENDANCES ÉLÉMENTAIRES

MENGER voit comme résultat pratique de la synthèse des deux tendances (économique et technique), les faits suivants (qui jouent notamment quand les facteurs de production sont des biens économiques) :

1° La tendance à arriver à tout succès technique-économique par l'utilisation d'un minimum de biens économiques et l'obtention du succès maximum pour des quantités déterminées de ces biens ;

2° La tendance à choisir entre les différentes possibilités d'utilisation, celles qui servent en premier lieu à assurer la satisfaction des besoins importants et ensuite seulement celles qui servent à la satisfaction des besoins de moindre importance.

3° La tendance à transformer les biens quand la satisfaction complète (en tant qu'une telle satisfaction est possible) des besoins l'exige. Cette transformation peut s'effectuer sous forme de deux cycles :

a) une transformation de biens de consommation en biens d'utilisation (capitaux) ensuite une transformation de ces biens d'utilisation en biens de consommation ;

b) une transformation des moyens de production en biens de consommation, de ceux-ci éventuellement en moyens de production et ensuite une transformation des moyens de production ou de leurs utilisations (*nutzungen*) en biens de consommation (p. 79 *G. d. V.*).

CHAPITRE III

LA VALEUR

La conception de la valeur de Carl Menger est connue. Nous ajoutons ce chapitre à notre ouvrage pour résumer les conclusions que Menger a tirées de toutes les constructions théoriques subtiles que nous venons d'exposer et de commenter.

Nous avons pour ce chapitre, d'une part une traduction parfaite à notre disposition (la valeur et l'échelle des besoins et des satisfactions, p. 331 à 346. Traduction par M. le professeur Oualid et M. Becker dans *Les grands économistes*, textes et commentaires, 2^e éd. revue et augmentée, publiée par notre maître M. le professeur Paul Gemaehling en 1933).

C'est la première publication de la traduction intégrale d'un texte de Carl Menger, à part le petit article traduit par M. Secrétan.

D'autre part nous nous servons de l'ouvrage remarquable *L'Utilité marginale*, publié en 1932 par M. le professeur Gaëtan Piron.

SECTION PREMIERE

LA NOTION DE LA VALEUR CHEZ CARL MENER

§ 1. — LA VALEUR EN GÉNÉRAL, LA VALEUR D'USAGE ET LA VALEUR D'ÉCHANGE

M. Piron définit ainsi la notion de la valeur chez Carl Menger : « La valeur est l'importance que des

biens concrets ou une quantité de ceux-ci ont pour nous, en tant que nous sommes conscients que nous dépendons d'eux, pour la satisfaction de nos besoins. »

M. GEMAEHLING a reproduit la phrase suivante de Menger :

« La valeur des biens est relative à l'importance des besoins qu'ils peuvent satisfaire. »

C'est le bien économique seul qui a de la valeur pour l'*homo economicus* de Menger. Par cela il s'oppose à un grand nombre d'économistes qui croient que des biens ont de la valeur d'usage, même s'ils existent en surabondance.

Menger déclare que la valeur d'usage et l'utilité sont deux notions distinctes. Il reproche à ses prédécesseurs d'avoir confondu ces deux notions.

Nous voyons se dégager deux conditions essentielles pour qu'un bien ait de la valeur dans le sens de Menger :

1° « Il doit être apte à satisfaire des besoins. »

2° « Il doit exister en quantité insuffisante, c'est-à-dire avoir le caractère d'un bien économique. »

La valeur peut être soit réelle, soit imaginaire. Elle est imaginaire, d'après Menger, si l'homme croit que le bien en question existe en quantité insuffisante.

Nous critiquons cette distinction entre la valeur réelle et la valeur dite imaginaire. En pratique, cela n'a aucune importance économique ; en théorie il est presque impossible de préciser cette distinction.

D'après cette définition, la valeur d'un bien serait imaginaire si on pouvait le produire artificiellement par un procédé que les hommes ignorent.

Les habitants d'une ville assiégée, ignorant qu'il y a de l'eau à proximité de la surface de la terre, considèrent les petites quantités d'eau qu'ils possèdent comme très précieuses. Il n'y a là rien d'anormal jusqu'au moment où ils découvriront l'eau sous la terre. MENER lui-même reconnaîtrait ce fait. A notre avis il ne faut pas distinguer entre une insuffisance réelle et une insuffisance dite imaginaire, parce que les effets sont les mêmes dans les deux cas. Or, il est généralement impossible, en pratique, d'établir une telle discrimination.

Il faut souligner avant tout que chez MENER la valeur n'est ni dans les biens objectivement considérés ni en dehors du bien ; il s'agit d'un simple rapport de quantités entre biens disponibles et « Bedarf ».

Nous nous permettons de reproduire un exemple de MENER sous forme d'un résumé rédigé par M. PIROU (p. 21, *Utilité marginale*) : « Soit un habitant d'une oasis qui possède une source très abondante. Un verre d'eau n'a pas, pour cet individu, de valeur. Vienne un tremblement de terre, qui détruit la source, le verre d'eau prendra de la valeur. Viennent à être rétablies les conditions premières, le verre d'eau reperd sa valeur. Vienne à augmenter la population de l'oasis, il arrivera un moment où le débit de la source sera tout juste suffisant, puis deviendra insuffisant pour la satisfaction des besoins. Alors le verre d'eau reprendra de la valeur. »

Le rapport de quantité est une condition de la valeur. La définition même de la valeur repose pourtant sur la notion de l'importance. Il faut se livrer à l'introspection d'une part et aux calculs d'autre part.

JEVONS calcule la valeur d'échange en considérant la quantité de biens que l'on peut obtenir en échange pour le bien en question. Menger définit ainsi la valeur d'usage et la valeur d'échange :

« 1° La valeur d'usage est l'importance que le bien a pour nous en tant qu'il assure directement la satisfaction de notre besoin.

« 2° La valeur d'échange est l'importance que le bien a pour nous en tant qu'il nous permettra indirectement, par voie d'échange, de nous en procurer un autre pour satisfaire notre besoin » (traduit par M. PIROU dans *L'Utilité marginale*, p. 21).

Il s'en suit logiquement que les rapports entre valeur d'usage et valeur d'échange peuvent varier suivant les circonstances.

§ 2. — LA VALEUR ÉCONOMIQUE

La valeur économique est la valeur qui permet la meilleure satisfaction du besoin.

Elle sera tantôt la valeur d'usage et tantôt la valeur d'échange.

D'après Menger, quatre causes font passer la valeur économique à la valeur d'usage et inversement (1) :

(1) Les quatre causes sont exposées dans « *L'Utilité marginale* », p. 22.

1° Changement d'importance des besoins auxquels correspond le bien (exemple : une provision de tabac d'un individu qui perd le goût du tabac voit sa valeur économique, qui était jusqu'alors la valeur d'usage, devenir la valeur d'échange. Autre exemple : la valeur des jouets d'un enfant devenu adulte).

2° Changement dans la propriété du bien. (Exemple : des friandises en vente chez un confiseur se détériorent extérieurement, mais restent agréables à manger. Le confiseur les applique à son usage personnel parce qu'elles sont difficiles à écouler.)

Cette deuxième cause peut également provoquer le passage de la valeur économique de la valeur d'usage à la valeur d'échange (exemple : l'altération légère d'objets que possèdent les riches peut amener ces derniers à vendre les objets détériorés, à moins qu'ils ne les donnent).

3° Changement dans les quantités de biens disponibles pour l'individu.

Si ces quantités augmentent, la valeur d'usage diminue et la valeur d'échange devient à un moment prépondérante (exemple : le blé du paysan).

4° Changement dans la valeur d'usage du bien pour d'autres personnes.

L'augmentation de la valeur d'usage pour d'autres personnes doit entraîner une augmentation de la valeur d'échange pour la personne propriétaire du bien, parce que la valeur d'échange est l'importance qu'a le bien pour la satisfaction indirecte du besoin.

Cette démonstration, dit M. PIROU, nous donne

l'exemple d'une étude qui ramène les phénomènes économiques aux facteurs psychologiques et subjectifs, tout en conciliant cette idée avec la conception de loi et de science abstraite.

SECTION DEUXIEME

L'UTILITÉ MARGINALE

§ 1. — GÉNÉRALITÉS

L'utilité marginale est dérivée de la théorie des besoins. C'est une dérivation très discutable, qui a fait sensation dans le monde économique et qui a suscité maintes critiques des auteurs les plus éminents. Nous nous abstenons ici de la critiquer.

Pour se rendre compte de la mesure de la valeur des biens, il faut envisager le problème sous un double aspect : subjectif et objectif. Les deux questions qui se posent sont les suivantes :

1° Dans quelles mesures la satisfaction des divers besoins qu'on crée présente-t-elle pour les hommes une inégale importance ? (Elément subjectif).

2° Quelle satisfaction concrète des besoins peut nous procurer, dans chaque cas particulier, la faculté de disposer d'un bien déterminé ? (Elément objectif).

§ 2. — L'ÉLÉMENT SUBJECTIF

Pour étudier l'élément subjectif, il faut examiner :

1° L'importance inégale que présente la satisfaction des besoins importants.

Supposons un individu qui a le choix entre la satisfaction de plusieurs besoins. Dans la pensée de cet homme économique, se forme spontanément une échelle hiérarchique de ses besoins. A la tête de l'échelle se trouvent normalement les besoins dont la satisfaction est nécessaire à la conservation de sa vie. Ce sont les besoins de nourriture, de vêtement, de logement, etc... Ces besoins satisfaits, l'homme songe à la satisfaction des besoins du bien être et du luxe. Ils s'échelonnent en effet à intensité égale, d'après la durée, et à durée égale, d'après l'intensité du bien-être qu'ils procurent.

Ce n'est pas une loi générale trouvée par la voie déductive, mais c'est une « règle tirée de l'expérience de la vie », comme Menger l'a dit lui-même dans sa deuxième édition.

Si les hommes s'écartent parfois de la règle fondamentale établie ci-dessus, il ne s'agit que de cas d'exception sans importance pratique.

Les hommes redoutent plus la privation d'aliments, de vêtements et de logement que la privation d'objets de luxe ; or, la satisfaction des besoins de luxe a une importance inégale pour les hommes. Il leur procure un degré supérieur de bien-être.

2° L'importance inégale que présente la satisfaction plus ou moins complète d'un même besoin.

Menger donne comme exemple les diverses étapes de la satisfaction du besoin de nourriture et du besoin de logement.

Nous reproduisons ci-dessous une partie de l'exposé qui traite de la nourriture. Ce passage a été traduit intégralement dans l'ouvrage précité de M. GEMAEHLING :

« Les hommes consomment donc une partie de leurs aliments, en premier lieu, pour conserver leur existence ; ils en consomment ensuite une certaine quantité pour conserver leur santé, car une nourriture trop peu abondante, tout en nous maintenant strictement en vie, entraînerait des troubles dans notre organisme ; enfin, après en avoir consommé la quantité nécessaire à la conservation de la vie et à l'entretien de la santé, les hommes absorbent encore des aliments uniquement pour la jouissance que leur en procure la consommation. »

De ce fait, l'importance que présente pour les individus les diverses étapes de la satisfaction du besoin de nourriture (die einzelnen konkreten Akte der Befriedigung des Nahrungsbedürfnisses) est très inégale. La satisfaction du besoin de nourriture jusqu'au point où elle assure l'existence, a pour chaque homme toute l'importance qu'il attache à la conservation de sa vie ; au delà et jusqu'à un certain point, un accroissement de consommation a, pour l'homme, l'importance qu'il attribue au maintien de sa santé, c'est-à-dire de son bien-être durable. Au delà de ce point, toute consommation supplémentaire n'a plus pour lui — comme nous l'apprend l'observation — que l'importance d'une jouissance de plus en plus affaiblie, jusqu'au moment où la consommation atteint finalement une certaine limite (Grenze) où la satisfaction

du besoin de nourriture est si complète que toute nouvelle consommation d'aliments ne contribue plus, ni à la conservation de la vie, ni à celle de la santé ; elle ne procure même pas au consommateur une jouissance quelconque, mais commence, au contraire, à lui devenir indifférente, si bien qu'une prolongation de consommation peut être la cause de souffrances et mettre la santé et même l'existence en péril.

Ces réflexions faites, Menger expose la loi de satiété qui a déjà été conçue par H. GOSSEN. Cette loi coïncide étrangement avec les solutions de STANLEY, JEVONS et de WALRAS.

Inutile de dire que ces travaux ont été faits indépendamment les uns des autres. JEVONS a découvert sa loi, on le sait, en même temps que Menger. WALRAS a ignoré les travaux de ses prédécesseurs et a publié ses développements trois années plus tard en 1874.

Menger explique que « la satisfaction d'un besoin donné quelconque comporte un certain degré de plénitude qui est pour nous le plus élevé que nous puissions atteindre ; à partir de ce degré, toute satisfaction supplémentaire a une importance constamment décroissante, si bien qu'on entre dans un stade dans lequel toute satisfaction plus complète encore de ce même besoin commence à devenir indifférente aux hommes, jusqu'à ce que, finalement, on entre dans un autre, où chaque acte qui, en apparence, semble tendre à la satisfaction de ce besoin ne présente plus aucune importance pour les hommes mais leur devient même une gêne et une souffrance (GEMAEHLING : *Les Grands Economistes*, p. 336).

§ 3. — LA TABLE DE MENDER

(L'échelle des besoins et des satisfactions)

La fameuse table de MENDER est le résultat de deux réflexions :

1° l'inégalité dans l'importance des besoins comparés les uns aux autres ;

2° la loi de satiété. (L'inégalité dans les satisfactions successives pour un même besoin.)

TABLE DE MENDER

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1
9	8	7	6	5	4	3	2	1	0
8	7	6	5	4	3	2	1	0	
7	6	5	4	3	2	1	0		
6	5	4	3	2	1	0			
5	4	3	2	1	0				
4	3	2	1	0					
3	2	1	0						
2	1	0							
1	0								
0									

Les chiffres romains représentent les besoins, classés par ordre d'importance décroissante.

I, le besoin de nourriture ;

II, le besoin de logement et ainsi de suite jusqu'aux besoins de luxe.

Les chiffres arabes représentent l'importance croissante des doses successives de biens appliqués à la satisfaction.

Supposons que le chiffre I représente la nourriture et le chiffre V le tabac. La première dose de nourriture a pour l'individu affamé une valeur supérieure à celle de la première dose de tabac.

A un certain moment, l'individu s'est tellement rassasié qu'un supplément de nourriture n'a pas plus d'importance pour lui que la première dose de tabac.

Il s'efforcera dès lors d'équilibrer la consommation de tabac avec la consommation de nourriture.

Il arrivera même au moment où « la satisfaction prolongée du premier besoin atteindra, comme le démontre le tableau ci-dessus, un stade où les phases nouvelles de satisfaction du besoin de nourriture présenteront pour cet individu une importance moindre que les premières phases de satisfaction du besoin de tabac, besoin en général moins important mais qui jusqu'alors n'a pas reçu satisfaction (GEMAEHLING, p. 339, *Grands Economistes*).

Tout homme économique compare l'intensité relative de ses besoins les uns aux autres. La première cause de l'inégalité de la valeur des biens est, d'après Menger, « la connaissance du degré d'importance que la satisfaction des divers besoins et ses diverses phases présentent pour les hommes ».

§ 4. — L'ÉLÉMENT OBJECTIF

Menger suppose d'abord un *besoin unique et un bien unique*.

Exemple : Soit un individu myope jeté par un naufrage sur une île déserte. Parmi les biens sauvés, il trouve une paire de lunettes qui seule peut corriger sa myopie. Cet instrument a bien l'importance que l'homme attache au redressement suffisant de son

acuité visuelle. Mais elle n'aura précisément que cette importance, ni plus ni moins.

La valeur est facile à déterminer parce que l'objet ne se prête à la satisfaction d'aucun autre besoin.

En réalité il y a certaines complications. C'est pourquoi Menger étudie sous un autre alinéa le cas des besoins multiples et des biens multiples.

Nous éprouvons généralement un complexe de besoins en face d'une quantité de biens.

Menger croit résoudre le problème par la loi de l'utilité marginale, loi connue par tous les économistes et exposée dans maints ouvrages.

Nous croyons que nous pouvons nous passer de reproduire l'exemple de ce fameux agriculteur qui dispose de deux cents minots de grains. Nos lecteurs le connaissent sans aucun doute et s'ils s'intéressent au texte exact, ils le trouveront traduit dans l'ouvrage précité de M. GEMAEHLING. Un exposé très judicieux en est donné dans l'*Utilité marginale*, par M. le professeur PIROU.

M. PIROU soutient que Menger croit sa thèse valable pour l'individu isolé, pour une petite société formée ainsi que pour la vie sociale réelle. Le principe est simple : « La valeur des diverses quantités partielles concrètes d'un bien repose sur la valeur de l'attraction que présente la plus faible importance ». Menger a ainsi formulé la loi : « Ainsi dans chaque cas concret, seules les satisfactions de besoins qui dépendent du pouvoir de disposer d'une quantité partielle déterminée de la masse des biens que possède une personne économique, sont les satisfactions les moins importantes pour cette personne, parmi celles qui sont encore

assurées par la quantité totale (de ce bien) ; et la valeur d'une quantité partielle de la masse de biens disponibles est égale, pour cette personne, à l'importance qu'a pour elle la satisfaction de besoins la moins importante, parmi celles qui sont encore assurées par la quantité totale (de ce bien) et qui pourrait lui être procurée par une quantité partielle égale (de ce bien) » (2).

(2) P. 343 à 344, trad. dans les « Grands Economistes », par M. P. Gemaehling.

CONCLUSION

Dans la première partie de notre ouvrage, nous avons étudié deux aspects de l'homme normal : l'aspect subjectif et l'aspect objectif. Tout d'abord nous avons étudié ses besoins. Nous avons cherché à les identifier et à les classer.

Il s'agissait d'abord d'établir une terminologie technique pour des sentiments que chacun éprouve. Nous n'avons pas demandé pourquoi l'homme éprouve ces sentiments ? Ces sentiments sont-ils bons ou mauvais ? Nous les avons seulement constatés et classés en disant : tel sentiment appartient à telle catégorie, à laquelle nous donnons tel nom.

Au cours de notre ouvrage, nous avons suivi consciencieusement l'ordre d'idées de Menger. Dans notre conclusion, il faut pourtant faire une critique générale.

Nous avons exposé la distinction que Menger croit voir entre les besoins réels et les besoins imaginaires d'une part, entre les biens réels et les biens imaginaires d'autre part.

Cette discrimination est voulue, artificielle.

A notre avis toute discrimination dans la science économique doit s'imposer. Mais, quand il est nécessaire d'en créer d'artificielles, pour expliquer des problèmes difficiles, il ne faut pas hésiter à le faire. Mais dans ce cas nous ne voyons pas d'utilité ; pire, nous y voyons un danger.

Cette discrimination ne sert qu'à troubler l'esprit. Elle influe sans aucun doute sur la pensée du lecteur. Nous-mêmes l'avons suivie avec intérêt et nous reconnaissons en définitive qu'elle est absolument inutile.

Les uns prétendent que le chapeau est un bien imaginaire ; les autres prétendent que le besoin de porter une cravate est imaginaire ; certes, il faut savoir qu'il y a des besoins qui doivent être satisfaits. En tout cas, il faut nécessairement des biens comme de la nourriture, des vêtements, etc... Mais à quoi bon établir une discrimination entre le caractère vrai et le caractère imaginaire d'un besoin ? Nous distinguons entre besoins vitaux et besoins d'agrément. Ce sont des termes qui conviennent à la réalité. La distinction entre ces catégories doit nécessairement être faite par tous les auteurs qui s'occupent de la question.

La notion des besoins est, il est vrai, d'une importance fondamentale, et son étude a été trop souvent négligée. GOSSEN a eu le grand mérite de la développer et il est devenu ainsi le précurseur des théoriciens de l'utilité marginale.

HERMANN a défini en 1870 le besoin comme « le sentiment d'une insuffisance et le désir d'y pourvoir ».

TIBURTIUS a publié en 1914 un article où il a défini le besoin comme « le désir de dissiper un trouble dans l'équilibre de l'organisme et d'atteindre un état que l'on sait ou que l'on croit agréable ». Menger enfin a présenté le besoin comme « les exigences de la nature humaine pour la conservation de la vie et du bien-être ».

La limitation est donc assez élastique et dépend en premier lieu de l'individualité de l'homme.

La plupart des auteurs ont négligé le facteur psychologique de l'éducation des besoins. Ce facteur, qui se heurte à une limite psychologique et à une limite physiologique, a été récemment mis en lumière par un économiste autrichien, Rudolf KAULLA, dans son livre : *Staat, Stände und der gerechte Preis*.

Si nous abordons maintenant le fond de la question, dans le chapitre traitant des biens, nous constatons que Menger a négligé un facteur très important : le travail. En effet, le travail, dans toutes ses variations et ses modalités « capacité de travail », « prestation de travail », « force de travail », etc., joue un rôle primordial dans toute l'économie.

Le travail est nécessaire pour l'acquisition des biens, il est le moyen de l'activité économique. Il faut en tenir compte pour la mesure de la valeur, car tout homme a une tendance naturelle et justifiée à se faire payer ses efforts.

Le caractère *sui generis* du travail s'impose nettement quand on applique une classification des biens qu'a adoptée notamment notre maître, M. le Professeur François DE MENTHON, dans le *Dictionnaire de sociologie* publié sous la direction de M. JACQUEMET : biens naturels, *biens humains* et biens mixtes.

Quand nous considérons le travail, un autre problème psychologique et physiologique s'impose : l'effort, contre-partie du besoin, détermine lui aussi maintes actions économiques de l'homme ; lui-même est déterminé par les besoins.

Carl Menger a consciemment fait abstraction du milieu sous tous ses aspects : milieu physique, géographique, historique, humain. Aussi la théorie de l'utilité marginale ne doit-elle pas être vraie pour la réalité, même si la théorie de Menger est reconnue juste dans l'économie pure.

Quant à la forme, il faut reprocher à Menger d'avoir oublié d'établir une discrimination fondamentale entre les biens au sens juridique et les biens au sens économique. Ceci l'a amené à des complications qu'il aurait pu éviter. Notre Maître, M. François de Menthon, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, tranche nettement : « La confusion de l'économique et du juridique aboutit parfois à étendre abusivement ce qualificatif de bien à des droits sur les biens. On range ainsi les créances avec les services parmi ce que l'on appelle les biens « immatériels ». C'est l'aspect de la querelle déjà longue et toujours ouverte au sujet de l'existence des biens immatériels. Si l'on s'en tient au point de vue économique, il nous semble difficilement contestable que la créance rapport juridique, ayant un bien pour objet, n'est pas un bien. Le bien, c'est la somme d'argent dont le débiteur dispose ou a disposé et dont les créanciers se trouvent privés ; l'usage de ce bien ne se dédouble pas. L'économiste s'intéresse à la transmission de ce bien, c'est-à-dire de sa valeur d'usage. Cette transmission peut se réaliser par telle ou telle modalité juridique. Ce bien ne saurait pour autant se dédoubler. C'est cependant devant quoi l'économiste se trouverait s'il reconnaissait à une créance la qualité de biens : tout prêt d'argent abou-

tirait à un doublement de biens... ce qui est proprement absurde.

Il en est de même pour toutes les autres catégories de droits et l'on a voulu voir des biens immatériels. Un brevet d'invention par exemple, n'est pas un bien au sens économique... Le monopole accordé par la loi à l'inventeur ne crée pas un bien nouveau. En revanche, une clientèle commerciale constitue un bien parce que certaines habitudes, certaines facilités qui sont nées des rapports continus entre un commerçant et un groupe de consommateurs servent tant à satisfaire leurs besoins ; peu importe que cette clientèle soit reconnue ou non par la loi comme un objet d'échange » (p. 922 à 923, *Dictionnaire de Sociologie*).

*
**

La théorie du « Bedarf » de Menger a servi pour établir une clarification de pensées qui souvent ont été exprimées d'une façon obscure, notamment dans la littérature économique française.

*
**

Le 2^e chapitre de la 2^e partie a pour objet l'étude du bien économique, qui est caractérisée par le rapport de quantités : « Bedarf » quantité de biens disponibles.

Par là Menger s'oppose à la plupart des auteurs. M. le Professeur François de Menthon appelle « les biens qui intéressent l'économiste » ceux qui, par leur

nature, dans un régime de division du travail, nécessitent une collaboration pour les produire et les distribuer (p. 923 du *Dictionnaire de sociologie*). Chez M. DE MENTHON, la production et la distribution des biens sont les objets principaux de l'économie. Chez Carl Menger, c'est l'acquisition des biens qui ont effectivement de la valeur, ou dont on suppose qu'ils en ont.

Menger dégage ensuite les deux tendances de l'économie qui toutes les deux n'ont qu'un seul but : l'acquisition des biens.

La valeur enfin n'est pas explicable d'une façon trop unilatérale. Elle est le résultat de la coexistence de multiples facteurs qui la déterminent, dont surtout le travail humain.

Ne portons pas de jugement définitif sur cette question. Des auteurs éminents l'ont discutée, on le sait, et le problème reste toujours controversé.

Nous n'ignorons pas les autres points traités par Carl Menger, à savoir la théorie des prix, celle des marchandises, celle de l'utilisation et celle de l'imputation.

Nous avons consciemment limité notre sujet.

Ce qu'il fallait révéler surtout aux lecteurs, c'est l'ambiance du livre de Menger, c'est l'ordre d'idées qui a déterminé le processus d'élaboration de la théorie de l'utilité marginale. Les théoriciens de l'utilité marginale ont été des théoriciens de l'économie pure. Pour les comprendre, il faut étudier l'économie pure en général.

G.-H. BOUSQUET a publié en 1928 un *Cours d'économie pure*. Dans ce livre, M. BOUSQUET soutient que l'étudiant doit apprendre *d'abord* l'économie appliquée et puis l'économie pure.

Nous ne sommes pas de cet avis, et nous objectons à M. BOUSQUET : la connaissance de faits compliqués est plus facile à acquérir quand on connaît des lois générales qui déterminent ces faits.

Pour établir de ces lois, il faut naturellement une certaine maturité scientifique et celui qui veut faire lui-même œuvre d'économie pure doit évidemment connaître le domaine de l'économie appliquée et le domaine de l'économie pure.

Nous rendons hommage au plan judicieux de l'ouvrage de M. BOUSQUET qui met en premier lieu l'*homo œconomicus*, « l'étude de l'homme » d'après l'expression du grand économiste Alfred MARSHALL.

M. BOUSQUET ne tient pas assez compte des travaux de Carl Menger. Nous croyons que notre modeste ouvrage pourra combler bien des lacunes dans ce cours d'économie pure.

Nous tenons d'abord à préciser quelle est notre idée personnelle sur l'*homo œconomicus*.

Nous avons dit dans notre ouvrage que l'*homo œconomicus* de Menger est le consommateur.

Nous refutons ce monisme ainsi que le monisme des classiques anglais qui se tiennent avant tout à l'*homo œconomicus* producteur.

Pour nous, il n'y a pas d'*homo œconomicus* automate, mais il y a un homme normal qui a des besoins normaux, qui fait des efforts normaux, qui utilise et

qui ménage ses forces normalement et qui satisfait normalement ses désirs. Ses besoins ne sont pas seulement des résultats d'un égoïsme pur, mais aussi influencés par des sentiments altruistes tout naturels. L'homme normal a aussi une activité professionnelle.

Nous pouvons apprendre beaucoup chez les classiques en ce qui concerne l'homme en tant que producteur. Etudions MENER pour connaître l'homme en tant que consommateur et utilisons les écrits de NASSAU-SENIOR pour dégager les motifs et les effets de l'abstention de l'homme.

Mais avant tout, cherchons à connaître l'homme normal qui est un être vivant, qui agit dans les conditions normales. Standardisons cet homme, faisons abstraction des complications et des éléments qui changent d'un endroit à l'autre.

Le milieu physique, ethnique, juridique, etc., est autre pour le Sibérien et pour le Français ; il est autre pour l'Américain et pour l'Italien et il est autre pour le banquier de New-York et pour le prolétaire de la même ville.

Le milieu se transforme aussi dans le temps. L'homme de 1800 vivait dans un autre milieu que l'homme de 1937.

L'économie pure ne tient pas compte de ces changements. Elle voit l'homme standardisé. Les thèses de l'économie pure doivent être vraies pour tous les lieux où les circonstances générales ne sont pas différentes dans leur nature, c'est-à-dire où il y a un certain minimum de civilisation (ce qui n'est possible que dans

une société organisée), et où il y a un minimum de biens disponibles.

Elles doivent être vraies pour tous les temps où les circonstances ne sont pas transformées dans leur fond.

Nous concluons : une activité économique peut être exercée par un individu isolé. Une économie pure ne peut être construite que pour un groupe d'individus.

L'économie pure est souvent critiquée de la façon la plus injuste. Il est des adversaires qui la qualifient d'inutile, de fausse, d'erronée. Les auteurs actuels traitant de cette matière sont bien rares et leurs idées sont souvent diamétralement opposées.

Nous croyons devoir répondre à une des critiques qu'on adresse à l'économie pure. Est-elle inutile ? Oui, elle l'est, si on ne regarde que la possibilité de « valorisation » des connaissances. Mais ce n'est pas le rôle de l'économie pure, c'est le rôle de l'économie appliquée et de l'art économique. La question de savoir si l'économie est utile se pose, analogue à celle de savoir si la philosophie ou les mathématiques abstraites sont utiles.

L'économie pure doit se fonder sur la réalité, mais elle fait abstraction, par sa définition même, du temps et du milieu.

Elle est statique d'abord. Ceci n'est pas absolument vrai pour l'ouvrage de Menger qui considère le facteur temps quand on ne peut s'en abstenir sans fausser l'image de l'économie réelle.

La place de l'économie pure dans l'enseignement et dans l'étude scientifique est limitée par sa tâche même.

Des ingénieurs techniques doivent avoir certaines connaissances des mathématiques abstraites ; pourquoi nos économistes ne doivent-ils pas avoir des notions d'économie pure ?

Nous-mêmes ne sommes pas orthodoxes de l'économie pure. Nous la considérons comme une discipline auxiliaire de l'économie politique.

Elle doit projeter une lumière claire sur les faits compliqués par la coexistence de nombreux facteurs. Elle doit dégager des lois générales et des tendances constantes.

Vu :

Nancy, le 6 Février 1937

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE :

F. DE MENTHON.

Vu :

Nancy, le 8 Février 1937

LE DOYEN

DE LA FACULTÉ DE DROIT :

F. SENN.

Vu et permis d'imprimer :

Nancy, le 8 Février 1937

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE NANCY,

Président du Conseil de l'Université :

BRUNTZ.

BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES ET ARTICLES DE CARL MENDER

(Editions de son vivant et après sa mort)

Grundsätze der Volkswirtschaftslehre. Vienne, 1^{re} éd., 1871, 285 p., in-8. Vienne, 2^e éd., 1923, 335 p., in-8.

Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Ökonomie. Leipzig, 1883, 291 p., in-8.

Die Irrthümer des Historismus in der deutschen National-Ökonomie. Vienne, 1883, 87 p., in-8.

Contribution à la théorie du capital, traduite par SECRÉTAN (Extr. de la *Revue d'Economie Politique*), 1888.

Beiträge zur Währungsfrage in Oesterreich-Ungarn. Vienne, 1892.

Der Uebergang zur Goldwährung. Vienne, 1892.

Collected Works of Carl Menger (publ. by London School of Economics). Introduction by F. v. HAYEK, 1936.

II. — OUVRAGES ET ARTICLES SUR CARL MENDER

BOUSQUET (G.-H.). — Les nouvelles tendances de l'Ecole autrichienne (*Revue d'Economie Politique*, 1824).

BÖHM-BAWERK. — The Austrian Economists (*Annals of the American Academy of political and social science*, 1891).

ELSTER (Ludwig). — Art. Menger Carl in *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, IV Aufl., 1925.

OLIVIER (M.). — Compte rendu critique sur Menger Carl. *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 2^e éd. (*Revue d'Economie Politique*, 1924, p. 1117).

PERLMUTTER. — Karl Menger und die österreichische Schule der Nationalökonomie. 1902. (Berne Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte Bd., XXXI.)

PFISTER (Bernard). — Die Entwicklung zum Idealtypus.

WEINBERGER. — Die Grenzmutzenschule. 1926.

WIESER (Fr. V.). — Carl Menger (Neue österreichische Biographie Abt. 1, Bd. 1, 1923). Publiée sous la direction de A. BETTELHEIM.

III. — OUVRAGES ET ARTICLES METHODOLOGIQUES

BOUSQUET (G.-H.). — Cours d'économie pure. Rivière, Paris, 1928, 165 pp.

— Essai sur l'évolution de la pensée économique.

DEL VECCHIO. — Morale et économique (*Rev. d'Econ. Polit.*, juin-octobre 1935).

EINAUDI (Luigi). — Morale et économique (*Rev. d'Econ. Polit.*, 1936).

GIDE et RIST. — Histoire des doctrines économiques (Liv. V, chap. 1, § 3 et 4, par Charles GIDE).

GOETZ-GIREY (Robert). — Statique et dynamique, économiques dans la science allemande contemporaine (*Rev. d'Econ. Polit.*, juillet-août 1936).

LESCURE. — Y a-t-il une économie rationnelle ? *Revue de Paris*, 15 juillet 1936.

SCHUMPETER (Joseph). — Théorie de l'évolution économique. Recherche sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture. Avec une introduction de François PERROUX : « La pensée économique de Schumpeter ». Paris, Dalloz, 1935, 589 pages.

IV. — OUVRAGES ET ARTICLES TRAITANT DES BESOINS ET DES BIENS

ANSIAUX. — Traité d'Economie politique. Paris, Giard, 1926, T. 1^{re}, 387 p.

ARISTOTE. — De anima III, X. Teubner, Leipzig.

BANFIELD (T. E.). — The organisation of Labour. Cambridge, 1844.

BASTIAT. — Les harmonies de l'Economie. Trad. allemande Stirelig. 1860, p. 65.

BÖHM-BAWERK. — Rechte und Verhaeltnisse vom Standpunkte der Volkswirtschaftlichen Gueterlehre. Vienne, 1886.

— Kapital und Kapitalzins Jena 1921. Traduction BERNARD : Histoire critique des théories de l'intérêt du capital.

BODIN (Ch.). — Principes de science économique. Sirey, 1926, 644 pages.

- BRENTANO (L.). — Versuch einer Theorie der Bedirfnisse (im Sitzungbericht der Bayaerichen Akademie der Wissenschaften). 1908.
- BROUILHET (Ch.). — La loi de substitution et son rôle en économie politique. Rousseau, Paris, 1896.
- CASSEL. — Traité d'Economie Politique. Paris, Giard, 1929, t. 1^{er}, 525 pp.
- CUHEL (F.). — Zur Lehre von den Beduerfnissen. Innsbruck, 1907.
- Theoretische Untersuchung ueber das Grenzgebiet der Oekonomik und der Psychologie.
- COURCELLE-SENEUIL. — Traité théorique et pratique d'Economie Politique. 2^e éd., Paris, 1867.
- DELPECHE (Henry). — Essai sur la théorie autrichienne de l'imputation (Etudes sur l'histoire des théories économiques publiées sous la direction de M. Gaëtan PIROU, professeur à la Faculté de Droit de Paris). T. III, 1934, Recueil *Sirey*.
- Dictionnaire* de sociologie, familiale, politique, économique, spirituelle, générale, publié sous la direction de M. G. JACQUEMET. Librairie Letouzey et Ané, 1936.
- DIEHL (Karl). — Art. Beduerfnis dans le Woerterbuch der Volkswirtschaft. 4^e édition.
- Theoretische Nationaloekonomie. Jena. Gustav Fischer, 1922.
- DOERING (August). — Philosophische Gueterlehre. Berlin, 1888.
- GEMAEHLING (Paul). — Les Grands Economistes, textes et commentaires. *Sirey*, 1933, 372 pp. (Voir Carl Menger, p. 329 s. trad. du chap. : La valeur et l'échelle des satisfactions de la 2^e éd. des *Grundsätze der Volkswirtschaft*).
- GOSSEN (H. H.). — Entwicklung der Gesetze des menschlichen Verkehrs. 1854, Berlin, nouvelle édition, 1889.
- GRIMM (Jakob). — Woerterbuch der Deutschen Sprache.
- GUREWITSCH (B.). — Die Entwicklung der menschlichen Beduerfnisse und die soziale Gliederung der Gesellschaft. Schmollers Jahrbuch, XIX, 4. Jahrgang, 1901, Leipzig.

- HALBWACHS (M.). — La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherche sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines (Th. Lettres). Paris, in-8, 1913.
- L'évolution des besoins dans les classes ouvrières. 1933, Alcan, Paris (Nouvelle Bibliothèque économique, dirigée par F. Simiand).
- HASBACH (W.). — Gueterverzehrung und Gueterhervorbringung. Jena, 1906.
- HEARN. — Plutology or the théorie of efforts to supply.
- HERMANN. — Staatswissenschaftliche Untersuchungen. München, 1870.
- HICKS and ALLEN. — A reconsideration of the theorie of value. 1934.
- JEVONS. — The théory of political economy. 1879.
- KRAUS (O.). — Das Beduerfnis, ein Beitrag zur beschreibenden Psychologie. Leipzig, 1894.
- LANDRY. — Manuel d'économie. Paris, Giard, 1908, 889 pp.
- LAUDERDALE. — Inquiry into the nature and the origin of public wealth. 2^e éd., 1819, p. 306.
- LEXIS. — Art. Beduerfnis dans le Handwörterbuch der Staatswissenschaften, 3^e éd.
- MARCHAL (Jean). — La répartition des richesses. Cours de Doctorat professé à la Fac. de Droit de Nancy, pendant l'année universitaire 1935-36.
- MARSHALL (A.). — Principes d'Economie ; 2 t. Paris, Giard, 1906.
- MAYER (Hans). — Art. Beduerfnis dans le Handwörterbuch der Staatswissenschaften, 4^e édition.
- MENTHON (François DE). — Article : Biens au sens économique ; v. Dictionnaire de Sociologie.
- OPPENHEIMER (Franz). — Theorie der reinen und politischen Oekonomie, Berlin, 1910.
- OPPENHEIMER (Franz). — System der Soziologie ; Jena, Verlag Gustav Fischer, 1922.
- PHILIPPOVICH (V.). — Grundriss der politischen Oekonomie Bd. I, 9^e édition, Tuebingen, 1911.

- PIROU (Gaëtan). — L'utilité marginale. Domat Montchrestien, Paris, 1933, 285 pp.
- ROSCHER. — Grundlagen der Nationaloekonomie, 1906.
- SAX. — Wesen und Aufgaben der Nationaloekonomie, Wien, 1884.
- SCHAEFFLE. — Das gesellschaftliche System der menschlichen Wirtschaft, 1873.
- SCHMOLLER. — Grundriss der Volkswirtschaftslehre Bd. I., 4^e édition, 1901.
- SENIOR. — Art. Political Economy in Encyclopedia Metropolitana. 5^e édition.
- SUABEDISSEN. — Grundzuege der Lehre vom Menschen (Marburg und Cassel), 1829.
- TIBURTIUS (J.). — Der Begriff des Beduerfnisses dans le *Jahrbuch fuer Nationaloekonomie*, t. 48, 1914.
- TRUCHY. — Cours d'Economie Politique. Paris, Sirey, 1934.
- WAGNER (Adolf). — Lehr und Handbuch der politischen Oekonomie. Leipzig, 1892.
- WALRAS (L.). — Eléments d'économie politique pure, ou la théorie de la richesse sociale. Paris, 1925, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.
- WIESER. — Theorie der gesellschaftlichen Wirtschaft. 1914, Vienne.
- WICKSTEED. — The Commonsense of Political Economy.
- WUNDT. — Grundriss der Psychologie. Leipzig, 10^e éd., 1911.
- ZUCKERKANDL. — Art. Beduerfnis dans le Handwörterbuch der Volkswirtschaft, 1^{re} édition.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIOGRAPHIE	7
AVANT-PROPOS MÉTHODOLOGIQUE	9
INTRODUCTION	13

PREMIERE PARTIE

LES NOTIONS DE BASE DE L'ÉCONOMIE PURE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Etude de la Notion du Besoin..</i>	25
<i>Section I. — Notions fondamentales.....</i>	25
§ 1. Le Rôle du besoin dans la science....	25
§ 2. Les variations de la sensation psychologique et physiologique du besoin individuel	26
<i>Section II. — Les classifications du besoin d'après Menger</i>	30
§ 1. Besoins vrais et besoins imaginaires..	30
§ 2. Besoins réels et besoins conventionnels	32
§ 3. Besoins physiques et besoins psychiques	33
§ 4. Besoins égoïstes et besoins altruistes....	33
§ 5. Besoins médiats et besoins immédiats..	35
<i>Section III. — Les besoins des groupes.....</i>	37
§ 1. Généralités	37
§ 2. Les besoins collectifs dans la pensée de Menger	37
§ 3. Besoins dits d'association d'après Menger	39
§ 4. Critique et mise au point de la définition du besoin collectif donnée par Menger....	40
CHAPITRE II. — <i>Etude de la Notion du Bien.....</i>	42
<i>Section I. — Généralités.....</i>	42
§ 1. Les définitions du terme « bien » données par les économistes modernes précurseurs de Menger.....	42

	Pages
§ 2. La définition de l'utilité chez Menger	43
§ 3. L'étude du terme « Bien » chez Menger	44
§ 4. Commentaire de la définition du « Bien » donnée par Menger.....	45
<i>Section II. — Quelques cas spéciaux.....</i>	<i>46</i>
§ 1. Discussion sur la qualité de bien de l'être humain	46
§ 2. Discussion sur la qualité de bien de l'état	47
§ 3. Les occasions d'acquisition.....	48
§ 4. Les relations sociales considérées comme biens imparfaits	50
§ 5. Les biens du point de vue absolu.....	52
§ 6. Les biens du point de vue personnel....	52
§ 7. Les droits subjectifs.....	53
§ 8. La protection légale	54
<i>Section III. — La classification des biens d'après Menger</i>	<i>55</i>
§ 1. Les biens vrais et les biens imaginaires	55
§ 2. Les biens matériels et les biens imma- tériels	58
§ 3. Les biens destinés à satisfaire des be- soins psychiques et les biens nécessaires à satisfaire des besoins physiques.....	58
§ 4. Les biens consommables et les biens durables	60
§ 5. Les biens d'utilisation unique et les biens d'utilisation répétée	60
§ 6. La classification des biens d'après leur rang	61
<i>Section IV. — Les lois auxquelles obéissent les biens</i>	<i>64</i>
§ 1. La loi des biens complémentaires.....	64
§ 2. La loi de causalité concernant l'influence des biens de rang inférieur sur les biens correspondants de rang supérieur.....	66
§ 3. Essai d'explication des crises par la loi des biens complémentaires.....	69

	Pages
§ 4. Le facteur temps	73
§ 5. L'incertitude	74
§ 6. L'accumulation originale	76

DEUXIEME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DE BASE D'UNE ACTIVITÉ ECONOMIQUE

CHAPITRE PREMIER. — <i>La théorie du « Bedarf » et de la quantité de biens disponibles</i>	81
<i>Section I.</i> — Introduction à l'étude du « Bedarf »	81
§ 1. La traduction française du terme « Bedarf »	81
§ 2. Définition du terme « Bedarf »	82
§ 3. De notre « Bedarf » immédiat et de la quantité de biens qui nous est immédiatement disponible	84
§ 4. Le « Bedarf » immédiat et la quantité de biens immédiatement disponibles en tant que grandeurs déterminées	87
§ 4 bis. La quantité de biens immédiatement disponibles	90
§ 5. Le « Bedarf » immédiat et les quantités de biens immédiatement disponibles en tant que grandeurs déterminables	91
<i>Section II.</i> — Le « Bedarf » médiat et la quantité de biens médiatement disponibles	95
§ 1. Les données du problème	95
§ 2. Les lois du « Bedarf » médiat	96
§ 3. Les lois des quantités de biens médiatement disponibles	100
§ 4. La déterminabilité de notre « Bedarf » médiat et des quantités de biens médiatement disponibles	100
§ 5. Le « Bedarf » et les quantités de biens disponibles considérés comme facteurs temporaires	101

	Pages
§ 6. Le bilan du « Bedarf » et de la quantité de biens disponibles.....	105
§ 7. Comparaison de la thèse de Menger avec celle de Hans Mayer.....	107
<i>Section III. — Le « Bedarf » et la quantité de biens disponibles comme problèmes sociaux..</i>	<i>108</i>
§ 1. Le « Bedarf » social.....	108
§ 2. La quantité de biens disponibles comme problème social	119
§ 3. La déterminabilité du « Bedarf » et des quantités de biens disponibles comme problèmes sociaux	125
CHAPITRE II. — La doctrine de l'Economie et des biens Economiques chez Carl Menger.....	128
<i>Section I. — La doctrine de l'économie de Menger</i>	<i>128</i>
§ 1. La satisfaction harmonique des besoins	128
§ 2. L'aspect subjectif et l'aspect objectif de l'économie	131
<i>Section II. — Les biens économiques et les biens non économiques</i>	<i>136</i>
§ 1. Les définitions des précurseurs de Carl Menger	136
§ 2. La définition de Carl Menger.....	138
<i>Section III. — Les deux tendances élémentaires de l'économie humaine</i>	<i>143</i>
§ 1. La tendance (disposition) technique économique	143
§ 2. La tendance à l'économie.....	145
§ 3. Les corrélations des deux tendances élémentaires de l'économie humaine.....	147
§ 4. Les phénomènes de l'économie humaine résultant de la synthèse des deux tendances élémentaires	149
CHAPITRE III. — La Valeur.....	151
<i>Section I. — La notion de la valeur chez Menger</i>	<i>151</i>
§ 1. La valeur en général, la valeur d'usage et la valeur d'échange.....	151

	Pages
§ 2. La valeur économique.....	154
<i>Section II. — L'utilité marginale.....</i>	<i>156</i>
§ 1. Généralités	156
§ 2. L'élément subjectif	156
§ 3. La table de Menger (L'échelle des besoins et des satisfactions).....	160
§ 4. L'élément objectif.....	161
CONCLUSION	165
BIBLIOGRAPHIE	175
TABLE DES MATIÈRES.....	180

Imprimerie
H. JEHAN
Gaillon
France
::

